

Yves Bernas

Le Motel Rose
et autres Nouvelles



Yves Bernas

Le Motel Rose
et autres Nouvelles

Couverture : Image du court-métrage : « Le Visiteur », d'après la nouvelle du même nom.
Film disponible sur <https://vimeo.com/444172544>

©Yves Bernas, 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Écrivain, réalisateur, ingénieur. Yves Bernas vit à Berlin depuis 1987.
Il est l'auteur du roman *Dr Tenace* et du recueil : *Vitax® et autres nouvelles*. Certaines de ses nouvelles ont été adaptées à l'écran (*Schmarotzer et Le Visiteur*).

Du même auteur :

Dr Tenace, 2015 (anglais).

Vitax® et autres nouvelles, 2013.

David Foster and other stories, 2016

Le Motel Rose	6
Voilà ! Voilà !	42
La Rate	47
Le Visiteur	52
Quel temps magnifique !	63
Le Double de l'Agent	65
« Jean Waugal »	107

Le Motel Rose

Il la raccompagna à son hôtel. La vieille Arrow Mrk II grinçait à chaque virage dans cette soirée pluvieuse de l'hiver. Bien que les Arrow eussent incarné à leur époque le faste, l'argent et la luxure, ce n'était pas le genre de voiture à laquelle elle était habituée à son âge, ou disons qu'elle n'y était plus habituée.

Elle se demandait comment ce long carrosse avait encore l'autorisation de sillonner les routes, depuis que le département à l'énergie avait rendu la conduite automobile non automatique pratiquement illégale. Mais elle se dit que c'était plutôt des questions d'homme et se cala les fesses sur le siège bien trop mou, heureuse d'être raccompagnée, comme peut l'être une femme, pour qui le veuvage ne convient pas dans la durée. Elle n'avait aucun plan précis et se laissait bercer par les paroles de Roger. D'ailleurs, elle n'écoutait pas ce qu'il disait, elle entendait juste le son de sa voix et était heureuse qu'il s'intéressât à elle, qu'il ait tant de choses à lui dire et surtout qu'entre deux virages, il lui sourie. Il la raccompagnait chez elle, comme si cela avait été inscrit là-haut, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

Ils avaient l'air de se connaître depuis longtemps, alors qu'ils s'étaient rencontrés il y a une heure à peine, dans le hall du théâtre *La Scène du Peuple*, où l'on jouait *Relâche* de Bucket.

C'était un 25 décembre, une de ces soirées de l'année qui savent être des plus tristes, si vous vous y prenez mal. Roger disait inlassablement, en jetant de temps en temps des regards vers sa compagne, que seul le fait qu'il devait maintenir la voiture au milieu de la route l'empêchait d'être plus langoureux. Ses grandes mains vigoureuses qui enveloppaient le volant, comme si elles caressaient un enfant, fascinaient Miss Barret pour des raisons qu'elle seule connaissait. Miss Barret, c'est ainsi qu'elle s'était présentée, après qu'ils eurent ri de si bon cœur en comprenant que la pièce même avait relâche.

Ils n'avaient pas été les seuls à se tromper, quelques autres visiteurs s'étaient également égarés dans ce hall marbré, dont le plafond orné de fresques trop neuves et trop parfaites, faisait plus penser à une pizzeria qu'à un théâtre.

Ils avaient eu de la chance dans leur malchance : que le petit théâtre fut ouvert pour un spectacle pour enfants : *Le Père Noël est un voleur !* je vous laisse deviner l'intrigue, cela leur avait permis de rester quelques minutes supplémentaires au chaud dans le hall, en attendant la pièce, avant de recevoir en pleine face les mots aigris et impatients de la caissière :

– Mais vous ne savez pas lire : relâche, c'est relâche !

Il n'est pas clair ce qui les fit rire le plus, le calembour involontaire, ou la hargne ridicule de la caissière condamnée à passer Noël enfermée dans sa cage, à vendre des tickets pour un Père Noël voleur.

Roger engagea la voiture sur l'étroit chemin qui montait vers l'entrée de l'hôtel et l'arrêta sous l'auvent, soucieux que Miss Barret ne soit pas mouillée, sans vouloir comprendre un instant que ni l'auvent ni le chemin n'étaient faits pour les voitures et encore moins pour celles du gabarit de son Arrow II.

« Miss Barret », drôle de nom pour une veuve, cela rajeunissait sans doute, pensa Roger en jetant un coup d'œil sur sa ceinture de couleur rouge. Miss Barret était encore belle femme, et son âge le confirmait, rappelant à qui en doutait encore que le charme de la jeunesse n'était pas à confondre avec celui de la beauté.

Roger voulait l'étreindre, il aurait commencé par tendre son bras vers son cou, l'attirant à elle par la nuque, approchant son visage du sien pour respirer son souffle chaud enrobé de son parfum qui lui rappelait le Chanel N° 5, le parfum de ses premières amours, à ne pas confondre avec Channel 5, celui de ses premières haines.

Dans le mouvement, ses boucles blondes lui auraient caressé les joues et peut-être effleuré les cils, ils auraient ainsi électrisé la colonne vertébrale juste au-dessus du coccyx, puis il aurait pressé avec une passion suicidaire ses lèvres contre les siennes, comme on mise sur le rouge à la roulette, le rouge de ses lèvres, mais Roger de son vrai prénom Robert n'osait pas.

En proie à des timidités d'adolescent, il était hors de question qu'il lui propose de l'accompagner jusqu'à sa chambre. Madame la Comtesse, c'est ainsi qu'il la nommait déjà intérieurement, l'aurait certainement giflé.

Il entendait déjà le son de la claque sur sa joue, lorsque Madame la Comtesse, qui ne semblait pas en être à sa première escapade, lui prit la main qu'il avait posée sur ses propres cuisses et la serra, un peu plus longtemps que convenable, pour l'endroit en question et ordonna :

– Vous ne m'accompagnez pas jusqu'à ma chambre ? Vous savez il y a parfois des grands méchants dans les hôtels le soir !

Roger qui tout à coup aurait préféré être Robert, rougit. Il pensa un instant à son Arrow II, plantée là devant l'entrée du cinq étoiles, mais s'empressa d'acquiescer :

– Je n'osais vous le proposer !

Ses reins se murent d'un soubresaut nerveux qui sembla l'embarrasser, car il n'était pas clair de quel nerf il provenait.

– Et bien Monsieur Willemsen, avec moi, il va falloir oser, je vous préviens !

– Wimmersen, Miss Barret.

Un nabot surgi de nulle part, à qui il confia les clefs de son Arrow II, ne dissimula son agacement, qu'à l'aide d'une marque de dégoût pour le Vaudeville qui se déroulait sous ses yeux, un de plus à son catalogue de la nuit.

Jusqu'à l'ascenseur, Roger se demanda si le dégoût qu'il avait lu sur ce qui lui faisait office de visage, avait à voir avec leur âge, était d'origine morale, ou simplement lié à ses propres mœurs, si souvent typiques de cette profession. Cette interrogation lui permit d'ignorer les regards du réceptionniste, un peu trop curieux pour le personnel d'un hôtel cinq étoiles.

Roger Wimmersen ôta son chapeau, prit la main gantée de Miss Barret, qu'il porta à ses lèvres sans même l'effleurer et s'apprêtait déjà à la laisser pénétrer la suite qu'elle occupait, à ses dires depuis de nombreuses années, quand celle-ci, mue par un ressort venu du fond des temps, saisit d'une main son entrejambe, tandis que l'autre s'affairait dans son propre dos et déclara :

– J'ai un merveilleux cadeau de Noël pour vous !

Au même moment, son chemisier tombait, découvrant une poitrine ferme et nue, encore curieuse pour son âge :

– Comment les trouvez-vous ?

Roger ne savait plus où donner de la tête, confondu dans ses désirs, comme un gamin auquel on aurait présenté de la glace à la vanille, il ne perdit cependant pas contenance, fixa Miss Barret droit dans les yeux et déclama :

– Parfaits ! sublimes !

Miss Barret fondait de plaisir, il n'est pas clair si c'était par anticipation de ce qui selon elle devait suivre, ou si c'était la satisfaction de plaire, de plaire encore. Roger qui avait pris l'expression d'un notaire, d'un expert, chargé d'évaluer la qualité d'une affaire ou d'une marchandise, acquiesçait :

– Tout à fait ! tout à fait !

Puis, sans doute en proie à l'impossibilité de contrôler ses instincts plus longtemps, il décida de miser quitte ou double à nouveau, cette fois-ci sur le noir, et déclara, le plus dignement qu'il put :

– Bonsoir Madame, au plaisir de vous revoir !

Il s'éloigna d'un pas décidé, comme quelqu'un qui ne craint même pas une balle dans le dos, et rajouta l'air coquin, avant d'obliquer dans le couloir vers l'ascenseur :

– Que j'espère très prochain !

Miss Barret fut stupéfaite. Jamais un homme ne s'était refusé à elle. Pour qui se prenait donc cet écervelé ? Jamais il ne rencontrerait une femme aussi belle, aussi intelligente, aussi éduquée, aussi charmante, talentueuse et riche.

Elle, la Comtesse Ingrid von Barret, veuve de Heinrich Sweed, le fondateur et chef de la Biomédicale Transgénique, la douzième entreprise du pays, lui : un quelconque fonctionnaire en retraite, que le hasard avait voulu mettre sur son chemin par pitié pour sa solitude, certainement un raté, en d'autres temps déjà un vieillard, malgré sa ceinture rouge, un vieillard resté enfant comme tous les hommes, dont l'unique souci devait être de se faire dorloter à toute heure du jour et de la nuit, du berceau jusqu'au cercueil.

Miss Barret éclata en sanglots, jurant vengeance du plus grand affront qu'un homme puisse faire à une femme. Elle s'affala dans son lit, réalisant un soir de plus que ni le luxe des hôtels ni tout l'argent du monde n'arrivaient à étancher la soif d'amour, la douleur sournoise et désespérante que la solitude grave inéluctablement dans votre âme et qui vous arrache les tripes, jour après jour, comme une hyène distraite, mais fidèle.

*

Roger mangeait sa tablette de chocolat quotidienne, calé dans son fauteuil de cuir, face à la cheminée qu'il avait reconvertie à l'alcool par convenance et paresse sans doute, depuis qu'il s'était lui-même reconverti à l'eau.

Ingrid dormait, ses longs cheveux blonds étalés sur le lit irradiaient son visage comme un soleil. La Terre en avait fait plusieurs fois le tour, depuis leur rencontre à la « *Scène du Peuple* ».

Après avoir gagné à la couleur, Roger s'était mis à jouer le numéro, espérant gagner ainsi sept fois la mise, à cette roulette qu'est l'amour, au lieu du simple double que procurait la couleur. Le destin ne l'avait d'ailleurs pas trahi, car il avait fini par faire sauter la banque, quand Ingrid lui avait demandé de l'épouser.

Ils passaient des jours heureux, car leur passion avait duré, contrairement aux pronostics des amis et des proches, que sans doute l'envie avait ternis. À l'âge où l'on n'a plus rien à se prouver, ni vraiment personne à qui le faire, ils jouaient comme des enfants. Jusqu'au jour où Ingrid devint lasse, non pas de Roger, mais lasse de tout. Elle maigrissait et Roger s'inquiétait silencieusement.

Un jour, elle revint de la ville vers cinq heures, toute guillerette et, jetant son vison sur la duchesse brisée de l'entrée, elle s'exclama :

– Il va falloir aller aux pièces détachées, mon cher, en remplacer une qui ne marche plus très bien !

Déjà le cerveau de Roger, ou plutôt la partie qui n'était pas complètement endormie, se connectait à sa mémoire auditive pour tenter de déceler un bruit suspect dans le ronronnement électrique de son Arrow, quand une autre partie de son cerveau lui fit dire :

– Mais tu es allée en ville en taxi, très chère !

Ingrid répondit d'abord agacée :

– Je ne te parle pas de ta voiture, mais de ma machine !

Mais elle prononça ce dernier mot en l'enrobant d'un sourire complice, comme elle savait si bien le faire. Roger, dont l'esprit fut soudain réveillé par cette juxtaposition de concepts dissonants, saisit immédiatement la gravité de l'affaire et demanda, contrit :

– Les seins, ma chérie ?

Ingrid ne répondit pas, elle regardait la mer qui s'étirait sur la plage entre deux villas, puis dit :

– Chaud Roger, chaud !

Roger, comme tout indigne représentant du sexe laid, interpréta ce signal de proximité émis dans ce sourire complice plus dans un sens conceptuel que géographique et persévéra :

– Les ovaires ?

Ingrid éclata de rire :

– En quoi aurais-je besoin d'ovaires à mon âge ? As-tu des projets Roger ? En ce cas, tu devrais en chercher une plus jeune !

Le rire d'Ingrid qui, au départ sonnait authentique, devint jaune juste avant de s'éteindre. Son visage se glaça, comme si elle était elle-même surprise par ses propres mots. Une femme plus jeune ! la hantise de toutes les femmes.

C'était vrai, pourquoi Roger, qui était encore beau garçon, sportif, en bonne santé et loin d'être démuné, n'avait-il pas choisi une femme plus jeune, comme l'avaient fait presque tous ses amis ?

Le « *Club International* » pullulait de *Tania*, *Maroussia* et autres *Natacha* aux yeux d'amandes et autres adhérentes aux lèvres adhésives, aux poitrines voluptueuses et aux fesses sans ambiguïtés, qui tournoyaient autour des vieux renards comme lui, telles des flammes léchant leur proie.

Et si Roger n'en voulait qu'à son argent ? Puis elle regarda son Roger, comme il se tenait là dans l'entrée, avec ses grandes mains ouvertes, sa grande bouche et son air de petit garçon attristé. Comme il attendait, inquiet, sa réponse !

Elle croyait même déceler une humidité inhabituelle dans ses yeux, comme celle qui précède les larmes. Son Roger pleurait-il ?

Elle s'avança vers lui, posa tendrement les mains sur ses épaules avant de l'enlacer délicatement :

– Non Roger, le cœur ! il me faut un nouveau cœur !

Ce fut à celui de Roger de se glacer. Ce n'était pas tant le risque qu'une telle opération comportait qui l'inquiétait, c'était une vieille superstition, des histoires qu'il avait entendues au cours de ses nombreux voyages, notamment en Afrique du Sud où après transplantation, la personnalité des patients avait changé, comme s'ils avaient acquis celle du donneur.

Il y avait même cette histoire qui datait de moins d'un an, selon laquelle à Wachtelei, à moins de cent milles d'ici, une femme avait étranglé son mari, après avoir reçu le cœur d'un tueur en série.

Comme si Ingrid avait lu les pensées de Roger, écrites sans doute en capitales sur les lignes de son front, elle lui dit d'un air légèrement coupable :

– Ne t'inquiète pas, je connais déjà la donneuse !

Roger frissonna et demanda :

– Pourquoi, est-elle encore vivante ?

Ingrid le regarda droit dans les yeux, d'un regard qu'il connaissait bien, qui signifiait qu'elle ne répondrait pas et Ingrid ne répondit pas.

*

Roger avait insisté pour l'accompagner et elle avait fini par accepter. Il ne savait ni pourquoi elle avait été réticente, ni pourquoi elle avait fini par accepter.

On avait pris un peu d'altitude le long de la mer. On longeait maintenant les falaises où les cormorans et les mouettes planaient sur place. Ingrid regardait par la fenêtre vers l'amont et lui présentait son épaule gauche. Roger n'aimait pas ça.

Quand une femme en voiture regarde trop par la fenêtre, la fin est proche, lui avait dit son père. Elle veut être ailleurs ou elle est déjà avec quelqu'un d'autre. Cette prémonition rongea Roger, mais il n'osait aborder le sujet, autant par lâcheté que par prudence.

Peut-être après tout, imaginait-il tout cela et il n'avait aucune envie de conjurer le sort. Mais Roger avait trop peur de son intuition, car il la savait bonne. Il savait souvent avant tout le monde, et avant même les personnes concernées, ce qu'elles allaient dire ou faire. Il se tut. Il se taisait déjà depuis qu'ils avaient quitté Wachtelei et n'avait aucune intention de parler, tant il était occupé à scruter l'horizon pour oublier ce qu'il pensait, pour ne plus douter.

La transplantation d'organes, qui était encore sous contrôle de l'État, était soumise à des règles strictes et aucun organisme privé n'avait le droit de la pratiquer. La loi vieille de plus de vingt ans était destinée à empêcher le trafic d'organes, qui s'était développé à l'époque et perdurait encore.

L'expression « trafic d'organes » était un euphémisme, car il s'agissait en fait, d'un crime organisé monstrueux où trempaient des médecins, des politiciens, mais surtout des mafieux de la pire engeance.

Non seulement les patients les plus démunis étaient médicalement assassinés, mais des sans-abri, hommes, femmes et enfants étaient kidnappés par des commandos de la mort, leurs organes prélevés et on les retrouvait dépecés quelques jours plus tard dans un parc, sur la plage ou dans un fossé.

Et si quelqu'un se faisait transplanter un organe dans un établissement privé, on pouvait être sûr que l'organe avait été volé à des innocents assassinés. Or, la Clinique Transgénique de Braunfels, vers laquelle il conduisait Ingrid, n'était pas sur la liste des établissements publics ou agréés par l'État. Cela torturait Roger.

Qu'Ingrid soit capable pour sauver sa peau, de se faire complice d'un système abominable, peut-être même d'avoir commandité un crime, le retournait. Il ne pouvait plus aimer cette femme. Comment lui pardonner ? Comment ne pas lui pardonner ?

Le Docteur Kaplan lui avait donné six mois. Il avait dit qu'on ne pouvait plus pratiquer d'ablation de tissus de la paroi interne du cœur pour dévier les courants électriques, parce que tout était trop mince maintenant. L'arythmie risquait de la tuer. Comme si Ingrid avait lu ses pensées, elle rompit le silence :

– Ne t'inquiète pas, ce cœur est propre, blanc, il ne provient pas du marché noir. Il est à moi depuis longtemps. Cela fait vingt ans que je le cultive !

Et elle partit d'un rire que Roger ne lui connaissait pas et qui l'emplit aussitôt d'un frisson étrange.

*

Il en avait entendu parler de cette technique de culture d'organes à partir de cellules souches. Il ne savait pas qu'entre-temps, la technique avait tellement évolué qu'elle rendait possible la culture d'organes aussi complexes que le cœur ou les poumons.

La Clinique Transgénique de Braunfels ! l'article du *Lancet* lui revenait. Eh bien ! pensa-t-il, Miss Barret devait être décidément encore plus riche que ce qu'il avait estimé. Un cœur organique artificiel coûtait plus d'un million de couronnes. Et il fut rassuré, par son éthique, sa morale : accepter de payer plus d'un million, alors qu'on pouvait trouver des cœurs tout aussi bons pour mille fois moins au marché noir.

Roger qui calculait tout, se mit à aimer Ingrid mille fois plus. Il fallait avoir de la classe quand même ! Il freina, immobilisa la voiture et se précipita sur elle, l'enlaça, lui baisa les mains, les joues, la bouche et balbutia :

– Pardonne-moi, pardonne-moi ! Comment ai-je pu penser cela ?

Une longue plainte s'échappa de la poitrine d'Ingrid. Roger, la tête appuyée sur son giron, ne pouvait voir son regard et c'était mieux ainsi, car quelque chose de dur s'y était subrepticement dessiné lorsqu'elle leva son regard droit devant vers l'horizon, là où les deux côtés des choses se rejoignent toujours.

Roger s'était remis à chanter et cela agaçait Miss Ingrid Barret au plus haut point, mais elle savait le masquer d'un merveilleux sourire, comme seules certaines femmes savent le faire. Elle en avait usé si souvent, qu'il était gravé sur sa peau, dans un alphabet de rides, qu'au cours des années passées ensemble, Roger avait appris à déchiffrer. Pragmatique, il préférait se contenter de l'illusion, pourvu qu'elle fût parfaite.

Ingrid de son côté, se demandait, une fois de plus pourquoi l'être humain associait si souvent le bonheur à la bêtise et pourquoi les seuls hommes intelligents et vraiment intéressants étaient ceux qui vous faisaient mal, qui avaient une veine suffisamment sadique, pour être capables de vous tuer ou de tuer pour vous, si votre narcissisme leur demandait. Mais les collines de Braunfels approchaient et Ingrid, pragmatique elle aussi, n'avait aucune intention d'entamer une dispute, alors qu'elle allait avoir intensément besoin de son Roger. Elle décida de continuer à lui pardonner son air de chauffeur.

*

Bien entendu, elle fut reçue comme une reine, non seulement était-elle restée la principale actionnaire de la clinique, mais personne n'oubliait qu'elle était la veuve de son fondateur : l'éminent Docteur Ernst-Heinrich Sweed, pionnier de la biologie génétique, plus précisément, de la culture d'organes humains, dont la photographie et le buste trônaient dans l'entrée.

L'hôtesse était d'une beauté parfaite, comme le sont certaines présentatrices à la télévision, un archétype de la féminité en ce vingt et unième siècle déjà largement entamé, qui troublait même un homme si moral et fidèle que Roger. Il était sensible au blanc, aux pantalons blancs, aux vestes blanches, aux chaussettes blanches, qui le berçaient dans une illusion de virginité et d'exclusivité, comme si tout le personnel qui se déplaçait lentement et avec grâce, le sourire aux lèvres, avait passé sa vie à les attendre, et qu'ils étaient enfin arrivés, en couple élu.

– Le Docteur Kaplan vient vous chercher immédiatement Madame la Docteur Sweed ! dit la présentatrice.

Miss Ingrid Barret avait horreur qu'on l'appelle du nom de feu son mari, mais le titre dont la juxtaposition était importée de la culture allemande avait tué le germe de sa colère *in vivo*.

Comme si le docteur avait attendu derrière le rideau d'un de ces parloirs dont l'entrée était pourvue, Kaplan apparut immédiatement :

– Madame Sweed, quel plaisir ! quelle santé ! Vous avez l'air si jeune, au prix de me répéter, je ne peux m'empêcher de penser que vous avez rajeuni depuis la mort... depuis que vous connaissez Monsieur...

– Wimmersen, Roger Wimmersen ! s'empressa d'intervenir Roger.

– À quoi ne sont-elles pas prêtes, pour rajeunir n'est-ce pas ? rajouta le Docteur Kaplan, le sourire se voulant coquin. Se rendant compte bien trop tard, de l'ambiguïté de sa remarque, il rajouta, confus :

– Médicalement parlant.

– Monsieur Wimmersen est-il au courant de... ? demanda-t-il à Miss Barret.

– Assurément, il sait qu'à la clinique, on pratique la culture d'organes humains, répondit-elle.

– La culture d'organes humains ? Excellent !

Et le Docteur Kaplan partit d'un rire sonore et gras, qui ne voulait pas s'arrêter et résonnait en s'amplifiant dans les couloirs, traversant les vitres et les portes des innombrables laboratoires, qui se succédaient au rythme de leur progression. C'était un rire libérateur qui semblait avoir attendu pendant un siècle au moins pour s'échapper, un rire à réveiller les morts.

Roger sentit son corps se tendre, sa respiration s'écourter, comme s'il tentait de diminuer l'afflux d'oxygène dans ses artères pour ne plus sentir la peur qui l'envahissait : ce type ne lui plaisait pas.

Roger ralentit pour laisser passer un lit robot qui roulait à vive allure. Le corps du patient qui y était étendu, était recouvert d'une bâche grise de la tête aux pieds. Cela ne présageait rien de bon sur son sort. Kaplan s'était calmé et les yeux encore humides et brillants de tant de bonne humeur, il présenta son badge à la serrure du sas de haute sécurité en disant :

– Toujours autant d'humour Miss Barret !

Dans cette zone, les parois des couloirs avaient laissé place à de grandes vitres, derrière lesquelles, un liquide légèrement rosé avait envahi l'espace jusqu'à mi-hauteur, pressant les parois de verre de manière menaçante. Roger sentait son cœur s'accélérer. Il n'aimait pas la promenade, même si cela lui rappelait le Musée Océanographique, dans lequel il avait passé de nombreuses heures de son enfance, puisqu'il était situé en face de son école.

Il s'attendait à voir flotter des cœurs, des mains, des poumons ou des reins imbibés de Vitax®, naviguant tels des poissons dans un aquarium, poussés par les courants émis par les pompes des filtres, comme dans les films de science-fiction de son enfance. Il était même prêt à voir une tête, collée à la vitre lui cligner de l'œil à son passage.

Ils passèrent, ce qui semblait être la frontière menant à une deuxième zone, car au-dessus du portail sans battants, était inscrit le mot : KERN. Le cœur de Roger s'arrêta : là, un corps entier était allongé derrière la vitre, reposant sur une litière regorgeant de ce qui devait être également du Vitax®, un corps humain dont la poitrine se soulevait régulièrement, un corps humain qui dormait.

Ici, finissait l'aquarium de la baleine, c'était maintenant des mini-aquariums tous semblables et habités de la même manière. Roger se mit à paniquer, il aurait voulu se retourner et fuir, son imagination débordante lui faisait entrevoir d'innombrables cauchemars. Ah, la médecine, quelle horreur !

Il n'osait poser aucune question. Il était simplement terrorisé par ses propres associations. Tout à coup, il vit un écriteau et, ce qui lui restait de raison lui permit d'en déchiffrer le contenu : REPOS PRÉOPÉRATOIRE : les corps qu'il avait entrevus, n'étaient que ceux de patients en instance d'opération, ils n'étaient pas des magasins d'organes de rechange.

Toute la tension de Roger disparut d'un coup, il faillit tomber et s'accrocha à la main d'Ingrid. À nouveau, il eut mauvaise conscience d'avoir osé penser les pires ignominies. Il serra sa main avec passion, regardant ses traits si dignes devant l'épreuve. Elle avait vraiment l'air d'une comtesse !

Ils marchèrent encore une centaine de coudées. Quand ils s'arrêtèrent devant le box 58, le docteur Kaplan présenta à nouveau son badge à la serrure et la porte s'ouvrit. Roger fut le dernier à rentrer, et ce qu'il vit le fit hurler :

Elle gisait nue, seul le pubis était recouvert d'un trèfle à quatre feuilles. Immersée dans le Vitax® jusqu'aux seins, elle respirait d'un rythme régulier. Même s'il y avait une surface porteuse qui faisait office de lit sous son dos, elle ne reposait pas dessus, ne le touchait pas, elle flottait.

Seule sa respiration imprimait à son thorax un mouvement de bas en haut qui lui était synchrone, même s'il lui était déphasé d'une seconde. La partie de Roger qui était en mesure de penser constata : en suspension, pas d'escarres.

Depuis combien de temps gisait-elle là ? Mais ce genre de questions et déductions n'était que pour mieux tenter d'ignorer le trouble immense causé par ce qu'il voyait : celle qui faisait la planche, béate dans le box 58 n'était autre qu'une de ses folles amantes à jamais gravée dans sa mémoire, celle dont les mains étaient jointes sur sa poitrine pour la prière éternelle n'était autre qu'Ingrid ! Il crut à une hallucination, avait-il manqué quelque chose, une scène, un acte de cette pièce épouvantable ? Son cœur criait : relâche ! Mais il n'y avait pas de relâche cette fois. Il fallait continuer à jouer, même si le jeu n'était pas marrant du tout et qu'on ne pouvait pas le terminer d'un geste brusque sur l'échiquier.

Roger, dans son trouble, regarda la nuque de celle dont il tenait encore la main. Qui était-elle, si Ingrid gisait telle une sainte sur cette pierre liquide ? C'est à cet instant, alors qu'il regardait à nouveau le visage de la gisante qu'il comprit : celle qui gisait là était Ingrid trente ans plus tôt !

Il était dans un mauvais film. Il secoua la tête, mais rien n'y changeait. Il décida d'accepter ce qu'il voyait et se mit à examiner ses traits. Oh ! comme elle était belle, la nouvelle Ingrid ! Sa peau lisse parfaite et blanche comme le lait, ses lèvres voluptueuses et vigoureuses de toute la force de l'amour. Elle gisait comme la Belle au Bois Dormant, attendant le baiser devant la réveiller du sommeil éternel. Roger sentit même son cou s'avancer, son échine se plier, un instant il se prit pour ce prince charmant. Quelle merveille ! comme Ingrid avait été belle !

Comme il aurait voulu la connaître ! Mais il était arrivé trop tard, comme d'habitude, et n'avait eu que les restes que le temps lui avait laissés. Ses yeux restaient collés aux siens. Quelque part en lui, il formait un serment, il jurait quelque chose, mais il ne savait pas vraiment quoi et n'arrivait pas à détacher ses yeux de la déesse qu'il venait de découvrir. Il fut soudain perturbé dans ses rêveries par la voix de l'ancienne Ingrid :

– Je suis belle hein ?

Roger était interloqué. Des questions fusaiient dans son cerveau, d'ordre médical, technique, mais la question qui le préoccupait le plus était cette question d'Ingrid : *je suis belle hein ?*

Comment pouvait-elle considérer ce clone comme elle-même ? Ingrid avança vers son clone, lui prit la main droite, l'autre tomba froidement dans le Vitax®, éclaboussant la blouse blanche du Docteur Kaplan de grosses gouttes roses. Elle approcha ses lèvres du front du clone et le baisa longuement, puis déclama :

– Tu es la plus merveilleuse des créatures ! Tu incarnes l'essence de la beauté et de la féminité. Tous les hommes sont à tes pieds depuis l'éternité et pour toujours. Tu es mon seul et unique amour !

Ingrid redressa son front puis, tel un oiseau rapace, elle plongea sur sa proie, collant ses lèvres ardentes sur celles de la gisante, dans une plainte infinie à réveiller un cimetière, comme voulant affirmer une fois de plus, que seul l'amour de soi est celui qui compte. Comme cela tombe bien, car on est bien le seul à être là, à l'instant suprême.

Le Docteur Kaplan se contentait de prendre le pouls du clone, indifférent à toutes ces émotions, comme savent si bien l'être les médecins. Quand il eut fini, il se dirigea vers l'autre lit et c'est là que Roger remarqua qu'il y avait une troisième Ingrid, identique à la précédente.

C'en était trop pour Roger, lui qui croyait que les organes étaient cultivés séparément. Tenir des êtres humains, même si c'étaient des clones, dans des bacs à Vitax® pendant des décennies pour attendre d'être dépecés, organe après organe et ainsi servir de catalogue de pièces détachées, quelle cruauté ! Il fallait être drôlement attaché à la vie. Roger regarda Ingrid, son Ingrid, et se dit que ce n'était pas la peine qu'on lui change le cœur, elle n'en avait pas.

Ingrid, comme si elle lisait à nouveau ses pensées lui dit :

– Ne t'inquiète pas, elles n'ont pas de cerveau !

Comme le visage de Roger, loin de se rassurer, prenait de plus en plus l'aspect de celui d'un spectateur de film d'horreur, elle rajouta d'un ton sec et exaspéré :

– Elles n'ont jamais eu de cerveau. Seul l'hypothalamus a été autorisé à se former, pour assurer toutes les fonctions vitales, couvertes par les systèmes nerveux sympathique et parasympathique. Elles ont une matière cérébrale, mais elle ne s'est pas formée en cerveau. L'expression des gènes EMX2 et PAX6 a été modifiée, inhibée. Ce ne sont pas des êtres humains, même s'ils en ont l'aspect !

C'est ce moment que choisit la gisante pour soupirer.

– Cela aussi est l'œuvre du parasympathique, intervint le Docteur Kaplan, c'est la régulation du taux d'oxygène, plus exactement la vidange des alvéoles du gaz carbonique résiduel, ce ne sont pas des émotions Monsieur Wimmersen !

Et le Docteur Kaplan, emporté par ses explications, ne se rendait même pas compte que Roger ne l'écoutait plus. Celui-ci avait obtenu la seule information qui comptait pour lui : que son Ingrid n'était pas un monstre ! et le reste des explications, il était à mille lieues de vouloir les comprendre.

– Et quand on pense que les premiers clones avaient un cerveau, comme elles souffraient les pauvres bêtes, jusqu'à ce que le professeur Sweed trouvât enfin le moyen d'inhiber la formation du cerveau ! continua Kaplan en se tournant vers Miss Barret :

– À propos, comment va-t-elle ?

Miss Barret le fustigea du regard. Kaplan se tut aussitôt, regrettant sincèrement ses paroles, car Miss Barret était connue pour ses colères mémorables, quand on allait trop loin. Le problème était qu'elle était souvent la seule à savoir quand on allait trop loin.

– Cela suffit Kaplan ! je ne vous paye pas deux millions de couronnes pour que vous racontiez à mon nouveau mari les frasques de feu son prédécesseur !

Kaplan qui, hors sa sacro-sainte médecine était un peu lent d'esprit, se mit à répéter incrédule :

– Ah, les frasques de feu votre mari !

Puis son regard tomba sur la poitrine de la gisante et c'est à ce moment qu'il reçut la gifle. Le docteur Kaplan s'agenouilla alors devant Miss Barret, et lui prenant les mains, il l'implora :

– Pardonnez-moi, Madame Sweed, je ne sais pas ce que je dis.

– C'est à moi de vous demander pardon Docteur, je n'aurai pas dû, relevez-vous Docteur. Oh ! excusez-moi !

– Ce n'est rien, Madame Sweed, c'est ma faute, je manque totalement de tact, allons-y !

Et ils partirent, bras dessus, bras dessous, comme de vieux amis, laissant Roger les suivre sans se soucier de lui.

*

Ils dînèrent dans leur chambre, à l'abri des regards, comme Ingrid l'avait souhaité. Elle était grave. Les statistiques pour ce genre d'opération étaient pourtant bonnes. On parlait de moins de cinq pour cent d'échec, d'échec et mat bien sûr. Pour Roger, l'optimiste, cinq pour cent étaient

négligeables, c'était une affaire qui tournait, mais pour Ingrid, cinq pour cent étaient énormes, et comment lui en vouloir ? Combien de fois était-elle rentrée trempée, se fiant aux prévisions qui annonçaient quinze pour cent de probabilité qu'il pleuve ?

Ingrid ne croyait pas aux statistiques, elle ne croyait qu'à la chance. Et la chance se foutait de la statistique. Ingrid cherchait en elle-même le succès de l'opération, elle se visualisait à son réveil : se levant deux heures après l'opération. C'était la prière moderne.

Elle était calme, mais grave également, comme si elle était aussi prête à vivre qu'à mourir. Elle regardait autour d'elle, comme si elle portait un dernier regard sur la vie, sur le feu qui dansait dans la cheminée, sur la mer qu'on voyait au loin, avec cette herbe verte qui s'étendait jusqu'à la crête des falaises, sur ces moutons qui y paissaient et sur Roger qui regardait ses mains.

Roger, qui aurait bien voulu la questionner sur la personne qu'avait mentionnée le Docteur Kaplan et qui lui avait valu une gifle, avait retardé la question pour finir par imaginer qui elle était, et s'en contenter. Il se représentait que cette personne était un des premiers clones d'Ingrid, avant que le Docteur Sweed ne découvre le moyen d'empêcher le cerveau de se développer.

Il s'imagina que le Docteur avait été obligé de s'occuper de ce clone, qu'il avait compris qu'il ne pouvait ni le tenir en captivité ni le tuer et qu'il l'avait confié à une nourrice, puis à des parents adoptifs.

Ingrid s'était levée et s'était approchée du feu. Accroupie devant la cheminée, elle se laissait hypnotiser par la danse des flammes.

Et là, Roger ne savait plus quelle suite donner, le clone avait grandi dans un village et servait dans quelque brasserie ou bien il avait étudié et était médecin. Peut-être travaillait-il à la Clinique Transgénique de Braunfels ? Il souriait à l'idée que demain, l'assistant du docteur Kaplan soit ce clone. Un clone transplantant le cœur de son double dans un triple.

Ingrid s'était à présent redressée et dansait les yeux fermés, la poitrine en avant comme si elle la montrait à une foule d'admirateurs.

Puis tout à coup, une idée sombre tarauda l'esprit de Roger, celle-ci avait envahi son cerveau pour devenir une intuition et, de seconde en seconde, cette intuition devenait une horrible certitude : *et si le Docteur Sweed avait...* Il reprit sa phrase intérieure :

Et si le Docteur Sweed et ce clone avaient eu une liaison. S'il s'était épris d'elle, identique à Ingrid, mais 30 ans plus jeune ? Si elle avait cédé à son charme de protecteur et de géniteur. Un inceste génétique ?

Roger écarta ces pensées, les attribuant à son imagination qu'il savait vagabonde, pour poser son regard sur Ingrid. Elle dansait maintenant avec les flammes et Roger admirait son calme fier.

Son regard lui rappelait celui des condamnés qui montent à l'échafaud, comme dans certains films, toisant la foule et le bourreau d'un regard hautain, à moins que derrière cette fierté, ne se cache un tout autre désir, celui de ceux qui ont trop vécu et trop souffert, et précisément pour cette raison, n'éprouvent plus de peur.

– Ne vous inquiétez pas ! avait dit Kaplan en lui serrant la main, une opération de routine, dans quatre heures elle sera réveillée, avec un nouveau réacteur. Vous avez intérêt à vous reposer d'ici là ! avait-il rajouté dans un sourire narquois, ma secrétaire vous appellera !

Roger avait baisé Ingrid sur le front, sur le seul endroit de son visage non couvert par masque, tuyaux et autres instruments. Il l'avait vue sourire une dernière fois quand son lit robot fut emporté derrière les battants de la salle d'opération.

C'était l'hiver, au Moyen Âge, la neige recouvrait la place du marché. C'était beau comme une toile de Bruegel, sauf que dans la neige, il y avait des taches rouges comme le sang. Il les avait suivies du regard et elles l'avaient mené à une table de bois, derrière laquelle se tenait un bourreau vêtu d'un tablier de cuir.

Il tenait une hache à la main et regardait Roger fixement. Des gens attendaient avec leurs animaux blessés. Le prochain était un chien qui avait reçu, Dieu sait par quelle cruauté du destin, un coup d'un objet tranchant qui lui avait ouvert les entrailles. Il était sur le flanc, dans la neige et jappait. Et le bourreau les soulageait, les uns après les autres de leur souffrance. Celui qui gisait sur le billot était un bœuf. Roger ne voyait que son énorme tête. Elle avait été dépecée et avait la teinte sombre de la viande faisandée. Le bœuf regardait Roger de son œil triste et résigné, quand le bourreau frappa.

Le coup ne suffit pas, la tête se tourna sur le côté, mais le bœuf continua de regarder Roger. Il restait encore un lambeau de chair qui unissait la tête au tronc, un lambeau dans les vertèbres, là où passent les nerfs. Et le bœuf attendait dans un dernier mouvement de ses paupières le coup de grâce qui sectionnerait ses nerfs, pour ne plus souffrir, pour enfin dormir.

C'est le téléphone qui réveilla Roger. Il le laissa sonner, toujours transi par l'horreur de son cauchemar. Il regarda la pendule. Comme il avait dormi longtemps ! il était vingt-trois heures. Tout d'abord, il crut qu'ils avaient eu du retard, pour cause d'une autre opération, qui s'était compliquée et avait perduré. Plus il s'approchait du téléphone, plus il appréhendait que l'opération qui s'était compliquée ne fût pas la précédente, mais la courante. Le bœuf faisandé lui revenait au visage. Il n'osait pas décrocher. Sa main tremblait, son corps frissonnait. Il attendit que la sonnerie

s'arrêta, mais elle ne s'arrêtait pas. Elle devenait plus forte, elle lui sciait la nuque, lui déboîta les épaules. Enfin il décrocha et une petite voix, mal à l'aise annonça :

– Monsieur Wimmersen ?

Il sentit sa gorge se nouer. Il émit un son qui aurait voulu être un « oui », mais qui n'était qu'un gargouillis inintelligible de bête qu'on abat.

– Je suis désolé... dit la standardiste.

Il ne la laissa pas finir, il hurla :

– Désolé de quoi, qu'il y ait eu du retard ?

– Non ! Monsieur Wimmersen, il n'y a pas eu de retard ! L'opération s'est très bien passée, Monsieur Wimmersen...

Il allait fondre en larmes de joie, « *l'opération s'est très bien passée !* », quand les mots qui suivirent le pétrifièrent :

– Mais le cœur s'est arrêté il y a une heure, Monsieur Wimmersen, et on n'a pas réussi à le faire repartir.

Roger éclata en sanglots.

*

Il avait saisi ses mains de gisante à travers le drap, il n'osait pas retirer le drap de son visage. Il pleurait silencieusement, comme on pleure un mort, mais aucune larme ne tombait de ses yeux. Le corps était déjà froid, dans la lumière orange de la chambre. La cicatrice de la transplantation s'était imprimée toute seule à l'encre rouge sur l'étoffe. Un cierge était allumé et Roger y perdait son regard. Il revoyait cet être devant l'âtre, qui dansait dans la flamme comme la veille, si fière, si défiante, si heureuse. Cela le décida enfin à regarder son visage.

Lentement, il tira le drap vers lui, dégageant le front. Oh ! comme sa peau était lisse ! La mort lui avait redonné sa souplesse et le côté diaphane des moribonds. Il découvrit des yeux que personne n'avait clos, les rides avaient disparu. Oh ! comme la mort l'avait rajeunie !

Tout à coup, il se rendit compte que cette femme qui gisait là, ce n'était pas Ingrid ! On l'avait amené auprès du clone ! Il se foutait bien que le clone soit mort. Il hurla :

– Ce n'est pas elle, ce n'est pas elle !

Lentement, il comprit que, si celle qui gisait là n'était pas Ingrid, Ingrid était peut-être encore vivante.

– Il y a quelqu'un ? Conduisez-moi à Madame Sweed, Madame Ingrid Barret-Sweed !

Entre-temps, deux infirmières étaient accourues, accompagnées d'un homme qui était sans doute un médecin. Celui-ci dit :

– Mais elle a sans doute été rapatriée à l'aquarium après l'opération Monsieur. Calmez-vous ! je sais que c'est dur. On garde le vieux corps trois mois, au cas où il y aurait rejet du cerveau dans le corps jeune !

Roger ne comprenait plus rien, « *rejet de cerveau* » ?

– C'est vous qui avez rejeté votre cerveau, c'est d'une transplantation cardiaque qu'il s'agit ! s'écria-t-il.

Il y eut un silence interminable, le docteur arracha brusquement le drap de la gisante, regarda les cicatrices sur sa poitrine, fouilla dans ses cheveux, comme voulant triplement s'assurer qu'elle n'avait pas été rasée et hurla un seul mot :

– Kern !

Ils se mirent alors tous les trois à courir, suivis de Roger. Quand ils arrivèrent au box 58, Miss Ingrid Barret-Sweed dormait, sa respiration était calme, elle baignait, délicatement allongée sur une mousse imbibée de Vitax®.

*

– Je suis profondément navré, Monsieur Wimmersen. Un concours de circonstances tout à fait exceptionnel, comme dans tous les accidents, d'ailleurs !

Le Docteur Kaplan faisait partie de ces gens qui font de l'humour à leur insu, pensa Roger.

– Vous devez savoir que la plupart de nos opérations se déroulent dans l'autre sens, si je puis dire. Les patients font greffer leur cerveau dans le jeune corps de leur clone. Ceci explique pourquoi notre nouvel infirmier s'est trompé de destination et a envoyé Miss Ingrid Barret-Sweed au box 58 et son clone en salle de réveil. C'est regrettable !

– Et savez-vous pourquoi Miss Barret préférait un jeune cœur dans son vieux corps à la transplantation de son cerveau dans un corps jeune ? demanda Roger.

– J'espérais l'apprendre de votre personne, Monsieur Wimmersen. L'explication la plus probable c'est la peur, la peur d'être à nouveau jeune sans l'être vraiment. Vous savez, le charme de la jeunesse, c'est d'avoir l'avenir devant soi ! Mais quand il est derrière soi, même avec un corps neuf, ce n'est plus pareil, ce n'est plus être jeune, ça ne marche plus. Vous êtes un vieux dans un corps de jeune. Il paraît que c'est déprimant pour certaines. Je pense que Miss Barret est de celles-là. Et puis, il y a un certain attachement à soi, à son corps même vieux, comme certains préfèrent

réparer leur vieille voiture plutôt que d'en acheter une neuve. Enfin, il y a un risque de rejet d'un corps jeune, médicalement parlant. Parfaitement, le cerveau n'accepte pas le jeune corps. On voit souvent cela chez ceux ont été traumatisés dans leur enfance et ont accumulé des blessures narcissiques. Ils n'aiment pas l'enfant, la jeunesse en eux, ils la voient comme une faiblesse.

Roger rêvait, il se voyait dans les bras d'une Ingrid de 20 ans et cette perspective était loin de l'incommoder. Il demanda :

– Mais pourquoi avez-vous également transplanté son vieux cœur dans le clone après lui avoir implanté le jeune cœur du clone, un échange de cœur pratiquement ?

– C'est une sécurité Monsieur Wimmersen, d'une part dans le cas du clone, c'est dommage de perdre les autres organes parce qu'on a prélevé le cœur, mais aussi, il existe de rares circonstances imprévisibles où le patient rejette le cœur de son clone, alors si on ne trouve pas de cœur dans les délais, il récupère son ancien cœur en attendant. Mais comme vous l'avez appris dans de regrettables circonstances, et je vous prie de m'en excuser, le vieux cœur d'Ingrid a lâché, il n'en avait plus pour longtemps !

*

Miss Ingrid Barret se remit anormalement rapidement de son opération. Au début de la deuxième semaine, elle s'était mise en cachette à faire toute la gymnastique que lui permettaient ses cicatrices. Trois semaines plus tard, elle quittait la clinique. Elle semblait en pleine forme, comme après une cure de jouvence. Ses yeux pétillaient, sa peau était plus fraîche, plus rose. Elle s'était remise à courir sur sa machine, contre l'avis du Docteur Kaplan. Un mois après, et tout était oublié, si ce n'est les stigmates de cette grande plaie, près du sein gauche.

*

Les maisons se détachaient de ce grand ciel, juste assez nuageux pour laisser passer la lumière du soleil couchant et les transformer en grandes flammes menaçantes, mais immobiles, qui couvraient Baron Bay comme une voûte cristalline orangée où le temps se serait arrêté. Depuis quelque temps, Ingrid n'était plus la même. Elle semblait plus froide et plus distante. Cette arrogance, qu'il avait toujours trouvée érotique chez elle, ne le faisait plus frissonner de plaisir, mais d'effroi. Il se sentait son jouet. Leurs ébats sexuels étaient plus mécaniques. Et si cette femme, qui avait été son amante, se retournait contre lui, et devenait à nouveau l'étrangère qu'il

n'avait pas connue ? Si ce qu'ils avaient vécu ensemble retournait dans le néant pour devenir l'histoire des autres ?

Ingrid, qui avait toujours été très athlétique, avait tendance à tout transformer en sport, des courses aux quelques tâches ménagères qui lui restaient après que la bonne eut fait le plus gros. Roger, qui était resté romantique, se sentait parfois infiniment seul dans cette promiscuité pourtant si convoitée.

Ingrid était absente et Roger avait peur de la perdre. Il s'était mis à satisfaire les désirs d'Ingrid à son égard, ces désirs dont il s'était si souvent moqué, les qualifiant de manies. Ainsi, il s'était mis à faire de la gymnastique dès le lever, à rentrer son ventre, à sourire plus souvent, pour effacer cette expression tragique congénitale familiale, gravée sur son visage comme sur celui de ses frères et sœurs, et qui s'intensifiait d'année en année.

Il chargeait la semaine de sorties, lançait des invitations, de théâtre, de musées, dans un activisme qu'il exérait et dont elle raffolait, car il lui faisait oublier tout ce qu'elle avait envie d'oublier. Mais rien n'y faisait, Ingrid restait inaccessible.

*

Ils passaient justement les fêtes de fin d'année dans un des plus beaux et plus luxueux hôtels du massif des Verges. C'était un soir de Noël et les mets étaient encore plus succulents. C'est ce soir qu'il choisit pour lui parler. Il avait à peine commencé sa phrase, qu'elle avait déjà deviné le paragraphe qui allait suivre, comme si souvent. Elle posa son verre de margaux sur la table et dit d'une voix basse, mais si claire que les voisins l'entendirent :

– Je vais mourir Roger. Le cœur est rejeté !

Celui de Roger s'arrêta. Pourquoi fallait-il toujours qu'il perde ceux qu'il aime ? Depuis sa mère quand il était enfant, jusqu'à Ingrid, en passant par toutes celles qui l'avaient quitté parce que justement, il ne voulait pas être quitté. Son corps se glaça. Son regard se fixa. C'est lui qui mourrait. Elle lui prit la main :

– C'est bien ainsi, cela suffit, j'ai assez vécu. À un moment donné, il faut s'arrêter. On construit, c'est absurde, on construit pour que tout s'écroule !

Elle s'arrêta, regardant à nouveau la neige tourbillonner, puis elle reprit :

– Le sens de la vie, c'est très simple, c'est de mourir, comme celui des flocons de tomber et de fondre dans la terre. J'ai bientôt atteint mon but.

– Arrête ! tu n'es pas morte ! Il y a des médicaments contre le rejet, la cortisone...

– Que crois-tu que je prenne depuis six mois ? J'ai tout essayé, Rapanume, Everolimus, Hummira, Okt3, tout...

– Et tu me dis cela maintenant seulement ?

– Que pourrais-tu faire, chercher Sandy pour la... ?

Elle s'interrompit, se mordant virtuellement les lèvres. Roger la regarda curieux :

– Qui est Sandy ?

Ingrid se taisait, mais des larmes avaient emplis ses yeux, elle répondit :

– Rien, personne...

Elle éclata en sanglots, mais cela ne dura pas, c'était tellement contraire à sa nature. Elle se redressa, cette fois, ses yeux étaient rouges de sang, la rage avait envahi son corps, inquiétant Roger. Elle hurla :

– La pute ! Sandy est la pute d'Ernst-Heinrich ! cette vouivre organique dépravée ! Oh ! comme je devrais lui arracher le cœur, à ce vagin sur patte, cette gaupe droguée ! Ernst était un monstre, le vice était sa raison d'être, un junkie sexuel, tout ton contraire ! Il n'en avait jamais assez et je ne m'en plaignais pas, mais après la naissance d'Ivan, il se désintéressa de moi, de mes atouts distendus, tu comprends. Il en voulait une plus serrée, une plus jeune, alors il s'est mis à s'intéresser à cette garce. Le cochon, l'infâme...

– Je ne savais pas que tu avais un fils !

– Il est mort-né. Il a eu raison, il ne voulait pas d'un père pareil, moi aussi j'aurais dû mourir.

– Mais qu'est-ce qu'elle a à voir avec ton cœur, cette Sandy ?

– C'est elle qui me l'a brisé. Cette Sandy, c'est moi-même, Roger !

Roger ne comprenait plus rien. Il avait entrelacé ses mains sur la table. Il pensait découvrir ce que pouvait donner la schizophrénie.

– Oh ! comme j'étais belle ! Il m'a volé tu comprends. Ernst-Heinrich m'a dépossédé de mon corps et est parti avec ! Il m'a trompé si longtemps avec une autre et cette autre, c'est cette tarasque de Sandy !

Roger avait renoncé à comprendre. Il se disait qu'Ingrid était simplement à bout et divaguait, par le même phénomène que ceux qui, après un choc émotionnel, sombrent subitement dans la folie. Ceux et celles qu'on voyait sur les bancs publics marmonner au milieu de leurs sacs en plastique, et qui tout à coup se levaient et hurlaient, s'adressant aux démons invisibles qui dansaient devant eux.

Il ne savait pas quoi faire, il était gêné, les tables autour s'étaient vidées peu à peu. Même les serveurs se cachaient dans la cuisine. Mais Ingrid n'était pas folle, n'est-ce pas ? Elle reprit :

– Roger, réveille-toi, branche tes synapses. Sandy était son premier clone !
– Comme...
– Non pas comme ceux que tu as vus, ceux-là étaient décérébrés ! Sandy a un cerveau, Sandy est un vrai clone de moi-même, Sandy, c'est moi, il y a trente ans ! Elle était belle, comme moi je l'étais !

– Elle est morte ?
– Pas encore, la pauvre chérie, elle est tombée si bas, chez les camionneurs sur la 96 ! Elle fait les motels et les parkings pour se shooter sa drogue. Comment peut-on tomber si bas quand on est si jolie ? Elle est si belle, comme elle me ressemble !

Ingrid vida d'un trait le verre de margaux, elle se retourna et cria vers la cuisine :

– C'est de la vodka qu'il me faut et des cigarettes !

Roger restait perplexe, il manquait toujours un élément au puzzle qu'Ingrid étalait devant lui. Celle-ci ajouta :

– Roger, seul un vrai clone peut me sauver. Les produits utilisés pour inhiber la formation du cerveau inhibent aussi celle de certains tissus ou cellules cardiaques et d'après le Docteur Kaplan, c'est la cause du rejet !

Roger se figea sur place. Tout à coup, il comprit. Il comprit tout. Il la regarda, devinant sa pensée, devinant qu'elle devinait la sienne et demanda :

– Tu ne vas pas faire cela Ingrid ?

Ingrid, le regard torve, avait pris l'aspect d'une bête traquée. Elle détourna son regard puis, agressive, elle demanda :

– Faire quoi Roger ?

– Ben, Sandy...

– Quoi Sandy ?

– Le cœur !

– Ah ! mais tu es fou Roger ! Elle a beau être une traînée accrochée à l'héroïne, la création d'un maniaque dépravé, c'est un être humain ! Tu me crois capable de cela ?

Roger était gêné, mais c'était bien Ingrid qui avait parlé d'arracher son cœur :

– C'est toi qui en as parlé ! dit-il.

– Non Roger, j'ai dit que je voulais mourir.

– C'est toi qui as parlé de Sandy, « chercher Sandy », avais-tu dit, pour quoi faire ? si ce n'est pour...

– Non Roger, il y a un autre moyen. Le Docteur Kaplan a dit qu'on pouvait m'implanter certaines cellules appartenant à Sandy, et que cela pouvait stopper le rejet. Mais il n'y a que 50% de chances pour que ça marche. Il faudrait que cette garce soit d'accord et que moi je sois d'accord de lui demander, l'humiliation suprême. Cela ne va pas être possible Roger, je ne veux pas. Je veux mourir !

*

Roger roulait dans la nuit, une photo de Sandy coincée dans le rétroviseur. Cela faisait bien le dixième parking qu'il faisait. Il s'était mis dans la peau d'un camionneur qui cherche une fille. Il matait les corps des prostituées, qui à l'approche des véhicules, sortaient de l'ombre comme l'armée invisible de celles qui vendent leur corps pour quelques billets, procurant à ces hommes seuls et esseulés, quelque illusion de réconfort jusqu'au prochain parking.

Il n'y avait pas que les camionneurs, il y avait toutes les âmes perdues des agglomérations longeant la 96, des jeunes, des vieux. Même des riches, qui auraient pu se payer des escortes plus attractives échouaient là, comme attirés par les bas-fonds, la lie, la fin proche imprimée sur chaque visage, même si elle devait durer une éternité avant d'être atteinte. Roger se demandait ce qu'ils venaient chercher, à se frotter à ces pauvres filles adossées contre des bennes à ordures ou contre des arbres d'un sous-bois parsemé de détritus.

Si c'étaient le désespoir et l'impuissance de ces femmes qui les excitaient et calmaient leur peur d'être le dernier ? leur permettant, un court instant de s'ériger en maîtres, comme si cette érection ne pouvait s'accomplir que devant des femmes qu'ils ne craignaient pas, des êtres qui étaient comme ils se voyaient eux-mêmes, des ratés et des perdants.

Roger roulait lentement, le long des camions à l'arrêt sur le bas-côté. Dans une des cabines, un malabar s'envoyait une nymphette, dont les fines jambes semblaient lui prolonger les oreilles. Deux soldates de l'armée du plaisir avaient choisi de traverser juste devant Roger, le forçant à freiner. À leur allure, il était évident qu'elles n'avaient pas pour but d'atteindre l'autre côté. La neige tombait encore. La plus petite regarda Roger et mimait d'un va-et-vient de sa main devant sa bouche un numéro courant de ses prestations. L'autre souleva sa minijupe, dévoilant un slip et des porte-jarretelles rouges. Elle attrapa sa compagne par la hanche et dit :

– Un duo pour deux cents, le mignon ! On va se charger de toi et synchro. C'est pas le paradis ?

Roger rougit, il n'était pas venu pour ça. La plus longue avait levé la jambe et l'avait posée sur le capot.

– Deux billets et c'est pour toi !

Tout à coup, la plus petite donna un coup de coude dans la hanche de la plus grande et s'écria :

– Laisse, c'est un flic, je te dis !

*

Roger buvait son deuxième café, non tant par goût que par nécessité. Il avait encore la nuit devant lui. Il se demandait s'il usait de cette stratégie parce qu'il n'en avait pas de meilleure ou parce qu'elle lui permettait de satisfaire sa curiosité et son voyeurisme avec bonne conscience. Ou bien, voulait-il se laisser tenter par l'abîme ?

La veille, il avait rendu visite aux Carpentiers sur les collines de Solipsa. Un brave couple qui n'avait jamais eu d'enfant de leur propre chair. Ernst-Heinrich leur avait confié Sandy lorsqu'elle eut sept ans, après deux tentatives infructueuses auprès de familles qui auraient dû se nommer Ténardier.

L'homme était calme et posé. Il était apparent qu'ils étaient tous deux attristés par le sort de Sandy, qu'un certain attachement s'était formé entre eux et l'enfant qui avait été difficile. Les difficultés s'étaient accrues avec le temps, au point que sa dernière fugue, qu'il fallut bien appeler une disparition, avait fini par devenir un soulagement.

Comme par un étrange hasard, c'est à peu près à cette époque que l'on avait retrouvé Ernst-Heinrich dans les fossés de la 96, au niveau de Suelta. C'est là que l'on retrouvait d'ordinaire les cadavres de prostitués, mâles ou femelles, des accros au Fenetyl, kidnappés dans les Townships, opérés à la va-vite dans des minibus chirurgicaux et jetés là, la poitrine béante.

Leur cœur arraché, laissait un trou immense et écarlate d'où s'échappaient rongeurs des villes et des campagnes.

Comme si ces criminels étaient fiers d'arborer leurs forfaits tels les Indiens quand ils exposaient leurs scalps.

Roger en avait vu de ces cadavres : c'était un jour qu'il devait rendre à la nature ce qui lui appartenait. Il avait été attiré par un bourdonnement étrange, avant d'apercevoir ce nuage de mouches affairées sur un de ces corps mutilés.

Ernst-Heinrich avait été découvert dans un de ces endroits, comme si le destin avait voulu laisser un signe. Aucun organe ne lui manquait. Ils avaient seulement été professionnellement aplatis par les 18 roues d'un 36 tonnes. Qu'avait fait Ernst-Heinrich cette nuit sur la 96 près du parking du Motel Rose ?

Les Carpentiers ne savaient plus rien de Sandy, pas de nouvelles depuis deux ans. Ils savaient qu'elle travaillait comme prostituée quelque part sur la 96, souvent au Motel Rose et qu'elle avait plusieurs cures de désintoxication derrière elle. Mais Roger n'en tira rien de plus que ce qu'il ne savait déjà.

*

Quand il sortit du café pour rejoindre son Arrow, le brouillard était si dense, qu'il se demandait s'il n'allait pas être contraint de passer la nuit au motel. Il voyait la lumière rose de l'enseigne lumineuse géante, plantée dans le gazon et distinguait à peine les lettres. Il ne trouvait plus sa voiture.

L'angoisse commençait à monter le long de sa poitrine et envahissait sa gorge comme si des mains invisibles la lui serraient. Il mit ses propres mains à sa gorge comme pour vérifier. Il n'y avait pas de mains à part les siennes. Ses propres mains tentaient-elles de l'étrangler ? Non, la chronologie ne collait pas : il avait d'abord senti des mains et ensuite porté les siennes.

Il voulait hurler, tout était blanc et atrocement silencieux autour de lui, il avait même perdu de vue l'enseigne lumineuse. La peur lui faisait voir des cadavres éventrés ou mutilés, jetés dans les fossés.

Tout à coup, Roger sentit une présence dans le brouillard. Quelque chose ou quelqu'un était là tout près. La terreur le gagna. Qu'était-il venu faire ici ? Il avança encore quelques mètres dans ce qui lui semblait une éclaircie et son cœur s'arrêta : adossée à une barrière en bois, comme celles qui séparent les pâturages dans les montagnes, une femme enveloppée dans un manteau d'hermine, ses longues jambes croisées, le regardait, tirant sur une cigarette.

Roger n'arrivait pas encore à distinguer son visage. Il voyait juste la lueur de la cendre, attisée par l'aspiration, quand tout à coup, sa voix se fit entendre :

– Alors mignon, c'est moi que tu cherches ?

Cette voix le glaça, car elle lui rappelait quelque chose de très familier. Il s'avança encore, et les effluves de cette créature parvinrent à ses narines. Cette odeur lui était également familière.

Son corps l'avait reconnu, même si son esprit était loin derrière. Ses bras s'étaient ouverts comme pour accueillir une amie de longue date, un amour attendu.

– Doucement, tu vas bien vite en besogne, le mignon ! reprit la voix.

Roger distinguait maintenant son visage, cette peau de lait, ses joues formées, mais pas trop, ces lèvres sensuelles, maquillées de rouge et ces yeux de renard. Qu'elle était belle !

C'est ainsi qu'Ingrid était quand elle était jeune. Il la regardait déjà droit dans les yeux. Son corps et ses instincts le tiraillaient dans une direction, son cœur et sa conscience dans deux autres et l'écartelaient sur une planche invisible, tel un criminel, pour des crimes qu'ils n'avaient pas encore commis. Elle s'était approchée et le questionna :

– Alors mignon, c'est la première fois ?

Roger ne répondait pas, son regard toujours accroché à ses yeux, qui ressemblaient maintenant à ceux d'une louve. Quelque chose s'était produit en lui, un déclic. Il ne raisonnait plus, il avait oublié pourquoi il était là. Ses yeux parcouraient sa bouche, ses seins gonflés de vie et de chaleur, ses longues jambes, dont chaque mouvement était une invitation. Son cœur battait la chamade. Cette femme qui ressemblait tant à Ingrid jeune ne pouvait être que Sandy. Quel tour de magie s'était-il opéré ?

Sandy lui prit la main et dit :

– C'est trois billets ! trois gros, mais pour toi ça sera quatre ! car tu en as tellement envie ! C'est toi qui payes la chambre. Tu as de la chance, je ne suis pas champagne. Du Perrier, ça suffira !

Ils s'enfoncèrent dans le souterrain qui joignait le parking au motel. Une femme d'aspect sud-américain, dont les épaules étaient plus larges que celles de la plupart des hommes, et dont le visage rappelait celui de Pablo Neruda, comptait son argent. Juste à côté d'elle, un grand noir se tenait debout devant une prostituée aux cheveux gris, agenouillée devant lui. Le souterrain était chauffé. Sandy déambulait avec grâce devant Roger, en prenant tout le temps et l'adresse nécessaires pour exciter son client. C'était sans doute sa manière de gagner du temps.

*

Elle s'était allongée sur le lit et langoureusement, elle croisait et décroisait ses jambes pour finir par les immobiliser dans une position provocante. Le verre de gin avait déverrouillé la dernière serrure de Roger et il se rua sur elle, mais au lieu de faire ce que tous les hommes faisaient, font et feront, Roger ne toucha pas à ses bas, ne posa pas sa main sur son entrejambe ni l'autre sur ses seins pour les pétrir avec avidité. Il ne huma pas les effluves de sa chair, et même s'il

sentit un de ses membres se raidir, dans un dessein sans équivoque, il s'approcha seulement de son visage et scruta ses yeux comme s'il y cherchait quelque chose qu'il ignorait lui-même, expirant son propre souffle dans les narines de Sandy. Celle-ci, à qui tant d'émotions faisaient peur, s'exclama :

– Doucement mignon, je ne suis pas ton amante ni ta maman. T'embrasses tout ce que tu veux, mais pas ma bouche. Tu ne vas pas être précoce, hein ? après avoir tant tardé et me salir mes bas comme un gamin. Je n'en ai plus de propres !

Roger se redressa, avec toute la rage qui s'était accumulée en lui par le fait de s'imposer de résister à ses pulsions, il s'exclama :

– Je ne suis pas venu pour ça !

Le regard de Sandy se ternit, d'un geste brusque, elle saisit quelque chose dans son sac. Avant que Roger ne se redresse, elle pointait déjà son revolver sur son front. C'est là qu'il perdit son contrôle. Sandy, en professionnelle, ne fut pas longue à comprendre ce qui arrivait à son client :

– C'est pas bien Monsieur le flic, les coups qui partent tout seuls, vous pouvez dégager ! J'ai déjà tout dit à vos collègues. Je n'y suis pour rien, je ne voulais plus avec lui, il était brutal et toujours masqué. Mais je ne l'ai pas poussé !

Sa voix s'était emplie de sanglots qui allaient bientôt surgir dans ses yeux. Roger ne comprenait rien. Il saisit la photographie d'Ingrid qu'il avait dans sa poche et lui brandit au visage. Mais Sandy ne voyait plus rien, les yeux déjà remplis de larmes, elle poursuivit :

– Je me suis enfuie dans les bois, c'est tout, j'ai traversé la 96 et il m'a suivi. Il n'a pas vu le camion. C'est comme cela qu'il est mort, le visage et le corps entier écrasés. Je n'ai jamais vu son visage !

– Je ne suis pas là pour ça, je ne suis pas un flic ni un détective. Je suis venu pour sauver quelqu'un !

À ces mots, Sandy se calma un instant et demanda :

– Sauver quelqu'un ? Puis la frénésie la reprit :

– Ah non, je ne suis pas à sauver. Personne ne me sauvera. Je me suis trouvée là où je me suis perdue, et personne ne m'y cherchera !

– Il ne s'agit pas de vous !

Roger approcha la photographie de son visage. Sandy la saisit de sa main libre, l'autre tenant toujours le revolver. La curiosité avait envahi son visage :

– Je croyais que j'étais de mère inconnue !

– Ce n'est pas votre mère !

Sandy s'essuya les yeux pour mieux voir et l'effroi chassa la curiosité de son visage, elle continua :

– Mais cette femme c'est moi ! Moi dans 30 ans !

Elle pointa à nouveau son revolver sur Roger :

– Qu'est-ce que c'est que cette sorcellerie ? Ça, ce n'est pas Photoshop, c'est du vrai. Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

– Je vous l'ai déjà dit, je veux aider quelqu'un, et c'est sa photo.

Sandy baissa le revolver et se mit à examiner la photographie avec minutie. Elle finit par sourire et reprit :

– Je serai pas mal quand je serai vieille.

Puis elle fondit en larmes. Entre les sanglots, Roger entendit :

– Un clone, je suis un putain de clone. C'était donc vrai, ce qu'ils disaient tous ! une créature de nulle part ! Pas de père, pas de mère, une saloperie génétique, c'est pire que d'être orpheline !

Un long hurlement emplit la chambre, comme celui d'une louve.

– J'ai toujours eu l'espoir de les retrouver ! Les Carpentiers m'avaient dit qu'on le pouvait avec le fichier général d'ADN. Je voulais y aller. Mais maintenant ce n'est plus possible. Il n'y a personne. Je viens de nulle part, d'une saloperie d'éprouvette !

Et le hurlement était devenu presque silencieux, comme un long soupir. Roger s'était approché et avait entouré son cou de son bras. Elle s'était laissée faire. Elle pleurait maintenant sur son épaule.

– Tu ne viens pas de nulle part ! dit-il.

– Tu viens d'elle !

Sandy regarda à nouveau la photo.

– Je viens de moi-même, ça me fait une belle jambe !

– Elles sont déjà très belles, tenta Roger, pour détendre l'atmosphère, mais Sandy se remit à paniquer et reprit son revolver :

– Et qu'est-ce qu'elle veut la vieille ? un rein, un foie ou bien le cœur ? Je suis un clone, hein ? et les clones c'est à ça que ça sert ! Je suis un magasin de pièces détachées : *Mademoiselle, auriez-vous l'amabilité de vous laisser prélever les poumons pour mon amie ?*

Roger balbutiait :

– Mais non, c'est absurde !

– Alors quoi, t'es juste venu faire du repérage avant qu'elle n'envoie les Chinois ?

– Les Chinois ?

– Ouais, les Chinois, ces bouchers médecins qui viennent dans leurs minibus Mercedes blancs, aménagés en bloc opératoire. Ils kidnappent les paumés de la route, leur piquent ce dont ils ont besoin sur-le-champ et les jettent aussi sec sur le bas-côté. Tu n'écoutes pas la radio toi ?

Roger levait déjà les bras, terrorisé.

– Je te préviens salopard. Tes repérages, tu vas les emmener dans ta tombe. Debout ! à moins que d'ici à la forêt, où je compte t'abattre, tu n'arrives à me convaincre du contraire !

Roger s'était levé. Il hésitait, il pensait qu'il pouvait saisir l'arme avant qu'elle ne tire. Il avait peur, Roger.

– C'est absurde, si je faisais du repérage, il serait déjà accompli sur le parking ou bien on t'aurait déjà embarquée. Je ne t'aurais pas suivie !

La flèche avait fait mouche. Sandy se laissa tomber sur le lit.

*

Roger commençait à somnoler, il s'était assis près de la chaise longue où Ingrid reposait les yeux fermés, comme une morte. Quand tout à coup sa voix caverneuse le réveilla :

– Alors, elle est d'accord ?

Roger ne lui connaissait pas cette voix, c'était presque une voix d'homme. Il mit cela sur le compte de sa position allongée et de son affaiblissement. Il répondit :

– Oui, mais pour 1 million !

Un râle sortit de sa poitrine, un râle de baignoire qui se vide, le râle de ceux dont le cœur qui flanche laisse les poumons se remplir d'eau. Entre deux râles elle dit, se forçant à articuler :

– 1 million ? la garce, pour un petit prélèvement ambulatoire de cellules de rien du tout, une demi-heure et elle peut rentrer chez elle, la catin ! Mais je ne marchanderai pas !

– Tu ne peux pas marchander avec elle.

– Tu prends sa défense maintenant. Cela fait combien de temps que tu l'as trouvée ? Tu as patrouillé la 96 pendant bien longtemps. Tu en as bien profité j'espère et avec elle au moins, histoire de me goûter quand j'avais vingt ans, hein ? comme ce goujat d'Ernst-Heinrich ?

Roger n'en pouvait plus, il avait bouché ses oreilles pour ne plus entendre sa litanie et Ingrid pleurait, ses larmes se mêlant à l'eau de la baignoire. Quand elle eut fini, Roger rouvrit les yeux. Il était exaspéré par ses sous-entendus, son obsession, qu'un homme la trompe avec une plus jeune, soit, mais qu'il la trompe avec elle-même, avec une version d'elle-même de trente ans plus jeune, c'était hardi !

- Non, elle est seulement intransigeante, exactement comme toi ! dit Roger.
- Ah si c'est comme moi, alors tu as raison, il n'y a rien à faire !

*

Roger avait passé la matinée à se les coller sur la peau, un à un. Le seul moyen qu'il avait trouvé pour qu'ils restent collés, c'était d'aller au sauna. La transpiration était le mieux : une solution aqueuse qui s'évapore et ne laisse pas de traces, contrairement aux crèmes, dont il aurait pu s'enduire le corps.

Il s'était tant baissé ce matin, pour ramasser les billets qui tombaient de son corps, qu'il en avait des courbatures. Mais la bonne idée, il ne l'avait eue qu'à la fin : un collant et un tricot en élasthane les empêchaient définitivement de tomber maintenant. Il glissait les derniers billets en se regardant dans la glace. De quoi avait-il l'air ?

Elle avait failli vouloir de l'or à la place, et pas n'importe comment, elle ne voulait ni plus ni moins qu'une tête en or de Miss Barret, « *en souvenir de ma bienfaitrice !* » avait-elle dit, « *comme un masque de mort* », avait-elle ajouté, puis elle avait ri. « *Et si le million n'y était pas, un buste tout entier !* », avait-elle conclu.

Cela aurait été original, pensait Roger, de l'argent, des billets, c'était banal. La seule chose originale qu'il y trouvait, c'était la façon dont il les transportait, l'argent collé à la peau, à la sueur de sa peau. Les billets étaient neufs et propres au moins. Mais, ce mode de transport, c'était Roger qui l'avait imaginé. Il n'y avait pas de frontières à traverser, mais la 96 n'était pas sûre, il y avait parfois des barrages de flics et personne ne voulait de complications dans cette affaire.

*

Monsieur Million monta dans son Arrow de manière un peu raide, comme s'il avait trop de courbatures, c'était son armure financière qui lui collait aux tripes et le coinçait. Il tâcha de l'oublier, mais c'était dur, il avait chaud et ça le grattait. Il savait qu'il devait résister à la tentation, car, c'était comme avec beaucoup de choses, si on commence, on ne peut plus s'arrêter.

La nuit commençait à tomber. Il avait décidé de refaire le plein au retour, voulant éviter une déambulation crispée à la station. Quelque chose l'inquiétait, mais il ne savait pas quoi. Il cherchait dans sa mémoire, une réplique, un évènement qui aurait froissé son humeur, mais il ne trouvait pas. Il s'aperçut qu'il regardait plus que d'habitude dans le rétroviseur, comme si... c'est

cela, comme s'il avait peur d'être suivi. Mais il n'y avait personne qui le suivait. Il tâcha de se calmer en se disant que c'était normal, que c'était le fait de porter une telle somme d'argent sur lui qui le rendait méfiant.

Il mit la radio pour apprendre qu'on avait retrouvé le corps de Jack Aal, un tueur en série qui étranglait ses victimes à mains nues :

« Le tueur en série, célèbre pour étrangler ses victimes à mains nues a été retrouvé dans un fossé de la 99, au nord de Stent, le cœur arraché. Les auteurs de l'assassinat n'ont pas été retrouvés, mais la police suspecte... »

Même si Roger poussa un ouf presque silencieux de soulagement, son inquiétude ne disparaissait pas, elle restait là dans les environs, planant à 130 km/h au-dessus de sa tête, comme une prémonition.

La dernière fois que Roger avait eu une prémonition, c'était avant de partir pour une excursion en montagne lors de laquelle il s'était cassé la jambe. Il était revenu pour remettre les clés de la voiture, qui étaient perchées sur l'armoire, sur la table de la cuisine, craignant que personne ne les retrouve s'il lui arrivait quelque chose.

Puis, une idée sombre lui traversa l'esprit : *et si le prélèvement de cellules était du bluff ? Si c'était le cœur tout entier qu'il lui fallait ? Il était juste l'éclaireur, le chien et la chasse courraient derrière.*

Il regarda à nouveau dans le rétroviseur. Ingrid en était capable, elle avait déjà pris des résolutions et décisions extrêmes et inhumaines. Roger se souvenait comment elle avait mis à la porte son avant-dernière bonne, parce que celle-ci avait refusé d'amener sa propre fille chez le médecin. Il s'effrayait à cette idée, un effroi teinté, s'il l'admettait, d'admiration. Il admirait ceux qui étaient capables de tuer pour sauver leur peau. Il n'était pas sûr qu'il en était lui-même capable, tant il était emphatique.

Il était presque prêt à comprendre la pulsion de son agresseur et il mettait cela sur le compte de son éducation. Mais, dans le rétroviseur, son sourire se figea, il pensa à Sandy, non, il ne pouvait pas laisser faire cela, en plus, il en serait le complice. Sandy, elle était peut-être un clone, mais elle était humaine, elle avait un cœur.

Oui c'est cela, *« elle a un cœur »* lui susurrerait une voix qui ressemblait à celle d'Ingrid. Roger tremblait, il ne pouvait pas faire cela. Il jura contre Dieu, qui le soumettait à l'épreuve de choisir entre Ingrid et Sandy, entre la jeunesse et la vieillesse.

Il regarda à nouveau dans le rétroviseur, puis il se dit que si elle avait fait ça, les hommes de main ne le fileraient pas comme cela, ils lui auraient collé un mouchard sous le châssis. Il allait s'arrêter sur le bas-côté, tout de suite pour vérifier. Le bas-côté sur la 96 ?

Il se rappela que son Arrow était très vieille et qu'un mouchard ne marcherait pas parce que son Arrow n'était pas blindée par une cage de Faraday et que son moteur électrique émettait trop de perturbations électromagnétiques pour qu'un mouchard fonctionne. Cela le rassura, le rassura tant, qu'il se mit à regretter ce qu'il avait pensé, à se reprocher d'avoir douté d'Ingrid. Mon Dieu, c'était vrai, Ingrid avait préféré mourir. C'est lui, Roger qui avait insisté. Il se mordit les lèvres et son œsophage se noua d'un coulant comme pour le pendre.

*

Quand Roger fut parti, une longue larme coula à l'intérieur de la poitrine d'Ingrid, ce n'était pas un attermoiement sur sa défaillance cardiaque, ni sur l'argent perdu, ni sur la vieillesse, c'était une tristesse bien plus profonde : le sentiment d'abandon.

C'était absurde, car Roger ne l'abandonnait pas, au contraire, il faisait tout ce qu'il pouvait pour la sauver, mais le fait qu'il parte lui rappelait des souvenirs, des programmes à jamais gravés dans sa mémoire depuis la plus tendre enfance, le départ de sa mère. L'abandon, ce sentiment la poursuivait, identique, 50 ans après. À quoi avaient donc servi toutes ces années ? N'avait-elle rien appris ?

Elle pensait à nouveau à Ernst-Heinrich, l'amour de sa vie, qui l'avait trompée avec son propre clone. Oh ! comme cette douleur lui tirait la poitrine, des années après, quelle gifle ! trompée avec elle-même, trompée par elle-même. D'ailleurs, comment en vouloir à Ernst-Heinrich ? C'est Ingrid qu'il aimait en cette Sandy n'est-ce pas ? C'en était la meilleure preuve d'ailleurs : il l'aimait tant, qu'il ne supportait plus ses rides qui surgissaient année après année.

Elle le comprenait, tellement elle l'avait aimé, tellement elle s'aimait elle aussi, tellement elle était jalouse de lui. Oui, c'était cela, elle était jalouse de lui, elle aurait voulu être à sa place, s'embrasser, se chérir, se promettre mille et une choses. Elle aimait cette Sandy, après tout Sandy, c'était elle ! mais cette garce, elle n'avait pas le droit de la tromper, d'en aimer un autre qu'elle, d'aimer Ernst-Heinrich et lui, de la délaisser pour elle. Elle était trompée par tous les deux !

Oh ! tout était trop compliqué et ce conflit à trois l'épuisait. Et tout à coup, comme on cherche un bouc émissaire pour échapper à tout, son attention se reporta sur Roger. Elle ne pouvait

s'empêcher de le soupçonner, de soupçonner qu'il continuait ce qu'Ernst-Heinrich avait commencé, de la tromper avec Sandy.

*

Elle se leva enfin. Elle décida de le suivre. Il allait avoir de l'avance, se dit-elle, lorsqu'elle entendit la porte d'entrée claquer. Essoufflée, elle arriva juste à temps pour le voir monter dans son Arrow. Son cœur s'excita et cela n'était pas bon. Il n'emportait pas de mallette et s'il n'en emportait pas, c'est qu'il n'emmenait pas d'argent. Et s'il allait au Motel Rose sans argent, qu'allait-il y faire ? Oh ! comme ce n'était pas bon pour son cœur !

Roger arriva sur le parking vers six heures du soir. Les mères de famille étaient déjà presque toutes parties. Il tentait de s'imaginer quel type de clients elles attireraient et quelle jouissance ils pouvaient bien tirer de souiller ces pauvres âmes qui sacrifiaient ce qu'elles avaient de plus cher pour habiller leurs enfants l'hiver, pour qu'ils ne mangent pas que des pâtes et du riz.

Une putain, c'était difficile à humilier, mais une mère de famille ? Il suffisait de la regarder dans les yeux sur le parking et toute sa dignité fondait, descendait dans ses talons comme un verre de mauvais gin que l'on ne veut pas boire, mais que l'on veut avoir bu.

C'était la honte, si difficile à dissimuler dans leurs yeux baissés qui les attirait, ce sentiment de puissance, cet acte de détruire des familles déjà délabrées par la pauvreté, l'alcool et la violence. Il fallait les détruire encore plus, par l'humiliation. Ce plaisir d'enfoncer la clef dans la serrure de l'âme, pour la tordre d'un tour de plus.

Un calme inhabituel régnait. Roger se força à dominer son inquiétude. Il poussa la porte de son Arrow avec plus d'énergie que nécessaire, en émettant un son guttural pour appuyer sa résolution, le même son qu'il émettait quand il payait des factures, réglait l'addition, se levait du lit ou sautait dans l'eau froide d'une piscine, une eau qui même à 30 degrés était toujours trop froide pour lui.

Le silence était si intense qu'il entendait les billets collés à son corps glisser les uns sur les autres près des articulations.

Il s'engagea dans le tunnel étonnamment désert. Même la vieille Indienne aux cheveux gris n'était pas là. Le samedi, Sandy ne travaillait pas en chambre, mais derrière ces vitrines aménagées au sous-sol. Un long couloir se dessinait devant lui. D'un côté en hauteur, des lucarnes d'aérations translucides à même la terre jetaient la lumière orangée des lampadaires sur une moquette beige, souillée par toutes sortes de fluides, de l'autre côté : des vitrines derrière lesquelles les dames

exhibaient leurs atouts comme à Amsterdam, assises sur un tabouret de bar et fermaient des rideaux pourpres quand elles n'étaient plus seules.

Roger avançait, une odeur de parfumerie régnait, ce mélange de tous les parfums, ce mélange de toutes les odeurs. Une vieille prostituée lui souriait et son sourire était la seule chose de vivant qui semblait lui rester. Roger tourna à droite au fond du couloir, comme la moitié de l'humanité.

Le dernier box avait les rideaux tirés, c'était celui de Sandy. Quand il rentra, Sandy était allongée sur le lit, immobile et pâle. Roger pensa qu'elle avait repris de la drogue. Ses yeux le suivaient. Elle avait l'air d'une petite fille qui boude, mais si l'on regardait de plus près, on devinait les griffes qui se cachaient derrière ses pupilles. Sandy l'accueillit ainsi :

– J'espère que tu ne m'as pas joué un sale tour. Les filles sont inquiètes, elles ont vu passer un minibus, un Mercedes blanc. Moi je m'en fous, je les attends.

Elle tira la couverture qui dévoila une mitraillette Smith et Wesson, elle souriait et poursuivit :

– Je n'ai rien à perdre que quelques giclées de balles pour ces Chinetoques, cette racaille que je serai ravie de perforer !

Tout à coup, le sourire de Sandy se figea. Elle saisit son Smith et Wesson :

– Où est l'argent ? Où est la mallette ? Un million, ça ne tient pas dans un portefeuille !

Le canon était maintenant fermement dirigé vers Roger qui implorait déjà :

– Doucement, je l'ai sur moi, à même la peau, sur tout le corps, c'était plus sûr !

Sandy pinça ses lèvres et d'une moue aussi méprisante que déterminée, elle ordonna :

– Déshabille-toi !

On entendit un coup à la vitrine. Roger porta un regard inquiet vers la vitre sans tain. Sandy cria :

– C'est occupé ici, va au numéro 13, Mona ne demande que ça depuis une heure !

Roger enleva lentement son blouson de cuir ocre. Puis ce fut le tour de son col roulé bleu ciel légèrement laiteux, de ses chaussures et finalement de son blue-jeans. Quand il ne fut plus qu'en petite tenue, comme aurait dit sa mère : un collant blanc et un maillot blanc à manches longues, Sandy lui ordonna d'un signe de main de s'approcher :

– D'habitude, le strip-tease, c'est moi qui le fais !

Elle leva sa longue jambe portant un collant sombre et, de son pied agile, elle appuya lentement sur l'entrejambe de Roger, puis elle souleva son maillot et enchaîna avec un sourire moqueur :

– Et c'est la première fois que la perspective qu'un homme ôte ses vêtements me fait frissonner si intensément dans le bas-ventre !

Elle croisa ses jambes, berçant de droite à gauche sa croupe sur le lit.

*

Ingrid était épuisée, mais elle roulait et vite. Elle ne l'avait pas rattrapé, mais elle s'en moquait, elle se souvenait du Motel Rose, sur la 96, ils y étaient allés avec Ernst-Heinrich, ensemble, lors de leurs années sauvages. Ingrid, qui avait décidé d'en avoir le cœur net, s'était garée juste à côté de l'Arrow.

Elle s'était avancée lentement dans le couloir aux vitrines. Une femme aux seins nus, assise sur un tabouret, les jambes écartées, découvrant un minuscule triangle rouge l'avait regardée, étonnée. Elle avait continué, tâchant de ménager son souffle jusqu'à la seule lumière allumée, au fond. Et là, elle les avait vus, les avait entendus :

– Déshabille-toi te dis-je, plus vite !

Roger ne savait plus si Sandy feignait ou si c'était la vue de tant d'argent qui la faisait gémir. Il y eut à nouveau un coup à la vitrine. Roger entrevit une forme derrière le miroir sans tain, un visage flou collé à celui-ci, qui descendait lentement et laissait une traînée grasse comme celle d'un escargot géant.

Il avait baissé la fermeture éclair de son maillot et les billets neufs resplendissaient comme les écailles d'un poisson. Le pied gauche de Sandy, dans une ultime tension, tentait de caresser sa peau argentée. La main droite de Sandy errait dans son propre entrejambe et comme pour répondre à la question muette de Roger au sujet du coup à la vitre, elle murmura dans un gémissement de satisfaction :

– Encore un qui préfère s'amuser tout seul !

Roger avait maintenant ôté le caleçon long et révélait ainsi le million à son grand complet. Il avait l'air d'un arbre à l'automne, qui perdrait ses feuilles une à une, sur le tapis du box numéro 1. Il jeta un regard interrogateur sur Sandy qui dit :

– Pas de quoi s'inquiéter, j'ai l'habitude, ça les épuise trop, après tout l'alcool qu'ils ont ingurgité. D'ici 5 minutes, il ronflera. Dépêche-toi de perdre tes feuilles !

Quand il fut nu comme un ver, elle ajouta :

– T'es sûr que tu veux pas un petit dessert ? C'est la maison qui offre !

Ingrid, le nez collé à la vitrine observait Roger, pétrifiée : il se tenait debout à moitié dévêtu. Sandy avançait sa longue jambe vers son bas-ventre, lui ordonnait de se déshabiller. Elle, elle poussait des miaulements de chatte en chaleur. Lui, il faisait le beau, il strippait le chenapan : il avait ouvert sa petite tenue qui découvrait un costume bien singulier. Sandy se tordait sur le lit. Elle criait :

– Plus vite !

C'en était trop pour Ingrid, l'air lui manquait, elle s'asphyxait, comme si des mains invisibles l'étranglaient. Elle sentit un tiraillement aigu dans sa poitrine, son cœur, sa tête partit de l'avant et cogna la vitre violemment, elle s'effondra, elle râla, elle en avait le cœur net, un peu trop net.

On entendit un grand bruit sourd et mat, suivi d'une vibration dans le sol. L'ombre avait disparu de la vitrine et au lieu d'un ronflement, un long râle parvint aux oreilles de Roger, un long râle familier.

Ingrid ne voulait pas le croire. Elle ne pouvait pas le croire, elle préférait rester avec ce qu'elle avait imaginé, comme on est ancré dans ses croyances, par habitude ou par nécessité. Il fallait que Roger l'eût trompé, comme Ernst-Heinrich, pour qu'elle puisse pleurer. Il fallait un responsable, un coupable de son malheur, de sa défaillance cardiaque, et ce coupable, c'était Roger.

Il avait beau lui expliquer : les billets collés à la peau, pour ne pas avoir de mallette à porter dans ces endroits louches, mais rien n'y faisait. « Tu mens ! », n'arrêtait-elle pas de lui murmurer entre deux râles.

Roger n'avait plus la force de la contredire. Il n'en avait plus la patience. Cela lui était devenu égal. Elle lui rappelait sa première femme. Quand celle-ci s'était mis quelque chose en tête, il était impossible de le faire sortir. Et comme si cela ne suffisait pas, elle en rajoutait toujours. Une histoire en appelait une autre et elle traînait ces histoires inventées dans le seul but de rendre les précédentes crédibles. Elles les attachaient les unes aux autres comme des casseroles derrière une voiture, une longue chaîne d'histoires comme une longue chaîne d'amantes.

*

Ils avaient fini par trouver un cœur. Ils avaient pris le premier cœur venu et il n'avait pas donné de signe de rejet. Ingrid s'était étonnamment bien rétablie. Trois semaines après l'opération, elle était à nouveau chez elle. Et trois mois après, elle faisait déjà de longues marches sur la plage, lors desquelles Roger l'accompagnait en lui tenant la main, cette main qu'elle serrait parfois si fort et de manière si inattendue qu'il en frissonnait, mais il n'était pas sûr si c'était de

plaisir ou d'effroi, car Ingrid n'était plus la même. Son regard surtout avait changé. Il y luisait parfois un éclair de folie, de folie animale.

Ils faisaient maintenant chambre à part, car Roger avait pris peur la nuit à côté d'elle depuis ce cauchemar, lors duquel deux Asiatiques surgis d'une camionnette blanche, corpulents et de petite taille, s'étaient rués vers lui sur un parking. L'un l'avait immobilisé pendant que l'autre l'étranglait.

Oh ! bien sûr Ingrid n'y était pour rien dans ce cauchemar, si ce n'est qu'au matin, en se rasant devant la glace, il avait découvert des marques rougeâtres sur son cou !

Ce n'était plus la peur dont Roger était le siège quand il surprenait le regard torve d'Ingrid, quand il subissait ses remarques aussi méprisantes que violentes, aussi insensées qu'insidieuses. Ce n'était plus la peur, c'était la haine, une haine remplie de la même violence qu'il lisait dans les yeux d'Ingrid. Comme les vieux couples se ressemblent et adoptent les traits l'un de l'autre, par osmose.

À peine un mois plus tard, c'était un lundi matin, la bonne hurla. Elle avait retrouvé Ingrid étendue sur le lit. Elle était morte.

La bonne s'était évanouie sur-le-champ à la vue du spectacle : elle ne gisait pas les bras le long du corps, comme tous les morts, les avant-bras étaient repliés en direction du cou et ses mains y étaient comme attachées.

Les mains qui l'avaient étranglée devaient être pourvues d'une force extraordinaire, car elles s'étaient enfoncées comme les deux tenailles d'un crabe géant, bien loin dans les chairs : elles avaient broyé la trachée. Ces mains qui l'avaient étranglé n'étaient autres que celles d'Ingrid. Le médecin légiste était formel.

*

Deux années s'étaient écoulées et Roger s'était remis de ce drame qui l'avait tant marqué. Un soir qu'il était allé voir la pièce : « *Reprise* », à ce même théâtre, où il avait rencontré Ingrid 10 ans plus tôt, il aperçut un jeune couple, qui lui semblait bien familier.

Il s'approcha et son cœur s'arrêta net : la jeune femme c'était Sandy !

Il recula légèrement pour disparaître. Le jeune homme qui l'accompagnait, mon Dieu ! Comme il ressemblait au jeune homme sur cette photo dans le Hall de la clinique, comme il ressemblait au... Docteur Ernst-Heinrich Sweed !

Voilà ! Voilà !

J'ai dû m'assoupir. Quand je rouvris les yeux, ils tombèrent sur le landau que mon épouse avait posé sur une chaise, au milieu de rien. L'enfant dormait, si calme qu'on aurait pu s'effrayer un instant tant il faisait froid. Cet enfant que la vie attendait, respirait de sa petite poitrine qui se soulevait et se rabaisait comme il se doit.

J'ai appris à aimer le froid, conscient qu'une bonne partie du froid est celui qu'on se crée soi-même. Puis je refermais les yeux moi aussi, sans doute rassuré par l'image de mon fils, quand tout à coup, celle-ci presque engloutie par mes songes me fouetta au visage. Que faisait-il là ? Je forçais mes paupières à s'ouvrir. Quand je rouvris mes yeux, ce n'était plus le visage de mon fils que je découvris, mais celui d'un vieillard, tout aussi paisible, le même visage oblong, la même moue légèrement ironique, le même teint, la même peau diaphane, mais un siècle plus tard.

L'horreur me glaça le sang. C'était absurde ! Un cauchemar, je me donnai deux gifles, mais je ne le quittai pas des yeux : sa poitrine ne se soulevait plus, car elle n'entraînait plus son visage immobile comme le marbre : on avait posé le landau trop près du cercueil et mon corps dont les pieds occupés à ne pas s'enfoncer dans la glaise avaient changé d'orientation lors de mon assoupissement. Ce vieillard qu'on enterrait, c'était mon père.

Je regardai mon fils et cette similitude qui m'avait tout d'abord rassuré m'exaspéra. Pour la première fois de ma vie, je détournai le regard de mon fils, envahi par une crainte.

Au 12 rue Féru, après avoir gravi les marches, il n'entendrait plus ce « Voilà ! Voilà ! » qu'accompagnait fidèlement le frottement de ses chaussons sur la moquette. Il ne le croiserait plus dans la ruelle avec son chapeau et sa canne. D'ailleurs, il y aurait bientôt un autre nom sur la porte. Tout comme il y avait une pharmacie à la place du café de ses vingt ans et une balance à la place du flipper. La vue d'Armand Pérard se troubla, mais c'était la buée de ses lunettes, sans doute emprisonnée par son chapeau trop enfoncé sur le front. Il avait écouté son dernier souffle, tenu ses mains encore chaudes, caressé son ventre et sa poitrine quand il gisait en chien de fusil sur son lit de mort. Il avait été là quand sa respiration s'était suspendue puis avait repris comme une baignoire qui se vide. Tenir une main, n'est-ce pas la seule chose que l'on désire pour les premiers comme les derniers instants ? Le reste était égal : le lieu, la date ainsi que le propriétaire de la main. Armand pensait à tous ces vieux couples que l'amour avait abandonnés depuis longtemps et

qui ne restaient ensemble que pour cette ultime poignée de main, dont ils ne savaient pas qu'elle leur serait insupportable.

Il revoyait sa bouche lorsqu'elle avait une dernière fois fait mine de respirer, mais qu'elle n'inhalait plus, comme s'il avait été pris de court par ce qu'il avait vu et cherchait à crier, dans ce reflex organique si caractéristique du dernier soupir. Puis sa main était devenue froide et son corps avait suivi, obéissant à tous les principes de thermodynamique.

Si Armand croyait ne pas avoir été triste, c'est que sa tristesse même l'en empêchait. Il regardait le corps comme un vieux poulet sec, de ceux qu'on mange chez les Chinois pas chers. Juste avant, avec ses frères, ils avaient parlé de déjeuner. C'est cet instant que leur père avait choisi pour mourir, pour ne retarder personne. Maintenant, il gisait là, comme un vieux chien crevé sur le bord de sa longue route. Les croque-morts l'emporteraient tout à l'heure. Mais si c'était demain, il faudrait le mettre dans le garage, pour éviter l'odeur.

La mort, c'était si simple, pensa Armand en secouant les gouttes d'urine de son organe avant de tirer la chasse, surtout quand c'était celle des autres. C'était simple, car dans la tête d'Armand, son père avait été mort depuis longtemps, depuis les interminables jacasseries de ses 15 ans quand, tel un prédicateur chirurgien, il avait dépecé son cœur par ses argumentations de jésuite insatiable.

Et Armand n'avait jamais compris ce qui lui avait valu ce traitement et cherchait bien des années plus tard, à récupérer ce cœur qu'il avait abandonné dans la cuisine, fuyant la plaidoirie nucléaire de l'avocat général. Toute sa vie, il avait cherché à les récupérer, ces restes d'un cœur frit à la poêle du grand ratiocineur, rôdant autour de l'appartement de ses quinze ans tel un voleur. Comme d'habitude, il y avait un autre nom à la porte.

Mais aujourd'hui, il était libre. Ses bottes s'enfonçaient dans la glaise. Régulièrement, il décollait ses semelles pour ne pas s'enfoncer lui aussi. Un sang nouveau lui montait au visage. Il écoutait l'orateur. Seuls des mots isolés perçaient parfois ses oreilles momentanément sourdes. Des mots comme courage, générosité ou même homme de poids. Cela, il le savait, car les croque-morts avaient failli tomber dans l'escalier en emmenant le corps.

Armand avait du mal à contenir la contrition qu'il avait si longtemps imitée pour l'occasion dans le miroir de sa chambre d'hôtel. Il voulait crier, le juge était mort. Finis les regards désapprobateurs, inquisiteurs, cherchant à percer le fond des choses jusqu'à celui de sa culotte. Finis, l'inexplicable paralysie, l'inexplicable culpabilité, le sentiment d'échec inéluctable. Cet être terrassé sa vie durant, par un sentiment de faute et de défaut commençait à se sentir libre, sa respiration devenait plus profonde, sa voix devenait plus grave.

Il écoutait d'une oreille distraite les discours pleins de louanges qui se succédaient sans pause depuis une heure. Pas un des orateurs, pas même ses frères n'avaient eu le courage de lui faire un enterrement à l'écossaise, où l'on n'épargne ni le mort, ni la famille de tous les péchés du défunt. Le seul péché qu'il eût commis, à les entendre, aurait été d'être paru trop grand, trop juste et trop droit. Armand s'en moquait, quelque part, il pensait que ce n'était que façade, que tant de perfection et de morale ne pouvaient que cacher un vice. Comme ceux qui sont les mieux habillés sont souvent les pires crapules, des banquiers aux mafieux, des politiciens aux avocats. Quel vice ? Il revoyait ses grandes dents avides, déchaussées par la gingivite. Il les revoyait claquant au-dessus de la table de la cuisine en s'approchant de son cœur pour le dévorer d'un concert de mots acérés. Il le revoyait au volant de sa Dodge Dart Custom, coiffé d'une chapka noire, au milieu d'un cortège du Parti Communiste. Il le regardait avec la même méfiance que celle des prolétaires au milieu desquels il roulait, lentement, mais au chaud dans sa voiture de Président-Directeur Général, fier de sa contradiction et jouissant certainement de l'injonction paradoxale qu'il infligeait par là à ses enfants, dans l'unique dessein qu'ils ne le dépassent jamais.

Mais aujourd'hui, dans ce dernier cortège, il l'avait enfin dépassé. Était-ce lâcheté ou loyauté que d'attendre la mort de son père pour oser enfin s'en affranchir ? Armand eut un doute. Et s'il n'était que jaloux et envieux de la grandeur de son père ? Et si son père avait eu raison que ni lui, ni ses frères, ni ses sœurs n'arriveraient jamais à cette hauteur ? car ils descendaient de lui. Il était bien placé pour le savoir, car il était leur père.

Puis Armand sentit des larmes couler sur ses joues. Il voyait son père enfant jouer avec son frère jumeau, celui qu'ils avaient dû placer à l'orphelinat de Saint-Cézaire parce que sa mère n'avait plus les moyens d'élever tous ces enfants depuis la mort de son mari. Il se rappelait son père lui raconter qu'un jour son frère avait disparu et qu'il ne l'avait jamais revu. C'est là qu'il avait vu son père pleurer pour la première et dernière fois.

Puis son père s'était mis à sourire, puis à rire : sa mère avait tiré au sort celui qu'elle donnerait à l'orphelinat, car elle n'avait pas eu le courage de le décider et c'est lui qui avait gagné, qui était resté avec sa mère et cela le rendait tout fier et effaçait ses larmes. Armand se dit que d'échapper si tôt à une mort symbolique, c'est cela qui avait dû tremper son père et il essaya de lui pardonner.

Il se mit à chantonner et ses sœurs se retournèrent. Puis ce fut à lui de parler et il lut ces quelques lignes :

« Il y a dans ce dernier devoir celui d'écouter son cœur. Que ses battements résonnent plutôt que notre esprit, qui si souvent l'étouffe comme s'il en avait peur ! »

Ce cœur qui parle sans mots et parle même aux morts, qu'il en profite, on parle mieux dans le silence, qu'il sente celui qui s'y est déjà couché, souvent si discrètement ! »

Comme il avait parlé le dernier, ils se mirent à descendre le cercueil dans le trou. Le petit croque-mort a dû laisser la corde filer trop vite à moins que cela soit le grand qui l'ait laissée filer trop lentement. Son père perdit sa dernière altitude à 45 degrés par rapport à l'horizon. Il avait dû glisser dans le cercueil, retenu seulement par ses genoux qui avaient dû se plier et buter contre le couvercle vissé à la perceuse électrique.

Une vision plus inquiétante vint à l'esprit d'Armand. Et s'il avait glissé la tête la première ? le cou tordu pour l'éternité, finie la droiture ! Cette image ne le quittait plus. Ils avaient déjà jeté les fleurs, ils commençaient à recouvrir le cercueil de terre.

Il fallait le remonter, dévisser le couvercle, le réinstaller confortablement dans son linceul. Ce n'était pas acceptable. Maintes fois on l'avait redressé sur son lit pour qu'il soit dans une position confortable et là, on allait le laisser, recroquevillé sur lui-même, les vertèbres cervicales en éventail et son menton contre son sternum pour compléter sa position indigne jusqu'à la fin des temps ?

Armand prit la manche de mon voisin et lui grommela :

– Vous avez vu ?

Mais celui-ci ne répondit pas. Armand avança et se mit à parler fort :

– Vous l'avez mis en terre de façon oblique !

Les gens le regardaient comme s'ils ne comprenaient pas le sens de ses propos. Sur le visage du grand croque-mort, il vit un sourire sardonique, comme si ce qu'ils avaient fait faisait partie de leurs distractions professionnelles, tels les cuisiniers qui crachent dans la soupe ou parfois pire pour lui donner du goût.

Ils venaient de finir de remettre la pierre tombale en place. Les plus vieilles avaient déjà rangé leurs mouchoirs. On se préparait à partir.

C'était sans doute la fatigue, peut-être était-ce le froid ou la fièvre ? mais je l'entendis une dernière fois me dire adieu : « Voilà ! Voilà ! » ronronnait-il !

Je souriais, les yeux remplis de larmes, conscient que de telles illusions étaient courantes en ces instants tragiques.

Mais ce « Voilà ! Voilà ! » continuait et semblait devenir de plus en plus fort. Pire, il ne venait pas de la tombe comme je l'avais cru initialement, mais de derrière. Dans un effort surhumain, je tournai la tête en direction de cette voix que je reconnaissais. Mon cœur s'emballa, je n'entendais que lui. La buée de mes lunettes me laissait entrevoir une silhouette familière. Non ce n'était pas

possible ! Je portai mes mains à mon col, l'air me manquait. Ce vieux bonhomme avançait à petits pas dans l'allée centrale du cimetière, avec son chapeau et sa canne. D'autres s'étaient retournés. Il y eut des cris, des évanouissements. Je me ressaisis, fixant une dernière fois celui qui avançait vers nous à petits pas en marmonnant : « Voilà ! Voilà ! », la main tendue.

Ce vieux bonhomme, c'était son frère, celui de l'orphelinat.

La Rate

Hommage à Stephen King

Eckart King ne dormait pas. Épuisé, il gisait dans le grand lit que sa femme avait choisi parce qu'il était le plus large de l'assortiment disponible. Il était aussi le plus cher avec ses six moteurs électriques contrôlables par deux télécommandes à câble, qui à elles seules coûtaient autant que le lit qu'il aurait acheté si sa femme n'avait pas été là. Il lui avait coûté trois mois de salaire et dix ans d'abstinence sexuelle. Sa femme aurait certainement préféré un lit encore plus large, un lit qui aurait traversé le mur de la chambre à coucher jusqu'au salon où elle aurait pu dormir enfin séparée de ce mari ronflant et puant, comme elle se plaisait à lui dire, de ce mélange nauséabond de sueur et d'égouts. Du moins, c'est ce qu'elle persistait à sentir bien qu'Eckart ne descendit plus dans les canalisations depuis longtemps et que même du temps qu'il y descendait, il prenait soin de toujours se doucher avant de rentrer chez lui, plutôt deux fois qu'une.

L'Unité 12 dont il était le chef, avait été appelée d'urgence pour le débouchage du canal 7, celui qui passe sous la mairie. La place était maintenant inondée de cette marée glauque dégageant une odeur si nauséabonde qu'il n'y avait plus personne dans les magasins et les restaurants de la place. Et comme le samedi est le jour des mariages, il était de la plus grande importance que le canal soit débouché pour le lendemain. C'est ce que lui avait dit Ronald Träge, son chef. Plus tard, sur la place, il avait appris que ce samedi-là, un couple particulièrement célèbre devait s'y marier.

Eckart se serait bien réjoui que le grand metteur en scène et la grande actrice goûtent les joies des simples travailleurs comme lui et marchent dans la boue merdeuse le jour de leur mariage. Mais le travail oblige, même dans la fonction publique. Les vibrations des autobus 12 et 9 qui passent toutes les vingt minutes à cinq minutes d'intervalle l'avaient à nouveau sorti de sa demi-somnolence, même à travers les boules de cire enfoncées dans ses oreilles. Tout son corps vibrait à l'unisson avec les pistons des moteurs diesel en pleine accélération après l'arrêt. Il haïssait les moteurs diesel.

Cette nuit-là, il transpirait, mais ce n'était pas tant de chaleur que d'horreur qu'il transpirait. Plus de huit heures après l'intervention, il n'arrivait pas à effacer de ses rétines les images de la soirée :

Le canal était obstrué en aval des bouches de la place. Dû à un rétrécissement du canal à cet endroit, l'accès au bouchon était impossible sans détruire l'étroit passage circulaire qui reliait le canal 7 au canal suivant. Ils avaient donc envoyé le robot sous-marin avec son œil de cyclope

électronique. La caméra avait révélé que ce n'étaient ni des vieux vêtements ni des draps ou bâches en plastique qui le bouchaient, mêlés aux autres débris typiques et gluants des ménages. Ce qui le bouchait était un cadavre et la caméra n'avait pas eu la décence de révéler ses chaussures, mais sa tête, car il était parti les pieds devant, comme il se doit.

Eckart avait été le premier à voir, rejetée en arrière sa tête blafarde et déjà à moitié dévorée par les rats. Elle avait les yeux ouverts et son regard, qu'il avait pris en pleine poire, lui avait glacé le sang. Elle le regardait droit dans les yeux, pleine de reproches, comme si elle avait su qu'il viendrait trop tard.

Eckart roulait sa propre tête de droite à gauche sur le matelas sans oreiller, mais le portrait macabre ne se décrochait pas des clous plantés pour toujours dans son cerveau. Puis, il entendit le rire des voisins qui fêtaient on ne sait quoi à cette heure si tardive. Personne n'avait compris comment le cadavre de cette femme était parvenu à cet endroit. Ce qui avait achevé Eckart, c'est que cette femme ressemblait à la sienne!

Sur le coup, il en eut le souffle coupé et resta un instant prostré, son esprit vagabondant on ne sait où. Son premier réflexe, dès qu'il refit surface, fut de lui téléphoner, mais elle ne répondait pas, elle ne répondait plus depuis longtemps.

Il fermait les yeux, se bouchait les oreilles, mais cette vision revenait, traversait ses paupières closes comme elle avait percé son masque auréolé de buée quand il avait dû descendre dans le canal. Les cris des rats avaient mis ses nerfs à vif comme le fait un crescendo avant l'explosion finale et les cris des rats revenaient.

Normalement on aurait foré le bouchon, enfonçant une mèche géante dans celui-ci, un peu comme on débouche une bonne bouteille ou bien on aurait lâché les acides pour qu'ils le digèrent, comme le font toutes les entrailles du monde, mais là, on ne pouvait pas offrir au médecin légiste ni à la famille une bouillie sulfurante ou un hachis à vous faire expulser votre estomac. D'ailleurs il n'en resterait plus rien, emportée qu'elle serait par le flux des excréments de la ville dans ses boyaux sans fin. Et qui aurait voulu forer dans une cervelle ?

Alors on avait envoyé Eckart, le plus expérimenté et Eckart, qui en avait vu de toutes les couleurs avait perdu les siennes. Il fallait détruire cette portion de canal avec des marteaux-piqueurs en faisant attention de ne pas trop abîmer le corps, au moins cela remettrait cette portion aux normes. Cela avait duré cinq heures.

Quand ils sortirent le cadavre, l'ambulancier tomba dans les pommes : elle avait la jambe gauche dépecée jusqu'aux os, par les rats. Une ambulance, quelle hypocrisie !

Eckart avait réussi à somnoler. Cette nuit-là, il avait vidé une demi-bouteille d'Aquavit, le vrai, celui à 50 degrés. L'alcool, il n'y avait plus touché depuis vingt ans, du moins pas avec cette soif-là, mais l'âme humaine est parfois impuissante et s'effondre comme un immeuble qu'on démolit par les coups de masselotte qui cogne sur les tempes. Les rats ! il en était sorti un de sa bouche quand elle gisait encore sur le brancard. Dans son demi-sommeil, Eckart les entendait, comme il les avait entendus avant, dans ce même appartement. Au début, c'était sa femme qui en avait la phobie. Elle les entendait et chaque nuit, elle se levait pour vérifier que le couvercle du siège des toilettes était bien rabattu.

– Ils peuvent remonter par les canalisations ! jurait-elle et posait sur le couvercle ce lingot en plomb qu'elle avait coulé lors d'un stage fonderie pour occuper ses journées oisives. Elle aurait tant aimé qu'il soit en or. Elle avait lu cela dans une revue spécialisée qu'Eckart avait ramenée du travail. Ainsi Eckart devait-il lui aussi poser le lingot sur le couvercle et gare à lui s'il oubliait.

Au début, Eckart en riait, il tolérait cette manie de sa femme, essayait de l'expliquer par quelque affinité ancestrale. D'ailleurs, elle avait des petits yeux vifs elle aussi, mais son rire était jaune, car cette manie se développait en phobie. Il était même arrivé à imaginer que, comme une légende indienne le disait pour les loups, les rats étaient des humains réincarnés, des humains que le diable avait attrapés.

Il avait dû écrire des lettres absurdes au propriétaire, puis finir par dépêcher ses collègues sur place et faire mettre de la mort-aux-rats partout. Sa femme prétendait même, quand elle voyait qu'un pavé de la cour de l'immeuble sortait plus que les autres comme on hausse un sourcil, que c'était un rat qui avait tenté de faire surface.

Petit à petit, comme cela se passe souvent dans les vieux couples, par une sorte d'osmose, il avait adopté sa phobie et lui aussi s'était mis à entendre des petits cris et des grattements la nuit et il se levait, armé d'un gourdin, pour chasser dans le noir ces démons invisibles. Mais il se plaisait à croire qu'en ce qui le concernait, ce n'était pas pour de vrai, c'était pour lui faire plaisir. Mais, ces temps-ci, il lui semblait que ce petit jeu avait grignoté la paroi interne qui le séparait de sa vraie nature, comme si, à force de jouer un personnage, on se réveille un matin pour constater qu'on est devenu ce personnage et que cette phobie est devenue la sienne. Au début, il croyait que c'était le gin qu'il consommait alors régulièrement et dans l'hypocondrie qui le caractérisait, il y voyait une forme de delirium, certains voyaient des souris blanches et lui des gros rats noirs. C'est là qu'il était devenu abstinent, mais voilà, les rats, même des années après, étaient toujours là !

Et le soir dans son large lit, quand il s'y étendait seul, tolérant depuis des mois les sorties nocturnes de sa femme, il épiait les murs et les planchers de sa demeure avant de s'endormir jusqu'à ce que son cerveau malade finisse par lui signaler qu'ils étaient partis.

Brusquement, il se réveilla, il en avait senti le souffle chaud, puis ses poils l'avaient effleuré. Il se redressa sur le lit, déjà son cœur battait à 180, quand il vit ses petits yeux brillants, il fit un bond en arrière, le lit n'était pas assez large. Il voulait hurler, mais il ne pouvait pas. Il tremblait, les égouts lui revenaient, ces milliers de cris, et ce visage boursoufflé. Il sentait la sueur lui couler le long des joues et du cou. Le rat restait là, aux ombres qu'il devinait, c'était un gros rat. Il cherchait le gourdin, sous le lit.

Il l'a attrapé, il le tire, il prie pour que le bruit du bois contre le bois du plancher n'effraie pas le rat. Ça y est, il va lui donner un coup sur la tête, lui fracasser sa petite cervelle diabolique, mais il bouge. Il frappe, le rat crie, il frappe à nouveau, mais le matelas est trop mou. Il quitte le lit, car il a peur qu'il le morde. Le rat crie plus fort. Ses nerfs à vif perçoivent un hurlement déformé, dilaté dans le temps, puis le rat détale, dans le couloir, il le poursuit. Il est dans le salon, il l'entend. Il n'allume pas la lumière, il n'en prend pas le temps et d'ailleurs, c'est mieux ainsi, il voit ses petits yeux qui brillent dans le noir. Il s'approche et lui assène un grand coup, sur la tête, mais il n'est pas mort, il bouge encore, se cache derrière le coin du sofa.

Eckart, haletant et nu fait retraite. Il ne veut pas l'achever à coups de gourdin, il a mieux. Le gourdin, cela l'écoeure, il se souvient à l'internat d'un certain Ruedi, Ruedi Roller qui tuait les souris à coups de sabot dans la baignoire. Comme c'était immonde ! elles criaient elles aussi, arrivant à peine à grimper les parois de la baignoire, il les percutait de son sabot au moment où elles n'arrivaient plus à grimper, avant de glisser ensanglantées et aplaties vers le fond. Mais leur sang souillait le calcaire déposé sur les parois et ces taches restaient des semaines. Non, il n'allait pas achever le rat ainsi !

Eckart prit la hache, la hache de service, tel le fusil militaire du soldat suisse, bien rangée dans l'armoire. Mais le rat s'était remis à crier, à gigoter et plus Eckart s'approchait, plus il criait et plus ses petits yeux semblaient luire. Tout à coup il sentit une morsure, une terrible morsure à la jambe, au niveau du talon d'Achille, il faillit chanceler de douleur, la sale bête ! Eckart abattit la hache de tout ce qui lui restait de force sur la bête. Enfin ce fut le silence.

C'est leur fils qui l'a découvert, au matin, il a hurlé et s'est enfui chez la voisine. Quand la police est arrivée, il y avait une grande flaque de sang près d'elle, grande comme une ombre. Eckart, assis contre la bibliothèque avait le regard absent. Elle avait une grosse hache plantée au bas du coup qui lui avait sectionné la carotide et fracturé la clavicule.

Eckart King avait tué sa femme.

Le Visiteur

Hommage à Arno Gruen et Alejandro Jodorowski

Stan abhorrait le bruit de la pluie. C'était l'unique son qu'il ne supportait pas. Bien que de nature très calme, Stan n'était pas bouddhiste, mais la vie lui avait appris à être patient, à ne pas tirer de conclusions hâtives ou méprendre un indice pour une preuve.

Mais cette histoire de pluie, c'était récent, quelques semaines, deux mois peut-être. Depuis que l'automne était venu se répandre sur les terres et qu'il avait commencé à pleuvoir sur sa tête et sur la tête de tout le monde, juste après qu'il fut sorti de la boulangerie.

Mais ce n'était pas tant la pluie qui mettait ses nerfs à fleur de peau, c'était seulement cette pluie-là, avec ses énormes gouttes, ses lourdes gouttes qui faisaient ploc ! ploc ! sur le toit et sur le rebord de la fenêtre, comme des coups mats, comme si quelqu'un cognait, comme si quelqu'un frappait à une porte invisible et omniprésente.

– C'est drôle se dit-il, il pleut ainsi seulement là où j'habite, sur ce petit bout de terre entre Gainsbourg et Brûle-Terre !

Ce n'était pas tant le bruit en tant que tel ou si ce l'était, c'était plutôt ses effets secondaires, qui devenaient vite les effets principaux : la pluie lui procurait un terrible mal de tête et chaque goutte qui tombait heurtait son cerveau comme un marteau. Ses yeux le piquaient comme si un acide les avait recouverts, sa gorge le brûlait comme lors de ces terribles angines. Une migraine, lui avait dit le Docteur Willow. Prenez ces pilules, ces petites pilules de rien du tout ! Mais Stan refusait de prendre ces pilules, bien trop anxieux de devenir accro, comme son voisin John.

Le pire, c'était la nuit, comme vendredi dernier. Juste avant le dîner, il avait regardé le ciel et s'était mis à faire semblant de compter les étoiles. Il avait bien remarqué que les nuages volaient bien vite sous la lune, mais c'était si beau, tel un lacs gigantesque de fils de magnésium ciselant le ciel de leurs méandres argentiques, comme ceux des ampoules de flash de son enfance. Le grand photographe a dû les enflammer, car tout à coup des éclairs illuminèrent le ciel et le tonnerre gronda tous les enfants du Monde. Et chaque coup de tonnerre enfonçait Stan un peu plus dans la terre. C'étaient des coups à défoncer une porte. Stan était terrifié, non pas par l'orage ni les déflagrations électriques ni par l'eau qui ruisselait déjà sur ses tempes et rendait la glaise sous ses pieds encore plus meuble, telle une étrange injonction à disparaître, ce qui terrifiait Stan, c'était qu'il ne savait pas de quoi il avait peur. Ce qui le paniquait, c'était la peur de la peur, la peur à l'état pur, sans masque, sans prétexte, sans raison pour s'en détourner en l'analysant ! C'était cette

impuissance à dominer ses émotions qui le paralysait, être forcé d'admettre qu'il avait peur sans en connaître la cause.

S'il avait eu le courage de rester dans cette ignorance si difficile à supporter, cela l'aurait peut-être sauvé, mais si la chair sait être faible, l'esprit sait l'être encore plus et le sien inventait des origines, des auteurs, des coupables. Ainsi, longeant le mur de la ruelle des Hêtres, en direction de l'église, il y lisait des inscriptions à la craie, que la pluie délavait déjà, d'une craie invisible comme seuls savaient en produire les méandres agités de son cerveau épuisé. Il croyait y lire :

« Je suis venu te chercher ! »

Quelques mètres plus loin, il lisait :

« Tu ne m'échapperas pas ! »

Son cœur s'emballait, pourquoi lui ? Il n'avait rien fait, il n'avait jamais fait de tort à personne, il n'avait pas d'ennemis, mais n'avait pas d'amis non plus. Il n'avait commis aucun crime, au contraire, nom de Dieu ! Stan se surprit à réfléchir à sa dernière pensée : au contraire ! Qu'est-ce cela voulait dire ?

Puis, cela lui revint, il avait été juge, certes dans un tribunal de province, mais juge quand même et il avait jugé les crimes des autres, c'est cela qu'il avait voulu dire. Il ne pouvait commettre de crimes, puisqu'il les jugeait. C'était clair non ? Qu'avait-il fait avant d'être juge ? Il ne se souvenait plus. Un instant, l'idée qu'il était devenu juge pour... comme les truands deviennent policiers. Il effaça cette pensée avant qu'elle n'eût le temps de germer.

Quelqu'un se mit à hurler dans la ruelle, un cri strident, déchirant la brume, glaçant ses os plus que la pluie. Mais il n'y avait personne dans cette ruelle à part lui. Il chercha à se regarder dans le miroir comme il le faisait dans son entrée, pour voir si c'était lui qui avait crié, car il l'aurait vu sur son visage, mais il n'y avait pas de visage, car il n'y avait pas de miroir dans la ruelle. Un chien le croisait, trempé lui aussi jusqu'aux os et c'est lui qui regardait Stan terrorisé.

Et Stan, qui avait maintenant atteint le petit cimetière de l'église, bien trop petit, comme si les gens ne devaient pas mourir dans ce village, repassa sa vie en revue sans y trouver le moindre pli. Dans l'espace des quelques secondes qui lui avaient suffi pour longer le cimetière, il avait tout revu, le jardin de son enfance, le premier livre qu'il y avait lu, l'école, la faculté de droit, l'habilitation, les premières années de service, son mariage, ses enfants, et même son divorce. Il n'y put trouver aucune faute, et cela lui fit peur, car on ne revoit sa vie que quand on va mourir.

Il avait toujours obéi quand conflit il y avait, il avait toujours su trouver le compromis qui préservait la dignité de chacun. Il avait toujours su s'effacer. Il s'était forcé à apprendre, à étudier

l'histoire du droit, il avait même commencé à rédiger un ouvrage sur l'histoire du droit sous l'angle religieux et un autre sur la morale dans la littérature.

Il s'était appliqué dans tout, les langues étrangères, même à jouer au football qu'il haïssait pourtant, mais qui était si bon pour la santé et les relations sociales, lui avait dit sa tante, dont la voix résonnait encore dans ses oreilles.

Stan avait froid. La lanterne accrochée à la voûte de la porte du cimetière vacillait. Il avait le sentiment que tout ce qu'il faisait était pour quelqu'un d'autre, que s'il ne faisait pas attention, tout ce qu'il faisait était pour faire plaisir à d'autres, qu'il ne connaissait même pas, qui n'existaient pas. Il obéissait à des esprits, qui lui murmuraient ses devoirs et obligations. Ces esprits n'avaient ni voix ni visages, ce n'étaient que des mots égarés dans les méandres de son cerveau. Alors Stan se mettait à se secouer la tête comme pour les chasser, mais voilà, les esprits ne partaient pas, ils n'étaient jamais partis. Ils parlaient de plus belle, il y en avait d'autres, qui attirés par le vacarme, se joignaient à eux. Alors Stan commençait par les implorer de le laisser. Il s'agenouillait, les larmes ruisselant sur ses joues, les yeux rouges de honte et il les suppliait de lui donner du répit, leur précisait qu'il ne pouvait répondre à toutes leurs attentes. Qu'il aimerait bien enfin s'appartenir à lui tout seul, ne plus avoir le sentiment de leur obéir. Il leur consentait même le droit de revenir de temps en temps, pourvu qu'ils soient plus discrets, moins pénétrants, moins humiliants. Stan voulait s'appartenir à nouveau.

Et ce soir-là sous la pluie, les genoux à terre, ruisselant de larmes et de boue, il sanglotait le long du mur du cimetière. Puis comme cela lui arrivait souvent dans ces crises bien particulières, il sentit la rage monter en lui, une rage incontrôlable et le voilà qui donne des coups dans l'air et se met à hurler :

– Lâchez-moi ! Je n'ai plus rien pour vous !

Il danse maintenant une étrange sérénade qu'il est bien seul à connaître. Sa tête s'approche dangereusement des pierres du muret.

Le chien qui s'est arrêté comme seul spectateur se met à hurler à la mort.

Et Stan reprend de plus belle :

– Foutez le camp ! Je vous hais, vous avez empoisonné toute ma vie !

Et ses poings heurtent les pierres et c'est déjà le sang qui pisse et se mêle aux larmes et à la boue. Et les genoux aussi sont ensanglantés comme ceux d'un bambin, celui qu'il était. Son pied heurte un caillou, sa cheville se foule, et voilà qu'il boite, une douleur stridente remonte vers son cerveau. Il s'évanouit ou s'endormit, personne ne le sait, même pas lui-même. Ce dont il prit connaissance, mais cela fut plus tard, c'est du rêve qu'il fit dans cette courte absence :

Il rêva que son père l'avait amené au Guignol. Ils s'étaient assis au dernier rang. On jouait « Le Visiteur », comme on pouvait le lire sur la banderole qui pendait au-dessus de la scène. Le spectacle avait déjà commencé. Un monstre à deux têtes, l'une représentant Guignol et l'autre son maître d'école hurlait de ses deux têtes sur une marionnette qui lui ressemblait étrangement et portait le même chapeau rouge :

– Non tu ne seras pas marionnettiste, sinon tu finiras dans une chambre de bonne, pauvre, seul et vieux ! N'est-ce pas vrai les enfants ?

Et les enfants hurlèrent en chœur :

– Non !

Et le monstre reprit :

– Faut-il le gifler les enfants ?

Et les enfants reprirent de plus belle :

– Oui !

Le monstre à deux têtes s'approcha de la marionnette et la gifla. Puis les deux têtes hurlèrent en chœur à chacune de ses oreilles :

– Tu seras pauvre, petit Stan et resteras une femmelette si tu deviens marionnettiste !

La petite marionnette se mit à sangloter et les deux têtes reprirent :

– Si tu veux que nous continuions à t'aimer, renonce à ton projet. Il ne faut pas suivre ses désirs, car ils sont trompeurs. Tue-les avant qu'ils ne te tuent ! N'est-ce pas vrai les enfants ?

Les clameurs d'approbation égalèrent celles de protestation. Le cou du maître d'école s'allongea vers l'oreille de la petite marionnette :

– Tue en toi cet enfant ! Ne veux-tu pas devenir un adulte pour faire plaisir à tes parents ?

La petite marionnette balbutia un timide « oui ». Les deux têtes devinrent énormes et se tournèrent alors vers les enfants :

– Il a dit « oui » ! bravo, Stan ! On applaudit les enfants !

Beaucoup d'enfants huèrent, mais bien plus applaudirent.

Un petit cercueil apparut sur la scène. Guignol déclara, scrutant le fond de la salle :

– Mes enfants, c'est un grand honneur pour moi d'accueillir un visiteur d'exception qui va se charger d'exécuter l'acte commandité par le destin !

Les projecteurs se braquèrent soudain sur Stan au dernier rang. Les enfants suivirent leurs lumières. Il se tourna alors vers son père qui grommela :

– Alors Stan, qu’attends-tu ? Lève-toi !

Les enfants se mirent à scander :

– Vas-y, tue-le ! Vas-y, tue-le !

Comme Stan ne s’était toujours pas levé, son père lui donna un coup de coude dans les côtes et lui susurra à l’oreille :

– Vas-y, tue-le !

Et le petit Stan se leva tremblant de peur. À peine debout, ses genoux fléchirent à la vue du cercueil. Mais la foule d’enfants criait : « Bravo, Stan, bravo ! »

Son propre père applaudissait derrière lui et la peur céda la place à une immense fierté. Stan était grisé. Enfin on l’admirait, on l’aimait. Il avançait fier comme Artaban vers la scène tandis que les applaudissements redoublaient.

Lorsqu’il fut à sa portée, le monstre à deux têtes lui donna la batte de baseball en lui disant :

– Tue-le Stan ! Tue ce chenapan qui ose rêver d’être marionnettiste !

La foule clamait :

– Tue-le ! Tue-le ! Tue-le !

Et Stan comme magnétisé par la foule, lui assena de grands coups de battes sur la tête, sous les applaudissements du monde.

Le rêve aurait sans doute continué si le brigadier Jean ne s’était pas agenouillé auprès de Stan endormi dans la boue. Il avait tenté de le réveiller en lui parlant et en le secouant, mais rien n’y faisait, alors il lui avait donné des coups dans le dos, cela l’avait fait gémir, mais ne l’avait pas réveillé. Alors le brigadier décida de le gifler, une fois, deux fois trois fois, et Stan se réveilla.

Il le regarda, confus, comme le brigadier Jean ressemblait à Guignol !

– Qu’est-ce qui vous arrive, Monsieur Laurier ?

Et Stan toujours perdu dans son cauchemar contemplait la cocarde du brigadier sans mot dire. Il sentit l’haleine du brigadier renifler la sienne. Il leva les yeux vers les siens, inquiet. Ceux du brigadier paraissaient suspicieux et il bougonna :

– Je vais vous raccompagner chez vous, mais il faut aller voir un médecin !

Stan s’était accroché au bras du brigadier comme à la balustrade d’un escalier sans fin, il boitait légèrement. Les murs de la ruelle continuaient de lui lancer des mots qu’il ne voulait pas lire. Il se taisait, un instant il eut envie de dire au brigadier :

« Tenez, regardez là, à la craie blanche que la pluie tente d'effacer, ne lisez-vous pas comme moi : tu m'as trahi ? »

Mais il n'osa pas. De peur qu'il ne le prenne pour un fou.

C'est le brigadier qui aborda le sujet :

– Et cette personne qui se promène le soir dans votre jardin et cogne aux volets, elle est revenue ?

Stan le regarda perplexe, ne sachant s'il se moquait de lui ou le prenait au sérieux. Il ne répondit pas. Ils marchèrent en silence pendant la majeure partie du chemin, puis quand ils arrivèrent devant le portail de sa maison, le brigadier lui souffla à l'oreille :

– Vous étiez juge Monsieur Laurier, peut-être avez-vous été trop sévère avec un de vos accusés. Je connais cela, j'ai un collègue qui a enquêté sur une telle affaire, l'homme était procureur général dans la ville d'Oderlin, on l'a retrouvé crucifié contre le grand chêne de son jardin, mais le bâillon était si épais que c'est d'asphyxie qu'il est mort le bonhomme. Il en avait envoyé plus d'un à l'échafaud, mais c'est un des gars qu'il avait condamnés à perpète qui l'a zigouillé, vous voyez, il ne faut jamais être trop clément. On n'a jamais retrouvé le gars, juste ses empreintes digitales !

Stan regarda le brigadier, terrorisé et se mit à balbutier :

– Non, j'ai toujours été juste, trop juste !

Et le brigadier le regarda droit dans les yeux, de ses yeux aussi noirs que sa moustache et lui dit :

– Moi, je vais vous dire ma philosophie, ou on laisse tomber ou on fout le paquet, la justice cela vous retombe toujours dessus. C'est comme cela dans la police. Sur ce, Monsieur Laurier, je vous quitte et si vous avez besoin de moi, je suis votre homme, les chenapans, ça me connaît !

Ce soir-là, Stan le passa à scruter sa mémoire. Il n'avait jamais recommandé la peine capitale, au grand dam du préfet qui lui reprochait de ne pas correspondre à la moyenne. Il en avait condamné trois à perpète, et ils étaient morts tous les trois, mais un de vieillesse, l'autre en tentant de s'évader et le troisième en se suicidant. Il passait les procès au peigne fin et ne trouvait rien.

Épuisé de sonder sa mémoire il était sur le point de s'endormir quand un article du journal Le Temps lui revint : Trois prisonniers s'étaient évadés de la Frêque, c'était, il y a deux mois. Il se souvint avoir lu l'article en diagonale, une diagonale très verticale, car Stan ne voulait plus rien savoir sur les affaires de justice, de détenus et de prison, comme quelqu'un qui en avait trop goûté.

Il se souvint juste que cela l'avait interpellé, car on ne s'évade pas si facilement de la prison de la Frêque. C'est peut-être cette dernière pensée qui le rassura, car il finit par s'endormir.

Stan se calma, les jours qui suivirent furent paisibles. Il ne voyait plus d'arabesques sur les murs, cela avait peut-être à voir avec le fait que la pluie avait cessé. Puis le matin du quatrième jour, il fut réveillé par un appel téléphonique. Le bruit même de la sonnerie l'avait inquiété, lui qui ne recevait presque plus d'appels, à part ceux des démarcheurs de compagnie d'assurances. Mais ce qui avait déclenché la résurgence de son anxiété, c'était qu'il n'y avait personne au bout du fil. Et ce n'était pas un seul appel, si cela avait été le cas, il aurait pu mettre cela sur le compte du hasard, un faux numéro, une erreur humaine ou technique, mais quatre appels d'affilée, ce ne pouvait plus être le fruit du hasard, mais bel et bien celui d'une intention.

Et le coeur de Stan s'emballa, et la sueur se mit à perler de son front devenu glacial. Il débrancha le téléphone et se dirigea livide vers la remise où il ficelait les numéros du Temps en paquets mensuels. Catatonique, il parcourut les numéros un à un, page par page, article par article. Il commença par le mois d'août, sans succès. Alors il hésita entre le mois de juillet et celui de septembre. On était le 4 octobre. Il se décida pour septembre, convaincu que l'évènement remontait à plus loin, comme s'il voulait se donner du répit avant de confronter la vérité. Il n'eut pas besoin de chercher bien loin, c'était en première page du premier numéro de septembre :

« Trois détenus s'évadent de la prison de la Frêque ! »

Stan parcourut l'article à la recherche des noms des détenus. Un seul nom altéra le rythme de sa respiration : Franz Gary. Il connaissait ce nom, cela était sûr, mais il n'arrivait pas à lier aucune affaire juridique avec ce nom. Alors il se mit à éplucher l'article à la recherche d'indices.

La seule chose qu'il trouva, c'est que Franz Gary avait un pied bot, mais cela ouvrit la serrure de sa mémoire et la porte s'entrouvrit, poussée par les souvenirs qui déboulèrent comme une avalanche sur le tapis de son passé.

Franz Gary, un jeune étudiant en droit avait assassiné père et mère, car ceux-ci s'opposaient à ce qu'il quitte la maison familiale pour prendre une chambre en ville. Cela lui revenait, Franz Gary avait écopé de quinze ans après que l'expertise psychiatrique eut révélé que l'homme était suffisamment sain d'esprit pour être considéré comme responsable de ses actes. Et Stan se rappelait comment Gary s'était débattu à l'issue du procès en pointant vers Stan son doigt vengeur.

Ses bras tombèrent le long de son corps. Il revit son regard fougueux, violent. Stan eut peur, Stan se mit à trembler. Dans un réflexe stupide, il ferma les volets, glissa la barre de fer dans les crochets de la porte, et là dans la semi-obscurité de son salon, il chargea le Mauser. Et la pluie se mit à tomber. Il resta prostré dans son fauteuil, son Mauser sur ses genoux tout le matin. Il était si

troublé qu'il n'avait pas conscience de ce qu'il faisait. Il se demanda pourquoi la porte de la cuisine était perforée par un trou de balle et pourquoi la balle s'était logée dans le mur en face au-dessous de la fenêtre. Pas un instant il ne lui vint à l'idée que c'était lui qui avait tiré. Vers une heure, il monta dans sa chambre et fut abasourdi de voir que son secrétaire avait été ouvert et que le cuir vert de l'écritoire était souillé d'encre. Livide, il redescendit l'escalier. C'est là qu'il s'aperçut qu'une lettre avait été glissée sous la porte. Tremblant, il la saisit, déchira l'enveloppe avec frénésie, mais refusa de la lire.

Quand le brigadier frappa à la porte, Stan sursauta, il lui fallut quelques longues secondes pour décroître la pression de son index sur la gâchette du Mauser, pression qui aurait pu être fatale.

– Montrez-moi cette lettre, Monsieur Laurier !

Et le brigadier Jean se mit à lire :

« Tu m'as trahi, tu m'as abandonné au moment où j'en avais le plus besoin. Tu m'as renié comme le lâche que tu es, pour ta carrière, ta sécurité, ton avenir. Tu vas payer. Tu n'aurais jamais dû m'abandonner, mais tu ne supportais pas ma fragilité, ma gentillesse, mon innocence, ma naïveté, tu prenais cela pour de la faiblesse et tu ne la supportais pas, elle te remettait trop en question. Tu préférerais être du côté des forts, des vainqueurs, même si ce n'était pas ta cause. Tu vas payer. Je viendrai vendredi soir. »

La lettre était signée : *« Quelqu'un que tu connais bien ».*

Le brigadier venait de finir la lettre. Stan était pâle. Il y eut un long silence que le brigadier fut le premier à rompre, regardant Stan d'un air amusé :

– Ben ça, nom d'un p'tit bonhomme, ça n'a pas l'air d'être un repris de justice, ça a plutôt l'air d'un chagrin d'amour Monsieur Laurier ! Vous n'avez pas eu d'aventure récemment ?

Stan se contenta de faire non de la tête, livide et perdu dans ses souvenirs. Le brigadier s'approcha et l'examina par-dessous.

– C'est peut-être un retour du passé, Monsieur Laurier. Une première femme que vous auriez abandonnée dans une autre vie, une première vie. Elle viendrait se venger ou réclamer son dû ?

Stan redoublait d'absence, ses yeux brillaient d'une lueur diabolique et fixaient un point bien au-delà des murs de sa demeure. Puis, les yeux du brigadier se remirent à parcourir la lettre et il relut à voix haute :

« Tu ne supportais pas mon innocence, ma naïveté, que tu prenais pour de la faiblesse... »

Il reprit :

– Avez-vous eu un enfant de cette femme ? Cela ressemble à des reproches d'un fils, Monsieur Laurier ! Avez-vous eu une autre vie avant celle que l'on vous connaît au village, Monsieur Laurier ?

Le brigadier ne se contrôlait plus, il était tellement persuadé d'avoir résolu l'énigme, qu'il secouait Monsieur Laurier comme pour faire tomber les bonnes poires d'un poirier.

Mais voilà, aucune poire ne tombait de celle de Laurier. Il se laissait secouer en répétant inlassablement : Non ! non ! modulés par l'effet Doppler causé par le mouvement de balancier que lui imprimaient les puissants bras du brigadier. Soudain le brigadier lâcha prise. Quelque chose s'était produit dans sa tête. Il marmonna :

– Excusez-moi ! Je n'ai plus toute ma tête, j'ai moi-même abandonné un fils lors de ses trois ans, je ne supportais plus sa mère. Oh ! c'était il y a bien longtemps ! Excusez-moi, oubliez tout cela ! On projette toujours ses propres histoires dans celles des autres. Vous avez raison, c'est sans doute un détenu que vous avez condamné. Sans doute ce Franz, au pied bot, il doit boiter un peu. On boite toujours un peu quand on a un pied bot !

La pendule sonna la dixième heure du soir. Et si les yeux de Stan n'avaient pas eux-mêmes été humides, il aurait pu voir des larmes dans ceux du brigadier. Celui-ci, embarrassé par ses propres émotions reprit subitement contenance en déclarant :

– Vendredi ? c'est pas plus tard que demain. Vous pouvez compter sur moi, on va l'attendre ce chenapan ! Je viendrai avec le caporal Garcia, on va l'attendre votre Franz ou quel que soit son nom. Parole de brigadier !

Et il se frappa la panse pour renforcer sa parole. Il partit, ses pas sur le gravier résonnèrent longtemps dans les oreilles de Stan pour qui il était la seule protection.

La journée du lendemain fut terrible. Stan avait l'intime conviction que c'était son dernier jour. Il passa la matinée à se promener dans le village, visiter un à un les lieux de son enfance, l'école, le lavoir public, l'olivier millénaire, la maison de ses parents. Ce village, il l'avait quitté il y avait un demi-siècle et y était revenu sur le tard, dans sa troisième année de retraite. Le vieil adage qui disait qu'on revenait toujours vers la terre de sa naissance quand on sentait son heure approcher, semblait se confirmer.

L'après-midi, il s'était mis à regarder des photographies, jetées pêle-mêle dans des boîtes à chaussures, puis ce fut le tour des lettres, des lettres de ses enfants, des lettres de sa femme, des lettres de ses amantes. Puis vers six heures du soir, quand le soleil eut disparu, il alluma un feu en

attendant sept heures, où il était convenu que le brigadier et son caporal devaient venir l'accompagner dans cette rude épreuve d'accueillir le visiteur.

Il s'était servi une bonne rasade d'Armagnac et sur un coup de tête bien inhabituel, il déversa le contenu des boîtes à chaussures dans l'âtre. De longues flammes s'élevèrent brusquement. Il recula, puis poussa un cri rauque de guerrier. Un sentiment de liberté avait envahi ses entrailles, une joie comme il n'en avait pas connu depuis sa jeunesse parcourait ses artères, une bonne chaleur de vie. Pour la première fois depuis longtemps, il sentit son sang chaud pulser dans son corps. Il était heureux. Il n'avait plus de passé, plus de souvenirs, plus d'identité à préserver ou à nourrir, à laquelle il devait témoigner constamment une fidélité oppressante. Il était libre ! Tout à coup, il se mit à danser sans musique, à rire sans raison. Il remerciait secrètement ce visiteur inconnu qui lui posait à son insu, un ultimatum indéfini. « Stan, Stan, Stan ! » répéta-t-il, quelle aubaine de mourir de son vivant ! Il n'avait plus aucun rôle à tenir, aucun esprit à obéir.

Il n'avait certainement pas vu le temps passer, car quand le brigadier et son caporal cognèrent à la porte, il en fut tout surpris. C'est tout juste s'il ne leur demanda pas ce qu'ils voulaient.

On s'assit dans le grand sofa devant la cheminée. La salle à manger sentait la charcuterie : la chaleur du feu ayant largement contribué à diffuser les odeurs en chauffant les pièces maîtresses pendues au-dessus de la cheminée.

Les trois compères étaient assis côte à côte sur le divan et regardaient le feu. Si ce n'était les fusils qui reposaient entre leurs jambes, rien ne trahissait qu'ils étaient en train d'attendre un dangereux criminel venu régler ses comptes. Chacun avait eu droit à un grand ballon de Graves St Robert, chacun avait eu droit à ses trois tranches de jambon de Parme coupées au Laguiole, soigneusement ajustées sur trois tranches de pain de campagne en provenance de la boulangerie où quand on en sort, il se met à pleuvoir.

Stan était calme, tout excité à l'idée d'accueillir ce visiteur qui s'intéressait tant à lui. Le poste de TSF à lampes ronronnait dans le long silence séparant les morceaux de musique. On jouait Jimi Hendrix que semblaient apprécier et le Brigadier et le Caporal Garcia.

C'est là qu'il se mit à pleuvoir, de grosses gouttes comme seul connaît le village de Roc-Vert entre Gainsbourg et Brûle-Terre. Et la joie délaissa Stan, pour faire place à la peur, comme on change les décors dans les pièces de théâtre.

Stan avait les jambes allongées, croisées sur un petit tabouret de camping en toile orange, son Mauser M98 dans le lit que formaient ses deux jambes. De la relaxation qui précéda la pluie aux spasmes de terreur qui lui succédèrent, il ne s'écoula que quelques secondes. La dernière

bouffée de tabac qu'il s'était octroyée lui remontait l'œsophage comme une vieille bouillabaisse. En un clin d'œil, il fut debout, se tenant l'estomac comme si une balle l'avait perforé. Ô comme Stan avait peur ! peur des coups que la pluie portait au rebord de sa fenêtre ! Quelle fenêtre ?

Il jeta un coup d'œil sur la pendule pour voir le curseur sur l'échelle du temps. Il enregistra l'heure, mais l'oublia aussitôt, cela lui était égal, c'était son heure. Tout son corps lui signifiait le même message. Il fit quelques pas tel un soldat qui sort de la tranchée, attendant la salve ennemie, obéissant à ses officiers inconnus.

– Je vais prendre l'air ! dit-il, et disparut dans le jardin, à l'arrière de sa maison.

Le brigadier et le caporal ronronnaient comme deux gros chats que la troisième rasade de Graves St Robert avait su apprivoiser. Ils s'étaient presque assoupis quand un cri déchira le silence que la pluie avait laissé derrière elle en s'arrêtant. Le cri s'était tu, mais c'était le crissement de pas sur le gravier du chemin menant à la porte d'entrée qui mobilisait l'attention de nos deux compères. Ces pas n'étaient pas réguliers, le visiteur semblait légèrement boiter, comme quelqu'un qui aurait eu un pied bot. Le Mas 36 du brigadier se redressa, l'index du caporal pressa la gâchette du P38 plus intensément. Les pas s'approchèrent, une voix cria :

– Je suis là, crapule !

Le brigadier et le caporal se regardèrent.

La voix reprit :

– Lâche et fils de lâche, sors confronter enfin ton destin !

Le brigadier et le caporal se levèrent, et collés contre la porte, ils tâchaient de ne pas trembler. La voix reprit :

– Sors de ta tanière, chenapan que je perfore ta carcasse puante !

C'était bien le moment le moins propice pour sortir, mais c'est pourtant celui-ci que choisit le brigadier pour le faire, sans doute en quête d'une occasion pour démontrer sa bravoure. D'un geste grandiloquent, il entrouvrit la porte, pointa son fusil vers le visiteur qui en fit de même.

Les deux hommes s'étaient mis en joue, ne sachant qui d'entre eux tremblait le plus. Et c'est là que le brigadier, appliquant consciencieusement une pression dangereusement meurtrière sur la gâchette de son MAS 36, reconnut la tête qui dansait dans sa mire : c'était celle de Stan Laurier !

Quel temps magnifique !

Hommage à Peter Bichsel

Monsieur Böhni marchait sur le chemin, il portait un chapeau vert et un bâton de bois. Les enfants se moquaient toujours de lui, car il ne savait pas d'où il venait ni où il allait. Il disait toujours en soulevant son chapeau : « *Quel temps magnifique ! Quel temps magnifique !* »

Monsieur Böhni n'avait pas d'âge, il n'était ni jeune ni vieux, parfois il était triste, rarement il était heureux, à part cela, il n'était rien.

Un jour, tout comme la veille, comme mardi dernier, comme lundi dernier, comme tous les jours de la semaine, il se posa la même question :

« Pourquoi suis-je si triste ? J'ai souvent essayé les choses qui rendent les gens heureux : je me suis acheté des petites brioches à la place du pain pour mon petit-déjeuner, je me suis acheté un chapeau, un bâton et un manteau encore plus chaud pour l'hiver. J'ai même étudié pendant quatre ans à l'École Fédérale du Rire où j'obtins mon diplôme avec mention très bien, mais rien n'y fit, je suis devenu encore plus triste, pourquoi ? »

Mais ce jour-là, il se rendit compte qu'une autre forme de tristesse s'était jointe à celle d'origine, il était devenu triste d'être triste.

Alors il abandonna le combat et à partir de ce jour-là, il répondait soit à lui-même soit à ceux qui lui reprochaient d'être si triste :

« Mais il doit y avoir des gens tristes ! Écoutez, triste est un mot qui existe dans presque toutes les langues et les pays du Monde, le mot est utilisé en Chine, en Amérique, en Afrique et aux Indes. Il doit y avoir des gens tristes, pour qu'il y ait des gens heureux et je suis un de ceux-là ! »

Parfois, sans que l'on sache pourquoi, il se retournait très indigné avant de s'éloigner à pas rapides, blessé par quelques éclats de rire ou quelques mots qui ne lui étaient même pas destinés. Le soir, il errait souvent seul dans le village, et quand des rires s'échappaient des tavernes étaient trop forts, il se bouchait les oreilles. Les gens finirent par ne plus s'occuper de lui.

Le jour dont je vous parle, Monsieur Böhni, qui pouvait encore moins que les autres jours supporter sa propre tristesse, réfléchit plus que d'habitude à son malheur et se dit :

« Il existe certainement un instant dans ma vie à partir duquel je suis devenu triste et le suis resté. Je dois revenir à cet instant et choisir un autre chemin. »

Il s'arrêta net, interloqué par sa propre pensée, si simple, mais pourtant si révolutionnaire. Au bout de quelques longues secondes, il se mit à marcher à reculons dans ses propres traces.

C'est ainsi qu'il rentra chez lui et quand il fut dans son salon, il se mit à gravir à reculons les marches de l'escalier jusqu'à sa chambre et à sortir les chemises qu'il venait d'avoir rangées dans son placard. Puis il sortit les fleurs fanées de la poubelle et les remit dans le vase sur la table, repêcha les épluchures de pommes du composteur et les étala sur le sol où elles étaient tombées. Il cherchait dans sa mémoire tout ce qu'il avait fait dans la journée pour le faire à l'envers, pour le défaire dans l'ordre, méticuleusement.

Il se mit même à prononcer les mots et les phrases de ses incessants monologues journaliers à l'envers et c'est ainsi qu'il s'adressa le lendemain matin à sa voisine Madame Merlan :

« ! euqifingam spmet leuQ ! nalreM emadaM ruojnoB »

Maintenant même les adultes se moquaient de lui. Cependant Monsieur Böhni continuait de gesticuler tel un pantin comme dans un film projeté en marche arrière, à éructer des sons inintelligibles, à défaire ce qu'il avait dit ou écrit. Il renvoya même toutes les lettres qu'il avait reçues à leur envoyeur, dont beaucoup avaient déjà quitté l'existence.

Il voulait remonter le fil de sa vie en marche arrière ! Il avait passé ainsi le premier jour de sa nouvelle vie à défaire la journée de la veille, le second jour à défaire la journée de l'avant-veille. Il défaisait ainsi les mois et les années, pour remonter le fil de sa vie en quête de cet instant où il pensait s'être trompé de chemin, et vieillissait.

Enfin, un beau jour où le temps était encore plus magnifique que jamais, il retrouva cet instant si convoité et si appréhendé. Tremblant de joie et de peur, il s'apprêtait déjà à s'engager sur l'autre route si prometteuse, mais il était devenu si vieux que quand il s'avança vers elle en criant :

– Ça y est, j'ai trouvé ! il mourut.

Le Double de l'Agent

I

Le bord du vide, ça n'existe pas ! C'est une invention des poètes. Les ingénieurs n'en parlent pas. Ce dont ils parlent, c'est de la nature qui n'aime pas le vide, exactement comme eux n'aiment pas la nature. C'est peut-être eux le vide. Autrement, ils ne parlent jamais de la nature, ils laissent cela aux poètes. Souvent, ils préfèrent la détruire avec leurs objets d'acier, de béton, de silicium ou de plastique.

D'ailleurs les poètes et les ingénieurs, ce sont deux races différentes et elles ne s'aiment pas. Leurs membres se méprisent, se jalourent, se haïssent, parce qu'au fond, ils s'admirent et s'idolâtent. Ce qu'ils haïssent, c'est qu'ils ne sont pas devenus des membres de l'autre race. Au fond ils se haïssent eux-mêmes de ne pas avoir eu le courage d'être autre chose que ce qu'ils sont. La vieille même histoire, un produit supplémentaire de la société de consommation :

« *Pas une seule vie, plusieurs !* » crierait l'affiche publicitaire, sur le talus, près de la voie ferrée qui mènerait ailleurs, là où les clochards boivent ensemble leur vinasse à trouser des bâches de camions. Comme s'ils n'en avaient pas assez de leur vie pour en vouloir plusieurs !

Royd regardait l'eau couler sous le pont. Selon les statistiques, un homme sur deux n'emprunterait pas de pont s'il pouvait l'éviter et parmi ceux qui le feraient, un sur trois s'arrêterait pour regarder l'eau couler, et sur ceux qui regarderaient l'eau couler, un sur quatre contemplerait l'idée de se jeter à l'eau et sur ceux qui en contemplerait l'idée, un sur cinq songerait au suicide et parmi ceux-là, un sur six y songerait sérieusement et sur ceux qui y songeraient sérieusement, un sur sept se jetterait à l'eau et sur ceux qui s'y seraient jetés, un sur huit y serait mort noyé et sur ceux qui y seraient morts noyés, un sur neuf le regretterait et sur ceux qui le regretteraient, un sur dix serait prêt à recommencer.

Royd ne songeait pas vraiment au suicide, mais l'idée d'en finir le séduisait. S'il pensait au suicide, ce n'était pas comme un adieu dramatique et vengeur ou un geste désespéré. Non, c'était plus comme un effacement gratuit, une pirouette gracieuse, comme quand on quitte une soirée, seul en faisant mine de baiser la main de la maîtresse de maison : « *C'était très bien, je vous remercie, je dois nous quitter !* » Et si le « nous » interpellait la maîtresse de maison, il n'en tiendrait pas compte et s'éclipserait en la regardant sans mot dire.

Royd aspirait à ce repos éternel. Il s'imaginait la mort comme un état de conscience pure. Il s'imaginait que mort, on restait un esprit et qu'on allait se promener de droite à gauche et de temps en temps, même si l'intervalle séparant les deux temps pouvait comprendre des siècles.

Il l'avait déjà fait. Il avait déjà fait des rêves de sa mort, où il était un pur esprit. Une fois, c'était dans un caveau d'une quelconque personnalité historique, caveau de pierre claire et légèrement teintée de rose, disposé sous un toit rond ensoleillé, situé au fond de ce qui ressemblait à un puits, sans en avoir la profondeur. Et ce « puits » était un petit monument public dans un village du sud de l'Artance. Tous les jours, il avait entendu les rires des enfants du village et les commentaires des touristes, qui étaient montés là, suivant l'avis de quelque guide.

Un jour, il était sorti de son caveau, se faufilant le long des interstices, entre la dalle et les montants. Il était parti comme l'esprit qu'il était. Il avait pris un train qui s'appelait le Mistral, logé sur le bord d'un chapeau gris et ce train l'avait emmené à Vingt mille. Royd était alors l'esprit de Don Bermin, un moine du seizième siècle, juste le temps d'un rêve alors qu'il n'avait jamais été moine.

Royd regarda à nouveau l'eau. Il s'imaginait tomber avec une lourde pierre au cou. Au début, le fait de descendre au fond l'amuserait certainement. C'était quelque chose qu'il n'avait jamais fait. Il atteindrait le fond et avec un peu de chance, il y verrait les squelettes de tous ses prédécesseurs, dont les chairs auraient été dévorées par quelque monstre sous-marin ou gros poissons, des squelettes qui se seraient assis sur la pierre qui les avaient coulés jusque-là, la corde au cou, pensifs sur leur vie passée, comme des penseurs de Rodin au fond de l'eau.

Puis, il aurait senti l'angoisse monter, engendrée par le besoin d'oxygène, et dans un réflexe fatal, peut-être trois minutes après avoir touché le fond, elle lui aurait fait respirer l'eau goulûment et désespérément comme s'il était un poisson. Mais il n'était plus un poisson et cela depuis des millénaires, même si son cerveau reptilien y croyait encore. Il se débattrait encore quelques secondes, affolé, remuant dans tous les sens dans une danse sous-marine qui ne pouvait que mal finir, sous l'œil sans doute intéressé des vrais poissons et des penseurs. À moins que dans un autre réflexe bien plus approprié, il ne coupe la corde avec son couteau suisse qu'il avait toujours sur lui, et ne remonte penaud ou railleur à la surface du fleuve.

Remonter, l'idée de remonter de la mort le fit penser à un autre rêve : Il se souvenait d'avoir « vécu » de longues années sous une grande pierre rectangulaire et noire, légèrement luisante comme si elle avait été huilée, bien que le passage des doigts qu'il n'avait plus, ne lui avait signalé aucune huile sur sa surface. Elle avait environ trois pieds de haut et une base de douze pieds sur

seize et était posée depuis des siècles au ré de jardin en marbre gris d'une bâtisse qui devait être un musée.

Une nuit, il avait quitté cette pierre, découvrant qu'il le pouvait, qu'il pouvait se faufiler, se glisser dans les fentes de la roche, en longer les parois et traverser la matière en y cherchant ses vides dont elle avait horreur.

Il était ainsi monté des fondations jusqu'au dernier étage, pour rejoindre une jeune fille dans sa chambre de bonne, qui n'était jamais là et qu'il n'avait jamais vue.

Il se souvint avoir été particulièrement heureux d'avoir découvert cette liberté de monter à l'intérieur des murs. Il ne savait pas combien de temps ce genre de voyage prenait, des mois, des années, des siècles. Il savait qu'il avait continué son périple à travers le bâtiment, en rampant dans l'épaisseur du plancher du dernier étage, qu'il s'était retrouvé au-dessus de la grande porte d'entrée de cette construction qui, au moment où il émergeait de ses pierres, avait pris l'aspect d'un château fort médiéval. Il avait regardé tout en bas et avait vu le jeune seigneur et sa dame rentrer. Il était alors descendu le long de la muraille pour rentrer avec eux, mais le portail s'était refermé sur lui.

Royd semblait savoir qu'on était un pur esprit avant sa naissance et le redevenait après sa mort. Il semblait même en savoir plus, que l'état de mort était agréable, car on devenait toujours ce que l'on pénétrait : de la pierre, du bois ou de la chair. Et c'est là qu'il avait compris que les objets étaient vivants eux aussi. Il avait senti l'eau froide et l'air glacé sans avoir froid, les rayons de soleil sans se brûler.

Il était tellement convaincu d'avoir été un pur esprit qu'il ne s'identifiait qu'à son esprit et considérait son corps comme un étranger. Il ne s'identifiait ni à son corps ni à son visage, à l'opposé de ses semblables qui passaient tant de temps à s'observer dans le miroir, hommes ou femmes. Royd regardait son corps pour ce qu'il était, et n'avait pas réussi ou voulu développer une quelconque relation particulière avec lui. Il s'en méfiait, car il savait qu'il allait le quitter.

Alors que la plupart de ses congénères voyaient la mort comme un drame, lui il voyait plutôt la vie comme un drame, comme un enchaînement de mauvais moments à passer, chacun devenant caduc, alternant la souffrance aux petits plaisirs et joies, dans cette continuité de l'absurde, que l'inintelligibilité rendait encore plus intolérable. Le « *sens de la vie* » le plus intelligent qu'il lui avait été donné de lire était de tout faire pour mourir heureux. Quel désaveu de la vie !

Royd fut interrompu dans ses rêveries par un homme au chapeau mou portant des pantalons un peu trop courts, tirés vers le haut par des bretelles rouges. Il avait marmonné quelque chose et ses yeux plissés jetaient un regard sur Royd qui lui brûlait les joues.

Royd ne connaissait pas cet homme, mais il croyait le reconnaître. Il pensa à l'ancien jardinier de son père. Celui-ci marmonna à nouveau quelque chose et cette fois-ci, Royd comprit :

– Ne regardez pas l'eau si longtemps, vous allez y tomber !

L'homme ne rajouta rien, il fit simplement demi-tour. Royd le regarda s'éloigner sur le pont, vers les grandes murailles grises des SSS : les Services Secrets Spéciaux. Elles se dressaient devant lui, dominant le fleuve, pour espionner la ville et le pays tout entier de ses innombrables fenêtres tantôt noires, tantôt réfléchissant la lumière aveuglante du soleil, tels mille yeux brillants.

Royd se souvint : l'homme était un collègue de son père, il était parfois venu à la maison quand Royd était petit. Il se souvint que l'homme avait souvent voulu le prendre sur ses genoux et qu'il n'aimait pas ça, car il sentait le vin et qu'il riait très fort, d'un rare gras et forcé de caporal qui veut se faire plus gros que l'officier. Puis, l'homme n'était plus venu à la maison, plus jamais.

Le père de Royd travaillait aux SSS. Il en était un haut fonctionnaire, assez fortement gradé, du genre lieutenant-colonel. Il y travaillait depuis que Royd était petit. À l'école, quand on lui demandait ce que faisait son père, il devait répondre : Officier ! Et si on lui demandait où il travaillait, il répondait, à l'Office ! Cela suffisait la plupart du temps. Mais il y avait les mauvaises langues, celles qui léchaient toujours la vérité d'un peu trop près et elles parlaient derrière son dos : « *Le père de Royd, c'est un flic !* »

C'est ainsi que Royd, qui n'avait jamais entendu le mot « *flic* », découvrit pour la première fois le sentiment de honte. C'étaient les regards que ses camarades lui jetaient quand ils prononçaient ce mot, qui faisaient naître en lui cette émotion nouvelle et désagréable, ce regard méprisant et hautain que certains accompagnaient d'un crachat comme pour bien sceller l'injure dans le petit corps de Royd, lui qui ne savait même pas ce qu'était un flic. Mais cela devait être quelque chose de bien méchant, car sa gorge se serrait et il arrivait à peine à retenir ses larmes.

Il n'osait en parler à personne et comme il ne savait pas encore lire, il ne pouvait même pas consulter le dictionnaire paternel. C'est ainsi qu'il découvrit pour la première fois la honte. Du jour au lendemain, il était devenu mauvais, coupable d'être un fils de flic, condamné sans connaître sa faute à bien connaître sa peine, jour après jour, supportant le mépris et la haine souvent silencieuse des autres enfants et déjà si terrifié à l'idée d'apprendre ce que c'était qu'un flic, qu'il n'osait demander à personne ni à sa mère ni à son père.

Il endurait la douleur qui se gravait chaque jour dans ses entrailles, pourrissant la spontanéité de ses gestes par une camisole de silence, car les victimes ne doivent jamais se plaindre.

Un jour, il y eut d'autres langues plus flatteuses qui devaient lécher d'autres vérités, car le bruit se répandit que le père de Royd était ministre. C'est là que Royd reprit du poil de la bête et de

l'assurance. C'est ainsi qu'un soir il prit son courage à deux mains et demanda à son père si c'était vrai qu'il était flic. La réponse fut vive et brève et laissa, en dehors d'une marque rouge sur sa joue gauche, une profonde blessure dans son âme. C'était la première fois que son père le battait.

C'était peu de temps après que Royd fut conduit à l'école par le chauffeur de son papa, dans la grande Beaugency noire. Son papa était assis à l'arrière avec son chapeau mou, comme celui de l'homme sur le pont. Et le chauffeur de son papa, il portait lui aussi un chapeau mou et tout cela devait faire une sacrée impression, sauf que Royd n'était pas dupe : le chauffeur de son papa, il ne devait pas être très intelligent, car il l'avait surpris à essayer d'enfoncer des punaises dans la vitre de la Beaugency alors que Royd, qui n'avait que six ans, savait déjà qu'on ne pouvait pas enfoncer de punaises dans du verre.

Donc, le papa de Royd était devenu ministre, ministre de la Sécurité. Et déjà les regards avaient changé, du mépris, ils étaient passés à l'admiration. La haine s'était transformée en veulerie et les sourires hautains s'étaient teintés d'envie. Royd avait pour la première fois découvert le sentiment de puissance, celui d'être un enfant à part, privilégié, appartenant à une autre caste. Il goûta pour la première fois un plaisir étrange, celui de sentir la crainte chez ses petits camarades, comme s'il était devenu prince, le prince de l'école que des hommes aux chapeaux mous qui ne pouvaient être que ses gardes du corps amenaient chaque matin et ramenaient chaque soir dans un carrosse rutilant.

On commençait à courtiser Royd, et ce baume empoisonné qui succédait de si près à cette blessure que fut l'expérience du mépris lui fut fatal : elle avait mélangé la souffrance et le plaisir ! Il lui était désormais impossible de les distinguer, car un double mécanisme pervers s'était installé dans les méandres de son cerveau, le premier : que la souffrance précédait et promettait le plaisir et le second : que la puissance était la seule protection efficace contre la souffrance. Mais il n'y avait qu'une seule souffrance contre laquelle la puissance était impuissante, c'était l'exclusion, la solitude, le fait de n'appartenir à aucun groupe, de ne pas arriver à se fondre dans une communauté pour en sentir la protection, bref d'être différent, et cela pour toujours.

Son père, Roman Vciegdadoumat était d'origine russe polonaise. Il avait envisagé la carrière de rabbin, mais lorsqu'il avait demandé si de croire en Dieu y était une condition nécessaire, il fut mis immédiatement un terme à son projet. C'est pendant la guerre qu'il était rentré dans le renseignement. La mère de Royd était une réfugiée tchécoslovaque qui avait réussi à s'enfuir, cachée sous une banquette de train. Elle était persuadée de parler français sans accent. À la maison, on retournait tous les mots dans tous les sens comme s'ils étaient rares et chers et pourtant, il y en avait des mots sur la table de la cuisine ou du salon, collés aux murs et cachés

dans les bibliothèques. D'ailleurs Royd avait vite remarqué que beaucoup de ces mots, personne ne les connaissait à l'école et que réciproquement, certains mots de l'école étaient inconnus de la maison. Il hésitait souvent à les employer. Jusqu'au jour où, il sépara sa langue maternelle en deux et qu'elle devint fourchue, comme son esprit, la langue de l'école avec ses mots simples sur la partie droite, et la langue plus complexe de la maison sur la partie gauche. Et c'est ce va-et-vient permanent, sans limousine, sans chauffeur et sans chapeau mou qui lui avait valu d'être traité de rêveur pendant toute son enfance ainsi que le reproche permanent de poser trop de questions.

Et à l'âge adulte, quand il se fait traiter de rêveur, il hurle ! il hurle la souffrance accumulée de son enfance. Il avait sans doute assez d'aplomb pour oser penser différemment de ses petits camarades et de la plupart des adultes, pour qu'il leur semble menaçant et qu'ils éprouvent le besoin constant de l'agresser et le remettre à cet endroit connu d'eux seuls qu'ils appelaient sa place.

Royd savait que seule cette aura de puissance, que lui conférait le prestige mythique de son père, le protégeait de leur agression. Il le savait et lui en voulait doublement de l'avoir rendu si différent et de ne devoir sa survie qu'à lui. Il était ainsi son produit et son objet, simultanément mis en danger et protégé par lui, comme s'il avait été son jouet et la prolongation de son ego. Il était intelligent et sensible, mais si différent, si atrocement seul et persécuté par la bêtise, que le monstre du Docteur Frankenstein n'avait rien à lui envier.

Royd cessa de regarder l'eau. D'un mouvement sec, presque violent à son cou, il fit un quart de tour et se retrouva les jambes fléchies et écartées, comme un homme en position de combat, face à des ennemis invisibles. Son regard était maintenant dans l'axe du pont de la Perspective et pointait droit vers les bâtiments des SSS et ses mille lucarnes, les yeux plissés, défiant leur multitude. On aurait dit qu'il avait pris une résolution, mais en fait une résolution s'était emparée de lui, car Royd ne s'appartenait pas.

Ses actions étaient des extraits d'une pièce sans trame ni auteur, car il refusait d'avoir une histoire et identité, de prendre parti pour quelque cause, car il considérait que c'était lâche de ne pas regarder en face le vide qui nous attendait.

Et à cet instant, il quitta sa position de karatéka, pour s'avancer en direction des SSS, suivant l'homme dont le chapeau était asymétriquement modelé comme sa bouche et qui le précédait de quelques centaines de coudées. Le nom de l'homme lui revint, comme un code de carte bancaire après avoir essayé trois fois : El Gauncho !

Royd avançait d'un pas rapide. Il voulait le dépasser bien avant la fin du pont et espérait gagner assez d'avance pour que celui-ci ne le voie pas entrer aux SSS. El Gauncho ralentit le pas.

Arrivé à sa hauteur, Royd hésita à le dépasser. Un instinct animal lui faisait présager quelque chose de désagréable. El Gauncho s'arrêta, se tourna vers lui et sans se presser marmonna en Espagnol :

– El doble non es el verdadero doble !

Puis il ricana, heureux de son mystère, regardant Royd passer, mâchonnant son éternel cigare invisible. Royd eut peur. El Gauncho avait toujours su lui faire peur. Il se souvenait des histoires qu'il lui avait racontées gamin. Mais cette fois-ci, l'histoire n'était pas de la fiction, l'homme au visage mou se mit à mâcher ses mots d'un air moqueur :

– El doble tirará el simple en el fondo del agua !

Si Royd en comprenait les mots, il n'en comprenait pas le sens, mais il sentait qu'ils étaient importants, pire, qu'ils étaient vrais.

II

Il ne rencontra pas son père aux SSS, il n'eut pas à parcourir le couloir glauque affublé de néons fatigués, ni à supporter le regard bourru du gardien, ni les fouilles trop anatomiques du SAS, le Service d'Application Sécuritaire : son père sortait du SSS, il se dirigeait vers le pont, puis s'arrêta.

Royd avançait à sa rencontre. Il n'était pas arrivé, malgré ses 40 ans à s'affranchir de son autorité. Le petit Royd tremblait encore devant lui, alors qu'il était plus grand et plus fort que lui. Même sa rhétorique était plus raffinée que la sienne. Mais son père avait installé son ascendant sur lui depuis que Royd était Royd et rien ne pouvait le déloger de la cervelle de l'enfant qu'il demeurait.

Royd aurait aimé que son père marche à sa rencontre, mais il devait continuer à marcher et son père rester immobile. Royd était transpercé par son regard. Son père voyait tout : son état d'âme, ses nuits d'errance et de débauche, ses beuveries, ses crépuscules de désespoir et ses aurores de doutes, ses innombrables journées de mépris de lui-même, sa solitude, sa timidité et son échec.

Royd avançait toujours sur le pont. Il regardait l'eau à nouveau, là, en bas, comme il aimerait y faire un petit plongeon ! juste pour se rafraichir parmi les penseurs et les poissons. Son regard se centra à nouveau sur cette silhouette au chapeau gris et mou, au bout du pont, affublée d'un pardessus gris, ces yeux qui le brûlaient, qui le subjuguèrent, même à six cents coudées. Il sentait son corps commencer à trembler en cachette, son cœur qui allait s'emballer en proie à la peur, l'amour, la colère ou la haine ? Que voulait encore son père ? Ne lui avait-il pas déjà dérobé son identité ? pour accroître la sienne ? Ne lui avait-il pas tordu le cou pour projeter ses propres souffrances sur celles qu'il infligeait à celui qu'il ne voulait à aucun prix être : un monstre émotif contradictoire, non abouti qui se tord de douleur sa vie durant ?

N'en faut-il pas un dans toutes les familles ? un contre-exemple, un déversoir, un vide-ordures, un qu'on va mener à l'échafaud chaque nuit, le trimbalant dans la ville sous les regards des habitants, où chaque maison est habitée par la même famille, la sienne. Les malades font se sentir les autres bien portants, n'est-ce pas leur rôle ?

Et l'homme qui avait fait de lui un handicapé du cœur en ne l'ayant frappé qu'une seule fois, se tenait à cinq cents coudées de lui, ses habitudes de patriarche l'empêchaient de s'engager sur le pont. La colère envahit le corps de Royd : au fond de l'eau avec lui, qui mourrait le premier ? Il

n'entendait plus rien, les branches des arbres ne bougeaient plus, il avançait vers son père et quand il fut à quelques pas de lui, celui-ci ouvrit les bras et Royd s'y jeta comme l'enfant de cinq ans qu'il avait été, traversant le salon en courant quand son père rentrait enfin du travail.

Ils rentrèrent dans *Le Caveau*, lui devant, son père derrière. Royd avait horreur de son inéluctable main sur son épaule. Ils descendirent les marches de pierre, soigneusement usées au centre selon la courbe de Gauss, comme il l'avait appris à l'école. Royd baissa la tête pour ne pas se cogner dans l'alcôve. Ils se retrouvèrent dans l'entrée, en sous-bas de la rue, au niveau des deux salles, l'une à droite et l'autre à gauche. Toujours le même dilemme : laquelle choisir ? La Vierge Marie les regardait, entourée de poissons à travers les barreaux couverts d'algues.

Le Caveau était l'archétype du restaurant qui convenait au père de Royd : des murs et un sol en pierre taillée, des tables en bois assemblées dans la tradition, sans élément métallique. Combien de fois Royd avait-il entendu son père s'en réjouir ? Comme si le mélange de fer et de bois avait quelque chose de tabou ! Des idées, des mots tout ça ! s'était souvent dit Royd, convaincu que son père gardait un pied dans la tradition et l'autre dans la modernité en vue d'acquiescer l'équilibre nécessaire pour ne pas être chahuté par le changement. Les SSS ne transmettaient pas leurs renseignements par des ronds de fumée dans le ciel d'Arousie.

Dans ce *Caveau*, douze pieds sous terre, on y buvait des meilleurs vins et y mangeait des meilleures viandes. Le restaurateur, un homme petit et rond, répondant du nom de Grüter, s'avança à leur rencontre. Il salua le père de Royd et glissa un sourire muet devant le visage du fils comme si ce dernier avait été un gigolo ! Jamais il ne lui avait jamais directement adressé la parole. Royd se glissa honteux dans la salle de droite qu'indiquait Grüter de sa grande main molle. Royd, qui titubait devant son père, comme si celui-ci l'avait poussé d'une main invisible, se mit à trébucher, avant de heurter son crâne contre la voûte de la porte.

– Le fiston a encore grandi Monsieur Roman ! s'empressa de commenter Grüter. Il tira la chaise de Royd pour qu'il s'y asseye et le fiston voyait dans le regard licencieux du maître d'hôtel une complicité avec son père qui le mettait mal à l'aise. Celui-ci déclara, ouvrant la carte :

– Prends ce que tu veux Royd, c'est moi qui régale ! Mais Royd savait bien que ce qui se cachait derrière cette incitation signifiait: « *Prends le moins cher, c'est assez bon pour le prix !* » Non que son père n'ait pas eu les moyens d'opter pour une version plus luxueuse du déjeuner, mais il obéissait plutôt à un principe d'austérité qu'il avait suivi toute sa vie, sauf quand il avait décidé d'être dépensier, décision qu'il prenait aussi avec parcimonie.

Royd se cachait derrière l'énorme carte à deux volets. Malgré son âge, il arrivait à lire de très près les énormes lettres des plats les plus divers qui bondissaient vers ses pupilles. Coq au vin,

souri d'agneau, bœuf Stroganoff ! Il ne lisait pas, il avait honte d'être fils. il ne savait pas pourquoi. Son père l'avait plus souvent couvert de cadeaux que de caresses. Royd le regardait comme s'il était un étranger, un animal d'une autre race. Souvent, comme beaucoup d'enfants, il s'était demandé s'il n'était pas un enfant adopté.

Soudain, il s'interrogea: pourquoi était-il tout à coup si petit? Pourquoi ses jambes se balançaient-elles sous la chaise sans toucher le sol ? Pourquoi, du haut de ses 40 ans, il n'était toujours qu'un enfant, incapable, impotent et ridicule ? Il naviguait parmi des lettres énormes du menu. Combien de temps pourrait-il encore se cacher, se cacher de quoi ? Il se leva d'un coup, balbutia un « excuse-moi » à son paternel encore plus impatient de devoir attendre le retour de son fils pour passer la commande.

Royd détailla. Pourquoi était-il toujours envahi par la honte quand il voyait son père ? comme s'il avait commis un crime ? Cette douleur qui traversait son âme comme un clou gigantesque et le plaquait au sol, en proie à toutes les moqueries, d'où venait-elle ? se demandait Royd, palpant, scrutant, déformant son visage dans le miroir. Quel démon l'habitait ? Et Royd cherchait pour la millième fois à percer le secret de la difformité de son esprit. Pauvre Royd, qui essayait de comprendre son destin ! Qu'avait fait son père ? Des images de long couloir menant de la salle à manger au garage aménagé en chambre, bambin, le corps réduit sous l'aisselle de son père, hurlant, le passage dans la salle des chaussures où il cirait les chaussures du père selon ses minutieuses instructions, entre terreur et admiration qu'il prenait toutes deux pour de l'amour. Et Royd se triturerait le visage. Parlait-il tout seul ?

Et maintenant le masque diabolique dans le miroir se moquait de lui. Oh ! pauvre Royd, cela n'allait pas très bien. Il s'aspergeait le visage des larmes froides de la nature, comme le font les hommes ivres pour dessoûler. Mais rien n'y faisait. La honte le rongait, le grignotait, l'usait. Une honte inexplicable et confuse, qui lui faisait cogner le front contre la glace froide. De quel viol s'agissait-il ? Royd avait peur des gens autant qu'il avait besoin d'eux et s'arrangeait toujours pour créer une légère tension, faite de moquerie ou d'ironie pour être sûr qu'ils ne s'approchent pas trop, tant la peur le saisissait. Ainsi il restait seul, n'arrivait à soutenir aucun regard, à ne sentir aucune haleine ni supporter aucun sourire, il grimaçait simplement, gêné.

Et son père qui n'avait pas arrêté de lui dire pendant toute son enfance : « *Regarde les gens droit dans les yeux !* » Ce précepte était devenu une hantise. Il avait toujours trouvé que c'était une indiscretion et témoignait de voyeurisme que de regarder dans le fond de l'âme des gens pour y découvrir leur monde et leur désespoir, leur peur et leur lâcheté. On avait le droit de se cacher !

Jusqu'au jour où, bien des années plus tard, il avait enfin compris. Ce jeu des regards n'était qu'une joute : il y avait le regard d'acier, comme il y avait le bras de fer. Et maintenant Royd se regardait droit dans les yeux, lui, la seule personne qu'il arrivait à regarder droit dans les yeux. Et son image le rassurait. Il portait sur lui-même un regard bienveillant qui le calmait. Ce qui le rassurait, c'était qu'il n'avait pas l'air de ce qu'il imaginait que les autres voyaient en lui. Il n'avait pas l'air d'un homme perdu, désemparé, hésitant, sans volonté ni désir.

*

Ce n'était plus son visage qu'il voyait maintenant dans le cadre, c'était celui de son père, qui le regardait droit dans les yeux et qui annonçait :

– Fiston ! J'ai quelque chose d'important à te dire !

La gorge de Royd se serra, les choses importantes, ça n'était pas drôle. Son regard se fixa sur le journal que son père avait posé près de sa serviette, le titre l'interpellait : « *Nouvelles explosions mystérieuses ! Une treizième villa explose dans le centre de Bagdad sans qu'on n'en connaisse l'origine !* », puis il vagabonda du tableau de Brayer à l'horloge, de l'horloge au Brayer, en passant par les fentes incisées dans le mur tels des fils tissés par l'araignée du temps, qui laisse partout ses toiles. Que voulait son père ? parler d'argent, de santé, d'héritage, de la famille ? La gorge de Royd continuait de le serrer, son cœur commençait à gravir la côte tout seul, palpitant sur le gravier. Quoi ? qu'est-ce qu'il y a encore ? aurait-il voulu balbutier, apeuré. Son père poursuivit :

– Fiston, je suis en danger de mort !

C'était comme s'il venait de recevoir une boule de neige en pleine poire. La neige accrochée au coin de son nez et de ses joues coulait. Sa langue la léchait d'un coup distrait entre deux regards inquiets, entre un halètement et cent battements de cœur. Son regard qui paniquait se calma et obéit à la devise : « *Droit dans les yeux.* » Son père continua :

– Je ne peux pas t'en dire les raisons: Secret, Secret Défense, Secret OTAN, Confidentiel Défense et Confidentiel OTAN !

Ils se regardèrent droit dans les yeux et tout à coup la neige prit un parfum de vanille, elle devint douce : son père avait enfin des ennuis pour sa couverture d'un trafic d'armes commandité par l'État. Son père, dont la seule erreur aux yeux de son fils, était d'avoir trop bien réussi, le décourageant ainsi de la poursuite de toute ambition dès son berceau, son père avait enfin des ennuis ! Une légère satisfaction suintait de son cerveau torturé pour se loger dans ses commissures, imprimant un rictus qu'il avait du mal à réprimer. Puis l'idée que son père puisse

disparaître effaça ce rictus naissant comme un coup de serpillière. Des larmes lui venaient, pauvre Royd !

– On veut m'assassiner ! continua son père.

Royd regardait son visage et celui-ci perdit ses couleurs. Il devint un portrait noir et blanc de la première page du journal : *Le Futur* avec en sous-titre : « *Roman Vciegdadoumat, directeur adjoint des SSS assassiné !* » Puis, la photo dans le journal se mit à sourire et à parler :

– Mais comme mesure de protection, j'aurai un double ! C'est ce que je voulais te dire fiston. Maintenant tu auras deux pères, un vrai est un faux ! Et même si le faux ressemble plus au vrai que le vrai lui-même, ne les confonds pas !

Tout fusait dans tous les sens dans la tête de Royd. Il en avait déjà assez d'un père, mais deux ! Il s'enquit :

– C'est une blague ?

Son père répondit :

– Ce n'est pas une blague fiston !

Un instant il eut envie de se chercher lui-même un double pour l'envoyer à sa place à ces repas paternels. Son père reprit :

– Je ne suis pas ministre, mais presque, tu te rappelles le contrat que *MATRASSE* a signé avec l'Irak, les *MALPEFRAN ? Les Missiles À Longue Portée Et Faible Rayon d'Action Nucléaire* et bien, c'est mille fois plus puissant, ce qui n'est pas du goût de tout le monde.

– Une mégabombe *TSAR* ?

– Si tu veux. Je ne peux pas te le dire, en tout cas, il y en a qui veulent me faire payer le prix fort pour ça.

– L'Iran ?

– Non pas l'Iran enfin oui, un groupe assez puissant fait d'anciens militaires et d'agents secrets fidèles au président précédent. *Walnumtaqimum : Les Vengeurs de la Révolution*, ils veulent ma peau !

Royd recula dans sa chaise et s'exclama :

– Mais c'est absurde, toi tu n'y es pour rien, tu es juste le négociateur ! Si ce n'était pas toi qui avais négocié, ça en aurait été un autre ! Ce sont les états qui sont responsables !

Son père se mit à sourire et répondit :

– J'ai entendu de ta bouche des propos exactement opposés fiston ! du style : « *chacun doit prendre ses responsabilités ! si tout le monde dit ce n'est pas moi c'est l'autre* » ou bien : « *c'est un ordre et j'y obéis* », les pires crimes sont commis !

Royd ne souriait pas. Il s'imaginait sa famille entière dédoublée, non seulement un second père, mais des seconds frères et des secondes sœurs, qu'il aurait même son double à lui. Il se dit que cela serait une excellente solution, car il en avait marre de sa propre histoire et le double, nom de Dieu ! il pourrait la reprendre ! Puis il entendit à nouveau la voix de son père :

– Ne t'imagines surtout pas qu'ils vont dédoubler toute la famille et toi en particulier !

Et son père se mit à rire et Royd se vexa, touché dans une blessure enfouie : ce sentiment de n'être rien sous le soleil, de ne pas être un monsieur très important comme son père fit bouillir ses entrailles comme celles d'un volcan en éruption et cracher cette lave brûlante :

– On ne dédouble pas les mortes !

Le visage de son père se figea. Il devint comme celui d'une statue de sel. Il repensa à sa femme disparue bien trop tôt. Puis il se ressaisit bien vite comme il savait le faire :

– Allons, allons fiston, pas de mauvaises plaisanteries !

III

Royd était reparti d'un pas traînant, plus abattu que jamais. Rencontrer son père l'abattait. Sa sempiternelle rengaine : « *Il faut avoir un but dans la vie !* » avait depuis longtemps provoqué en lui le dégoût de tout sens et toute structure et la seule qu'il avait supportée de construire était celle de la déstructuration. Il s'amusait de voir les gens façonner leur image, se fixer des objectifs et avoir des projets, car tout lui paraissait vain.

Il apercevait déjà les petites fenêtres de son deux-pièces au bord du fleuve, d'où il voyait la forteresse des SSS, cette muraille surplombant le fleuve comme si elle en était surgie. Il regardait l'eau agitée par le vent de la nuit, à l'image de son esprit, remuant un voile argenté de poissons frétilants qui n'était autre que le reflet de la lune. Au loin hurlait la sirène d'un bateau, tel un loup mécanique gigantesque. Puis, le clapotis de l'eau restitua le silence.

Cette nuit-là, Royd avait renoncé à chercher le sommeil, comme on renonce à chercher le soleil un jour de pluie. Il avait absorbé des psilocybes et s'était perdu une fois de plus, dans les yeux de la muraille.

Tout à coup il quitta cette torpeur et saisit le seau de peinture rouge qu'avait apporté le peintre pour le couloir. Il descendit l'escalier en colimaçon digne d'une église. Quand il arriva à l'eau, il sauta dans la barque et faillit lâcher le sceau dont l'anse lui entaillait la main. Le clapotis de l'eau l'enchantait, déjà il naviguait vers l'autre rive.

Les clochards dormaient sur la berge étroite et Royd se demandait comment ils faisaient pour ne pas tomber. Il les entendait gémir, ronfler et jurer. Une bouteille roula sur la berge, il l'entendit tomber à l'eau. Il leur était interdit de dormir là, justement parce que la berge était trop petite et que régulièrement, l'un d'entre eux cherchant sa compagne imaginaire roulait vers l'abîme rejoindre les penseurs.

La ville avait placé des panneaux d'interdiction représentant un clochard allongé et ventru, au nez rouge comme la barre oblique du panneau, d'où s'échappaient des Z grandissants.

Royd avait atteint la muraille invincible, celle qui l'observait nuit et jour de ses mille yeux pour exiger un sens de sa vie, comme s'il suffisait de secouer le gobelet de ses actes pour répandre une histoire cohérente sur la table du Grand Casino.

Il partait gifler la capitale de sa torture à coups de pinceau, car il n'avait pas de mots, seulement des images pour s'en protéger. Le premier coup fut un œil tordu qui regardait en elle et

il poussa un cri qui devait la percer. Il peignit l'autre œil, puis une multitude de paires d'yeux, toutes tournées vers ses entrailles.

Armé de son pinceau ensanglanté, dans sa barque qui prenait l'eau et ses bottes de cuir noir, Royd continuait de peindre ses signes au-dessous des corps des déshérités qui attendaient de rouler vers le royaume où le pire était déjà arrivé. Œil pour œil, il peignait, comme on lui avait interdit, pour rendre la pareille, porté par le clapotis de l'eau sous sa barque mouillée.

Un clochard toussait ses entrailles dans le fleuve. Royd s'était éloigné de la rive et contemplait son œuvre. C'est là que les yeux qu'il avait peints prirent l'aspect de baisers, telles les empreintes de rouge à lèvres qu'une fée glissée derrière son dos aurait laissées, car la haine n'est souvent qu'un cri d'amour, l'exigence d'une reconnaissance à jamais refusée, et sa gorge se serra, qu'il n'ait même plus le droit de haïr.

Ramer lui était pénible. Ce n'était pas la nature physique de l'exercice ni la respiration qu'elle impliquait, l'oxygénant et réduisant l'acidité que sa tension nerveuse injectait dans son corps, ce qui l'affligeait était que chaque coup de rame assommait une grappe de poissons concentrés à la surface.

Mais les coups de rame ne réveillaient pas ceux qui regardaient le ciel d'un œil glauque, collés à la surface comme ceux d'un bouillon rouge dont les yeux reflétaient ceux que Royd avait peints sur la muraille ; ils étaient déjà asphyxiés par le manque d'oxygène de l'eau nouvelle que la pluie incessante des dernières semaines avait versée.

Et floc, floc, floc ! il gifle les poissons: papa maman et les petits. Il cogne comme il ne l'a jamais fait pour avancer. Le feu qui mange ses entrailles sort enfin de sa gueule, il crache tel un dragon et grille les poissons. Un ivrogne chante encore sur la berge pendant que Royd s'en éloigne, contemplant son forfait insensé : les baisers rouges sont devenus des hirondelles sur un ciel de pierres. Sa tête bourdonne, ses yeux sont plus luisants que l'eau et ceux des rats qui le regardent depuis la rive.

Tout à coup on l'appelle par son nom. Qui l'espionne ? la peur le gagne.

Il tourne enfin la tête vers la voix, et là, parmi les poissons morts dans le rouge du fleuve, flotte la tête d'El Gauncho. Elle aurait pu être celle de n'importe quel clochard, tant elle était défigurée, les chairs fissurées de toute part, mais Royd reconnaît sa voix. Les poissons sortent par la bouche, les orifices oculaires et les oreilles après avoir exploré le crâne.

La tête qui avait perdu son corps continua : « *Royd, le double est un triple et le triple tuera le simple !* »

Royd ne voulait pas entendre, ce visage boursoufflé, violacé, grimaçant n'avait pas à lui parler. Il le gifla de sa rame, la tête résista. C'est là qu'il se rendit compte qu'il y pendait un corps. Elle grimaça à nouveau et cria d'une voix de corbeau :

« *Ce double est ennemi, il va tuer ton père !* »

Royd lui asséna un grand coup pour la faire taire, les poissons s'écartèrent comme par déférence et la tête disparut dans le fleuve, comme une lourde pierre.

IV

Il avait mis son costume blanc et son panama. Ses pantalons étaient trop courts et laissaient voir des chaussettes en fil de coton gris. Ce n'était plus à la mode, mais c'était cela qui lui plaisait. L'effet des psilocybes avait disparu. Il s'engagea sur le pont, les yeux plissés par le soleil en direction du café installé sur ses flancs. Royd avait su agencer son oisiveté d'une multitude de moments agréables et ce petit-déjeuner en était un. Qu'ils ne furent nullement en position de le rendre heureux n'avait pas échappé à sa perspicacité. Plus tard il irait déjeuner sur les terrasses de l'Oratoire.

Royd avait à peine déplié *Le Futur* qu'il entendit le grognement familial d'El Gauncho. Celui-ci se plaça devant lui et y resta sans mot dire. Il lui tendit une enveloppe. Comme Royd se refusait à la prendre, il la jeta sur la table et resta encore un instant. Royd continua de l'ignorer et El Gauncho partit à reculons, comme s'il avait peur de recevoir une balle dans le dos. Royd paraissait impassible, mais son cœur s'était déjà emballé. Il n'aimait pas les enveloppes, elles cachaient toujours quelque chose et on ne cache que le mal. Il laissait traîner les lettres qu'il recevait des jours entiers avant de les ouvrir et chaque fois que la lettre contenait quelque chose de désagréable, il la replaçait dans son enveloppe immédiatement et n'y touchait pas pendant quinze jours. Parfois, il découvrait des piles d'enveloppes sous un coussin ou sous une boîte qui en contenait d'autres. Il semblait que sa vie était une fuite permanente des ennuis. Mais ceux-ci le rattrapaient et grandissaient, nourris par son inaction. Il le savait, se sermonnait régulièrement, arrivait un mois durant, à traiter les affaires immédiatement puis la routine recommençait : les enveloppes déchirées s'empilaient toutes seules derrière les livres et les meubles, sous les matelas ou les tricots dans le tiroir.

Royd adorait cette désobéissance à l'ordre universel. Il flirtait avec la destruction, c'était son kick. D'autres sautaient en parachute, se harnachaient sous des voilures tendues entre des tringles pour s'engouffrer sous des cumulonimbus, lui Royd, s'adonnait au chaos dans son deux-pièces.

Il serra l'enveloppe contre sa poitrine pendant tout le chemin de retour. Sous son veston, ses ongles grattaient à la porte du message.

Tous les documents étaient rédigés en arabe. Royd, qui avait plus que des rudiments d'arabe, pâlit. Certains passages avaient été soulignés et une traduction avait été rajoutée à l'encre rouge. Il déchiffrait : « *Le plus grand criminel que l'humanité ait engendré doit être éliminé* », plus loin :

« *Les SSS savent que nous sommes aux trousseaux de Vciegdadoumat, ils lui ont procuré un double pour que nos attaques ciblent ce dernier plutôt que lui.* »

Une grosse tache rouge qui n'était pas de vin avait obscurci le dernier paragraphe, il n'était pas traduit, mais Royd réussit à le lire :

«... *nous devons éliminer ce double, le remplacer par un double à nous, qui éliminera Vciegdadoumat !* »

Bizarre, ce passage si important n'était même pas traduit. Mais qu'avait donc fait son père ? Vendre un bouquet de missiles était chose courante, cela ne pouvait être la cause d'un tel arrêt de mort. Royd tourna la page. Et là, en majuscules d'imprimerie au stylo à bille rouge, il lut :

« *Éliminer celui qui fait exploser les maisons de l'intérieur !* »

Royd ne comprenait pas. Les missiles, cela venait plutôt de l'extérieur. Sur les pages suivantes, il y avait des formules chimiques, Royd y reconnaissait des radicaux analogues à ceux du TNT, des compositions de ciment, une longue liste de compagnies fabriquant du béton. Devant la plupart d'entre elles, la mention : « *acquise* » avait été griffonnée. À la dernière page du document, il y avait une photo d'un parpaing, elle le représentait et l'on pouvait distinguer une boîte noire et un solénoïde. En bas de la page, un circuit électronique représentant un récepteur radio.

Un mot revenait souvent, c'était quelque chose comme : *PÉTRANITE*. Royd n'avait jamais entendu parler de *PÉTRANITE*. Le rapport se terminait par la phrase : « *270 millions de tonnes de parpaings en PÉTRANITE ont été vendues !* »

Royd était perplexe et s'apprêtait à replacer le document dans son enveloppe quand il sentit un poids dans celle-ci, il y plongea sa main et en retira une deuxième enveloppe plus petite. À l'intérieur : des photographies d'usines, de villas et d'immeubles détruits.

C'est alors qu'il fit le lien, il comprit que ces parpaings avaient une double fonction, c'étaient certes des parpaings, capables de résister aux forces présentes dans une construction, mais c'étaient également des explosifs. La conséquence était spectaculaire, toutes les constructions utilisant ces parpaings pouvaient exploser sous l'envoi d'un code par onde hertzienne, terrestre ou satellite.

Royd s'imaginait des généraux désignant des bâtisses d'un simple clic depuis leur QG, et celles-ci volaient instantanément en éclat, à plusieurs milliers de kilomètres de distance, sans qu'un missile ne soit parti, sans qu'un avion n'ait décollé, enfin une arme écologique !

Aussi brillante qu'elle fut, elle avait été découverte et c'était son père qui trempait dans cette gigantesque entreprise de destruction, au pardon, de défense nationale !

Fasciné par la folie de cette arme, par l'intelligence qu'il avait fallu déployer pour la mettre en œuvre, Royd en avait oublié ses principes moraux, son idéal de non-violence. Un rictus se dessinait sur son visage. Il n'avait pourtant pas d'ennemi, il n'était ni raciste, ni islamophobe, ni russophobe, ni sinophobe, mais tout à coup la fascination de la violence l'enivrait, il imaginait des maisons exploser où se cacheraient d'abjectes terroristes et il en oubliait les enfants des voisins. Royd se remit à admirer son père.

Puis, sa gorge se serra, son père était en danger de mort. La meilleure chose à faire était de lui montrer ce rapport et se demanda pourquoi El Gauncho ne l'avait pas fait. Puis, cela lui revint que El Gauncho était tombé en disgrâce auprès des SSS. Des rumeurs de négligence, d'activité d'agent double, voir de trahison circulaient à son égard. El Gauncho était passé en cour martiale et avait été acquitté, faute de preuves, ce qui est rare, mais les SSS s'étaient débarrassés de lui et depuis, il errait dans la ville comme un clochard, mal rasé, sentant la vodka ou le vin, parlant tout seul sur le pont, des SSS, des gars, de la mission, de l'ennemi ! tout aussi perdu que les déshérités de la berge, mais un peu mieux loti grâce à sa pension.

C'est cela ! se dit Royd, il trempe encore dans le renseignement, mais comme il est grillé aux SSS, il me donne l'enveloppe. Brave El Gauncho qui veut sauver mon père !

S'il croyait le reconnaître grâce à son chapeau, il se trompait, car au milieu des melons amassés en pyramide comme des boulets de canon, des courges géantes nouées entre elles comme des amants morts, des crânes chauves luisants qui avançaient en tortue romaine au marché de la Roquette, il n'y avait pas un seul chapeau, mais des dizaines. Royd resta indécis, examinant chaque personnage portant chapeau. Tout à coup son cœur s'accéléra, cet homme au pardessus beige qui portait une corbeille en osier d'où dépassaient un journal et déjà deux poireaux, c'était son père !

Il se fraya en hâte un chemin jusqu'à lui et arrivé à sa hauteur, lui tapa sur l'épaule sans mot dire. L'homme se retourna, c'était bien son père et Royd lui sourit. Mais l'homme resta de glace et regarda son fils comme un étranger. Un frisson parcourut son échine, il lui connaissait ce regard depuis qu'il était petit, un regard qui questionnait : « *Qui es-tu ? Que veux-tu ?* »

Et maintenant c'était son père qui lui était étranger. Ses vieux doutes le remuaient à nouveau : et si cet homme n'avait jamais été son père ? Puis l'homme se mit à sourire, d'une manière brutale, comme s'il en avait reçu l'ordre, comme si le flot de données d'un programme enregistré dans son cerveau avait envahi la partie innervant ses muscles faciaux et il s'exclama d'un ton jovial :

– Bonjour fiston, que fais-tu là ?

Si son père avait reconnu son fils, il l'avait reconnu trop tard, car ce retard avait déclenché la méfiance. Royd avait l'impression qu'un robot obéissait au programme « *PÈRE* » quand son radar détectait la signature de son fils. Le radar l'avait averti trop tard et Royd avait perdu son sourire. La tristesse puis la haine avaient envahi son corps, la haine envers ce père si indifférent.

Puis celle-ci changea de phase, car elle lui était insupportable, et devint de la suspicion. Non, cet homme avait mis trop longtemps à le reconnaître, sa voix était trop sèche et il ne sentait pas le savon de Marseille et la naphthaline, ce n'était pas son père !

Ils se regardèrent droit dans les yeux, chacun doutant de l'identité de l'autre. Royd se dit que pour un double, il était bien réussi, puis une sombre pensée bouscula la première : était-il celui des SSS ou celui des Vengeurs de la Révolution ? Il pâlit et répondit :

– Je... je fais mon marché, comme toi !

– Cela ne te ressemble pas fiston, tu ne fais jamais ton marché !

Oh ! comme ce double le connaissait, le connaissait trop bien pour ne pas être son père !

Mais le doute revint aussitôt, il s'en détourna : il songea qu'il pourrait dire à cet homme ce qu'il n'avait jamais eu le courage de dire à son père :

« Je n'ai été qu'un objet de décoration dans ta vie, un bibelot qu'on montre aux amis quand il est jeune, confiant et qu'il sourit, c'est cette confiance que tu préférais, car elle te donnait l'illusion d'être innocent ! »

Mais il ne dit rien et pensa plutôt :

« Tu t'es servi de moi comme faire-valoir. L'ignorance et l'inexpérience de ma jeunesse, tu les as tournées en défauts, en maladie. Tu as fait de mon adolescence une pathologie pour te sentir mieux dans ta peau, pour projeter hors de toi tes propres carences, comme on tranche la carotide de l'agneau sacrificiel en espérant se purifier. Tu as voulu faire de moi celui que tu avais peur d'être, celui que tu savais enfoui en toi-même, l'enfant que tu étais ! »

Le père perdit son sourire, il était atterré, ses lèvres s'écartèrent pour laisser passer un petit filet d'air qui emportait ces mots :

– Tu es toujours aussi malade Royd, tu ne prends plus tes médicaments ? Va-t-il falloir te réimplanter la pompe à Dogmatil ? L'ordonnance du tribunal est valable cent ans!

Royd se rappela que quand il avait ce genre de pensées, son regard devenait torve, sa mâchoire inférieure tombait et qu'il s'affalait sur lui-même. Il porta la main à son menton, essuya la bave qui en coulait et marmonna :

– L'ordonnance du médecin, pas du juge ! et parcourut la cicatrice sur son ventre. Un poissonnier cria :

– Fraîches les sardines ! Trois douzaines pour le prix de deux !

Il hésitait à parler : même un double serait au courant de sa maladie. Si l'homme était le double des SSS, il leur passerait l'information. S'il était le double de l'ennemi, celui-ci serait forcé de changer ses plans. Il se décida :

– Papa, j'ai quelque chose d'important à te dire ! Les Vengeurs de la Révolution vont remplacer ton double par un de leurs, et c'est lui qui a pour mission de t'assassiner !

L'homme qui devait être son père resta bouche bée, puis comme secoué par une décharge, il éclata de rire :

– Elle est bien bonne, où as-tu été cherché tout cela fiston ? C'est El Gauncho qui t'a mis cela dans le crâne ?

Et une vague de chaleur remonta la poitrine de Royd, ce ne pouvait qu'être son père. Celui-ci continua:

– Il n'y a pas de triple fiston ! Même si les Vengeurs de la Révolution avaient réellement cherché un double, ils n'en auraient pas trouvé. Les SSS ont ratissé le monde entier pour trouver ce double qui a ma voix et parle mes langues.

– En es-tu bien sûr ? lui demanda Royd en russe, et l'homme de répondre dans son accent polonais :

– J'ai lu le rapport de recherche du double, Royd, tout va bien !

VI

Depuis la petite fenêtre de sa cuisine, Royd observait comme tous les soirs les murailles des SSS. Il était inquiet, il aurait bien voulu croire son père, d'ailleurs était-ce bien son père ? Certes, il avait parlé russe couramment, mais peut-être s'agissait-il des phrases courantes apprises par cœur. Royd doutait et plus il doutait, plus il transpirait et plus sa respiration devenait courte et rapide. Il se mit à trembler, à se recroqueviller sur lui-même, puis cette foutue migraine le reprit. Il mit la tête sous l'eau, mais cela ne suffisait pas, il se mit à grogner comme un ours, se tenant la tête dans les mains, mais rien n'y faisait. Il hurlait maintenant, il descendit l'escalier en colimaçon quatre à quatre, priant que cela cesse.

Le voilà arrivé au ponton, il regarde la barque aux taches de peinture rouge sur son fond. Il n'en peut plus, il se jette dans l'eau froide, tout habillé et plonge, plonge. Oh ! comme le froid lui fait du bien, il n'éprouve plus le besoin de respirer, il descend comme s'il était lourd. Le voilà à nouveau au milieu des penseurs au fond de l'eau, ces squelettes accrochés par des cordes à leurs lourdes pierres, tous les suicidés de la ville qui discutent à jamais leur vie échouée.

Tout à coup, il sent une masse froide le heurter par-derrière, il fait volte-face, épouvanté, il reconnaît le noyé de la veille, celui qui l'avait appelé, celui qu'il avait assommé à coups de rame. Il est nez à nez avec son visage boursoufflé qui le regarde droit dans les yeux. C'est au tour de la terreur de l'envahir. Royd n'en peut plus, il veut remonter vers la vie, mais le noyé l'attrape par la cheville, le retient, le tire vers le bas pour retrouver son visage. Il est à nouveau face à face avec ce ballon de chair et là, l'épouvantable se produit, celui-ci remue ce qui lui reste de lèvres, des grosses bulles d'air s'en échappent, d'où Royd est persuadé d'entendre : « *Dépêche-toi, c'est pour ce soir !* »

Puis le noyé lâche son étreinte et Royd remonte, remonte à la même vitesse que les bulles et celles-ci lui répètent : « *Dépêche-toi, c'est pour ce soir !* »

Royd regarde vers le haut, il voit les lumières des réverbères se réfracter à la surface de l'eau, plus que deux mètres, mais il n'en peut plus, il veut respirer et maintenant, tant pis si c'est de l'eau, respirer, respirer pour ne pas se noyer, il respirera de l'eau, il n'en peut plus. Il se force à attendre et tout à coup, il sent l'air sur ses joues, sur sa bouche, sur son nez, ça y est ! il est à la surface, il peut respirer ! il va respirer, mais quelque part ses poumons se bloquent, il n'arrive pas. Tout est noir.

Il se réveilla sur le pavé froid de la berge, la voix d'El Gauncho traversait ses paupières. Quand il ouvrit les yeux, il vit son visage luisant et buriné, que détaillait la lumière crue du réverbère. Du trou béant de sa bouche, ciselé d'une dentition rappelant les ruines antiques, s'échappait une haleine de gin mélangé aux acides gastriques. Il riait. Ses yeux pétillaient comme ceux d'un rat. D'une voix rauque et approximative il questionna :

– Tu voulais encore nous quitter fiston ?

Puis il partit d'un rire moribond, qu'on avait du mal à distinguer de celui des mouettes environnantes. Tout à coup la tête d'El Gauncho vacilla sur le côté comme s'il avait soudainement perdu la vie, et bien que sa diction se trouvât perturbée par l'inclinaison de sa tête, Royd en reconnut les mots :

– Grande réception chez Grüter ce soir ! l'ambassadeur d'Irak est là, il y a deux salles Royd, tu les connais bien, celle de droite et celle de gauche. Et dans chacune de ces salles, Royd, il y a ton père et ses assistants. Royd, l'ambassadeur n'arrivera qu'à neuf heures, mais il ne rencontrera pas ton père, parce que le double va tuer ton père : le double va se lever, aller aux toilettes et quand il va revenir, Royd, il va faire exprès de se tromper de salle ! Il ira s'asseoir juste en face de ton père, à la place réservée à l'ambassadeur. Tout le monde sera très surpris de voir deux Messieurs Vciegdadoumat, les assistants et tes frères aussi. Ton père aussi sera surpris, mais bien moins que les autres, car lui, il saura bien qu'un double a été engagé pour sa sécurité. Il sera simplement surpris que celui-ci change de salle et s'asseye à sa table. Il n'aura pas le loisir d'être surpris très longtemps, car le double sortira son P38 de dessous son aisselle et lui tirera une balle dans le front à bout portant. Ton père s'affalera dans l'assiette encore vide, plus exactement sur la serviette placée dessus, qui deviendra rouge de son sang et ton autre père se lèvera et quittera le restaurant en courant. À moins que toi, Royd, tu n'empêches ce crime d'être commis ! Si tu veux l'empêcher, dépêche-toi, on te l'a déjà dit !

Et El Gauncho disparut. C'en était beaucoup pour un demi-noyé, mais peut-être justement parce que Royd en avait réchappé de justesse, était-il particulièrement perméable aux paroles d'El Gauncho. Royd n'hésita plus, il prit la résolution d'accomplir sa mission.

La détermination de son esprit lui avait déjà fait recouvrer ses forces. Il regarda sa montre : neuf heures moins le quart, pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! Il courut chez lui, ne prit ni la peine de se changer ni celle de se doucher, il prit seulement le temps d'emporter la dague, précisément celle que lui avait offerte son père pour sa licence es lettres. Et puant l'eau du fleuve, mouillé et hirsute, il courut sur le pont en direction du *Caveau*. Il se sentait fiévreux, mais il courait. Il ne se

demandait même pas comment il arriverait à savoir dans laquelle des deux salles se trouverait le double. Il courait, serrant sa dague enfoncée dans la manche de son costume blanc trempé. L'eau giclait de ses chaussures à chaque pas. Un couple d'amoureux s'écarta, étonné. Royd dévala l'escalier. Il se trouva nez à nez avec l'aquarium. Derrière la Vierge Marie, un énorme brochet le fixait. Où était le double, dans la salle de droite ou dans celle de gauche ?

Deux serveurs sortirent des cuisines en même temps. Il leur demanda où était Monsieur Vciegdadoumat, chacun montra la salle à sa droite, puis surgit Grüter, son sourire mièvre avait disparu. Il contemplait Royd dans son costume trempé, celui-ci ne lui laissa pas le temps de concocter une quelconque question, il bondit vers lui, prêt à l'étrangler et lui hurla :

– Où est mon père ?

Grüter, visiblement affolé par la violence de Royd, laissa tomber le saucier qu'il portait. Il répondit en indiquant la salle de droite, et Royd se dirigea vers la salle de gauche.

Il entra, serrant sa dague, le double de son père l'avait déjà vu, il se leva inquiet, les doubles de ses frères le regardaient inquiets eux aussi. Royd contourna la table par la droite, marchant d'un pas rapide et saccadé vers le double qui l'accueillait à bras ouverts, parcourant d'un regard désemparé le corps de Royd encore trempé, des cheveux jusqu'aux chaussures. Le double de son père s'exclama :

– Que t'arrive-t-il fiston ?

Royd ouvrit ses bras lui aussi. Un instant il eut un doute, cette voix lui était si familière, et le choix des mots aussi. Il se jeta dans ses bras, comme le fils qu'il était à ses cinq ans quand celui-ci revenait du travail. Puis son esprit lui rappela que le double connaissait son père et Royd par cœur. Il s'en remit à Grüter qui n'avait aucune raison de mentir et en pleine étreinte paternelle, il plongea sans regret la dague dans la poitrine, par l'échine, juste derrière le cœur de celui qu'il étreignait.

L'homme poussa un cri rauque, regarda Royd droit dans les yeux, Royd le serrait plus fort que jamais. L'homme pâlit, son regard se fit implorant. Après avoir traversé le cœur, la dague devait avoir atteint le poumon gauche, car l'homme cracha du sang au visage de Royd et s'écroula. Royd ne fit rien pour le retenir. Il regarda une dernière fois la bête à terre qui se raidissait de douleur et d'agonie. Tout s'était bien passé.

Royd tenait encore la dague ensanglantée dans sa main meurtrière et regardait un à un les convives terrorisés. Les doubles de ses frères et sœurs étaient atterrés.

Madame Sinn, la serveuse avait laissé tomber le plateau d'amuse-gueule. Tous regardaient Royd, glacés d'horreur. Il contempla à nouveau le corps ensanglanté à ses pieds et porta son regard

sur ses faux frères et ses fausses sœurs. Ils l'observaient depuis leur visage de granit, comme s'ils avaient passé un siècle à lui reprocher ce crime. L'épouvante avait disparu de leurs traits, mais un subtil mélange de reproches et de mépris y avait fait place. Royd sentait la colère monter en lui. Comment osaient-ils le mépriser ? lui qui était un héros, lui qui avait eu le courage de sauver son père !

Ils le regardaient comme s'ils avaient toujours su qu'il commettrait cet acte ignoble, comme s'ils s'étaient toujours doutés que la révélation de sa vraie nature était une question de temps. C'était inscrit sur son front qu'il était un scélérat, semblait dire l'unique cadette. Exaspéré, Royd se mit alors à crier :

– Ne me regardez pas comme ça ! J'ai sauvé notre père de cet individu, payé par les Vengeurs de la Révolution, qui se préparait à l'assassiner pas plus tard que ce soir, à neuf heures !

Il regarda sa montre ensanglantée qu'il portait au poignet gauche et continua :

– Il est neuf heures du soir !

Une jouissance lui parcourut l'échine. Il était libéré ! comme si une explosion avait déchiré la paroi qui le séparait de son avenir et de lui-même.

Le monde entier lui appartenait enfin sans réserve. Il s'était échappé de sa prison, celle de se sentir coupable sans savoir de quel crime. Cette torture quotidienne, lancinante et perpétuelle, consistant à supporter les regards de ses proches, de ses frères et de ses sœurs, des gens de la rue, des boulangères et des épicières ou de l'opticien, qui n'exprimaient que le mépris et l'accusation et lui criaient silencieusement et sans témoins : « *C'en est bientôt fait de toi !* »

Tout ceci était terminé. Il avait découvert par cet acte, ce dont il avait été coupable : de ne pas avoir exaucé le plus profond de leur souhait : qu'il soit enfin coupable ! Qu'il devienne enfin ce à quoi ils l'avaient destiné : un meurtrier dont ils avaient besoin pour se purifier et vivre, celui que l'on pouvait et devait montrer du doigt, car ce doigt ne devait jamais s'abattre sur eux. C'était leur droit d'aînesse ! Sa torture était terminée, il avait enfin obéi.

Il ne se rendait pas compte de la bave qui coulait de sa bouche, une bave élastique qui montait et descendait au rythme de ses transes. Ce dont il se rendit compte, c'est que quelque chose clochait dans sa perception, qu'il avait oublié que ceux qui le regardaient n'étaient ni ses frères, ni ses sœurs, mais leurs doubles puisqu'ils étaient à la table du double, mais surtout puisqu'ils ne semblaient pas le connaître.

Il se rassura, ces regards de dégoût, ces lèvres de reproches, ces narines méprisantes, n'étaient pas ceux de ses frères et sœurs. Il les regarda à nouveau et s'aperçut qu'ils n'avaient rien de tout cela, qu'ils étaient tout simplement épouvantés, que même s'ils leur ressemblaient, ils lui étaient inconnus. Son cerveau malade avait une fois de plus tout déformé.

Il leva son bras droit qui tenait encore la dague empourprée, comme pour partir à l'assaut et se dirigea à grands pas vers l'autre salle. Il souriait, heureux et fier de son acte. Il avait sauvé son père et était un héros, mais surtout, il était enfin devenu un pécheur. Il était devenu un des leurs. Il se rua plein d'attente vers la récompense, la reconnaissance tant attendue. Il ouvrit ses bras ensanglantés et puants de l'eau du fleuve et se dirigea vers son père pour l'embrasser, pour se faire enfin féliciter et étreindre.

Dès qu'il eut pénétré la salle, après avoir raclé le mur de l'alcôve de la pointe de son poignard toujours brandi, un murmure s'éleva de la table, il se transforma en brouhaha, et quand Royd eut atteint le milieu de la salle, son costume blanc toujours mouillé de l'eau du fleuve, mais maintenant aurolé de rouge, ce furent des cris qui s'élevèrent. Le sourire de Royd se figea, là dans le coin, assis à la première place sur le flanc de la table longue, à droite de son père, il y avait ce type vêtu d'un costume blanc qui le fixait consterné.

Celui-ci s'apprêtait à se lever. Ce type lui ressemblait comme seul un double pouvait le faire. Ce type, c'était Royd lui-même, en version sèche, indolore, brave et obéissante. Il n'avait pas d'algues et de brindilles accrochées à sa tignasse, ni de sang sur le veston. Ils se levaient maintenant tous et criaient en cœur d'un seul cri strident et terrifiant en regardant le Royd surgit des eaux qui accourait vers son père, les bras tendus comme quand celui-ci revenait du travail.

Un court instant, Royd interrogea son double du regard pour savoir qui d'entre eux deux était le double de l'autre, qui d'entre eux deux était le véritable Royd. Et Royd sentait une boule monter dans sa gorge, un énorme sanglot y prenait forme, suivi d'une multitude de petits sanglots qui cherchaient à remonter le gouffre de sa poitrine. Si ce type était le vrai Royd, cela expliquerait qu'il ne se soit pas encore trouvé ! Il sentit une extrême jalousie monter en lui. Voilà le type qui lui dérobait sa vie ! Puis son regard rencontra celui de ses frères et sœurs et il sentit en lui monter le doute. Mon Dieu ! qu'avait-il fait ? Si son double dînait là, c'est qu'on était dans la salle des doubles, c'est qu'il s'était trompé de salle, trompé de double et qu'il avait assassiné son propre père !

Et celui vers lequel il courait maintenant n'était pas son père, mais l'abominable double. Il n'eut pas le temps de conclure. Son père ou son double, le diable seul le savait, sortit un Beretta de

sa hanche et avant que Royd n'eût fini sa course vers lui les bras ouverts, une main refermée sur sa dague, l'homme tira sur Royd à bout portant. Royd s'effondra. Ainsi le père abattit son fils.

*

Le lendemain, les journaux étaient pleins de l'événement. La plupart étaient incomplètement informés. *Le Présent* titrait :

« *Parricide au Caveau ! Le directeur du SSS assassiné par son fils !* »

Le Miroir arborait : « *Infanticide au Caveau, le directeur du SSS abat son fils à bout portant !* » Seul *Le Futur* était un peu mieux informé : « *Double meurtre au Caveau, un fils poignarde son père à mort, ce dernier lui tire une balle à bout portant et s'enfuit !* »

Non, *Le Futur* n'était pas un journal satirique, l'article avait été rédigé à la hâte. Toute la ville parlait des meurtres au *Caveau*. Les SSS avaient immédiatement interdit l'accès aux journalistes et fait d'énormes pressions pour que rien ne se sache, en particulier cette histoire de doubles. Ils ne tenaient en aucune façon à ce que le rôle de Vciegdadoumat dans la « Défense » Nationale ne s'ébruite, en particulier cette histoire de *PÉTRANITE*.

Un photographe qui avait tenté de s'introduire sur les lieux du double meurtre avait été tellement neutralisé par les agents des SSS que cela l'avait rendu bipolaire. Bref, un lourd couvercle avait été placé sur les chairs chaudes et sanglantes du restaurant *Le Caveau* par un chef bien plus puissant que Grüter. D'où les informations contradictoires, incomplètes et absurdes des journaux.

Le père de Royd était bien mort, l'équipe d'urgence avait tout essayé, mais il semble que Royd avait tant fourragé dans le cœur de son père qui lui avait si peu ouvert, qu'il n'y avait plus rien à faire, il ne repartirait plus. Le défibrillateur avait réussi à le faire battre une paire de fois, mais c'était pour accélérer l'hémorragie en lui faisant pulser le sang dans ses poumons et dans son ventre.

VII

Tout à coup, Royd reprit conscience. Les yeux toujours fermés, il entendait le bruit d'une machine telle une pompe qui gonflerait par intermittence un bateau pneumatique. Puis il se rendit compte que ce rythme coïncidait avec celui du pincement aigu qu'il ressentait au poumon droit. Il commençait à se souvenir, El Gauncho, le marché, le noyé, *Le Caveau*, Grüter, le double, l'étreinte meurtrière, la course vers l'autre salle. Et là, une douleur bien pire que celle qu'il ressentait au poumon le déchira d'abord en deux, puis en mille, puis en une infinité de parties. Un crochet s'était pris dans sa gorge, un crochet grand comme une ancre de trois-mâts. Il n'arrivait pas à respirer, pas à crier. Il était terrassé par cette conscience qui revenait. Il voulait repartir dans le coma, dans le néant d'où il venait au fond du fleuve parmi les penseurs érodés, la corde au cou, la pierre au fond. Il était paralysé par l'horreur de son acte : il s'était trompé d'homme, il avait tué son propre père !

Il ouvrit un peu les yeux pour voir l'ombre que les barreaux de la fenêtre projetaient sur le rideau bleu. Il était en prison. L'insupportable remords le submergea, il disparut à nouveau dans son fleuve, parmi les têtes boursoufflées et sans corps. Il repartit !

Royd avait pris la balle dans le poumon droit, elle avait évité la colonne vertébrale et était ressortie par le dos, brisant une côte, un sacré calibre ! Il pouvait s'estimer heureux de ne pas passer le reste de sa vie dans une double prison, celle des assassins et celle du fauteuil roulant.

Sa fuite ne dura pas longtemps, le temps d'une apnée prolongée, le temps de plonger vers le fond du fleuve et de remonter, de se retrouver à nouveau nez à nez avec les rideaux bleus de sa conscience.

Puis, comme il est courant chez les criminels, les petits comme les grands, les morsures de dame conscience s'estompèrent, il s'était trompé, c'était tout, cela arrivait à tout le monde !

L'imperfection était le propre de la vie, la seule perfection était la mort, justement, la mort. Au moins, c'était un accident, un regrettable accident, mais pas un parricide volontaire et prémédité. Son père était mort lors d'une tentative pour le sauver, voilà, c'était tout ! C'était la faute de Grüter qui lui avait indiqué la mauvaise salle.

Sa respiration se calma. C'était triste, mais ce n'était pas si grave. Il n'avait même pas peur de la justice, elle serait clémentine, et l'État et les SSS aussi. Il avait agi dans l'intérêt de la Nation, pour protéger son père et s'il s'était trompé, c'était la faute de Grüter, c'est lui qu'il fallait jeter en prison.

Puis il entendit des pas dans le couloir, des éclats de voix. La porte s'ouvrit. Une infirmière entra, elle le regarda froidement, ne dit pas un mot, s'affaira à la table et se retournant brusquement, le visage sévère et dur comme le marbre, elle lui injecta sans mot dire, par le cathéter, une substance inconnue de Royd et partit sans explications. Peu après, l'esprit de Royd s'embruma, ses muscles ne répondaient à aucun de ses influx nerveux. Il était comme dans une camisole, une camisole chimique. Ce rituel dura quinze jours, au cours desquels il ne reçut aucune visite.

*

Les plaies étaient cicatrisées et Royd pouvait maintenant marcher. Il fut transféré de l'hôpital carcéral d'Arousie, dans la prison de Varzoth, aux abords de la ville. Comme par un hasard attentionné, des magazines et journaux qui traînaient dans sa cellule relataient tous de son meurtre. À son grand étonnement, la teneur des articles était toute la même et erronée : Un fils déséquilibré mental tue son père par haine !

Royd enrageait, quel mensonge ! lui, déséquilibré ? par haine ? c'était par amour plutôt, mais en réalité par amour et méprise, quels menteurs ! Ils étaient mal informés. Puis Royd se calma. Il se dit que c'était normal, il avait été dans le coma, puis inaccessible. Personne ne savait ce qu'il savait. Il parlerait maintenant. Il allait tout raconter à son avocat, Maître Delavenue, qui le sortirait d'affaire. Tout cela s'arrangerait.

*

Le lendemain de son arrivée à Varzoth, la sonnerie générale de dix-huit heures trente venait de retentir, quand il entendit le verrou de la porte de fer de sa cellule coulisser, deux gardiens, dont un décoré d'un mur d'insignes comme un général de l'armée soviétique pénétrèrent sa petite cellule, l'autre tenait deux paires de menottes dans la main, dont l'une avait les anses plus grandes que l'autre. Le général qui tenait une arme au poing ordonna, de la voix rauque d'un grand fumeur :

– Debout ! Demi-tour gauche ! Face au mur ! Les mains sur la nuque !

Royd s'exécuta, incertain. Tout à coup le général se mit à hurler :

– Avance ! Contre le mur, j'ai dit ! que ta patate de nez devienne de la purée !

Le général avait saisi les cheveux de Royd et enfonçait sa tête dans le mur fissuré. Il imprimait maintenant un mouvement latéral comme pour effacer les moisissures et aspérités de la pierre avec le nez de Royd, qui était devenu une gomme pour le cerveau de ce général évidé par l'alcool. Le râpage de la peau du nez de Royd, déjà trouée comme le gruyère, n'était rien à côté de l'éclair de douleur qui traversa tout à coup son visage : son cartilage avait cédé sous la pression. Il hurla. En guise de réponse, il eut droit à deux coups de poing dans les reins. Il en eut le souffle coupé.

Il sentit le métal glacé d'une menotte s'accrocher à son poignet droit. Puis il sentit les maillons d'une chaîne faire de la compote de sa pomme d'Adam. On lui tordit le bras gauche pour en amener le poignet près du poignet droit. Il entendit le dé clic du verrou des menottes. Ça y était, ses mains étaient menottées derrière sa nuque, mais une seconde chaîne lui enfonçait la gorge.

La position était très inconfortable, non seulement, elle étirait les triceps et contractait les deltoïdes, mais toute tentative d'amoindrir cet inconfort résultait en une pression insupportable sur la pomme d'Adam.

Ces salauds avaient aiguisé les anses des menottes et chaque mouvement provoquait une brûlure que même le sang qui en sortait n'arrivait pas à éteindre. Il espéra que son supplice fût terminé, mais le petit gardien le tira en arrière et lui fit faire un quart de tour vers la gauche avant de le pousser en avant vers le lit sans ménagement, son tibia heurta l'arrête métallique du sommier, puis son front le mur. Le général s'affaissa sur lui et son haleine d'égout qui s'échappait de son visage libidineux s'approcha de celui de Royd. Il s'affola : ça, non ! jamais !

Le général lui hurla à l'oreille :

– On les nourrit, on les éduque, on les habille, les loge pendant vingt ans et ils ne trouvent rien de mieux à faire que de nous tuer. Ah ! petit salopard, tu vas payer !

Il sentit la main du petit lui saisir le mollet. Royd s'affola. Il ne voyait qu'une seule solution, pour une fois sa malformation congénitale le servirait, il savait encore ouvrir sa mâchoire et le cou ridé et puant du général était à portée de ses crocs. Il mordrait la chair jusqu'à faire péter la carotide qu'il broierait de ses canines comme une carotte. Pour une fois la laideur de sa dentition le servirait, il l'avait déjà expérimentée à vingt ans sur un jeune loup qui l'avait attaqué dans la vallée de la Gorbiette et maintenant c'était lui le loup et le sang pisserait et inonderait cette carcasse de général.

Toute sa force montait maintenant dans sa gueule, il arracherait les chairs et c'est ce salaud qui allait payer. Tout à coup, il sentit à nouveau le métal froid, cette fois-ci sur son mollet et entendit le dé clic d'une menotte. Le général se leva d'un coup. Les pieds de Royd étaient attachés au lit. Il s'assit tant bien que mal sur le bord du lit pour alléger la douleur que provoquait l'attache

de sa jambe, le regard baissé vers les bottes noires des gardiens. Il évita de justesse un dernier coup de botte au visage. Et le petit gardien avec son accent du sud lui hurla :

– T'as de la visite ! et ils partirent enfin.

*

Il tressaillit. Le verrou de la porte glissait à nouveau. Un homme, vêtu d'une longue robe noire s'avança et la porte se referma derrière lui. Dominant son vêtement, un col blanc semblait supporter sa tête contrite, ses mains étaient serrées sur une bible de cuir noir. Ses mains velues comme celles d'un singe laissaient entrevoir une croix dorée à laquelle il semblait s'agripper. Royd se mit à trembler. On n'envoyait les aumôniers dans les prisons qu'au dernier matin des condamnés.

Ce n'était pas possible, il n'avait même pas eu de procès ! Ses tremblements s'amplifièrent. Se pouvait-il que son jour soit arrivé ? Même s'il avait souvent souhaité mourir, la perspective qu'une main extérieure exauce ce souhait, lui était insupportable, encore plus celle d'une justice injuste. Il n'avait pas eu de procès !

L'homme en soutane s'assit sur la chaise devant lui et déclama d'une voix monocorde et sans compassion :

– Nous sommes tous des pécheurs mon fils et c'est cela qui nous différencie du Seigneur. Je suis venu pour te soulager avant que tu n'affrontes les dures épreuves qui t'attendent. Confesse-toi à mon oreille qui est à cette heure celle du Seigneur, pour qu'il trouve la miséricorde de te pardonner ton crime, qui est le plus odieux qu'il soit possible de commettre !

L'aumônier reprit son souffle. Agitant la couverture de sa Bible comme un éventail, il reprit :

– Ta vie sera courte mon fils, car non seulement tu n'as pas honoré ton père, comme il est prescrit dans la Bible, mais tu as écourté la sienne, ce qui est le péché suprême. Tu n'as plus de maison mon fils, tu es le vagabond sans famille ni patrie et ton baluchon est lourd. Allège-toi mon fils, je t'écoute !

Royd essaya de répondre, mais la chaîne lui pressait tant la gorge qu'aucun son intelligible n'en sortit. Il tira ses coudes vers l'avant pour alléger la pression et finit tant bien que mal par articuler d'une voix rauque :

– Je n'ai pas voulu le tuer. Je croyais que c'était son double !

L'aumônier ferma les yeux et les rouvrit d'un air désabusé. Royd reprit :

– Ce double n'était pas celui des SSS, c'était celui des Vengeurs de la Révolution !

L'aumônier acquiesça et fit un signe de croix :

– Nous errons tous sur les chemins vers lesquels le diable nous attire !

Royd insista entre deux grognements :

– Le double allait l'assassiner ! Je me suis trompé de salle, c'est la faute du restaurateur !

L'aumônier poussa un second soupir encore plus lourd que le premier et fit un troisième signe de croix. Il se mit à marmonner une courte prière en latin, puis continua :

– Pauvre brebis égarée pas le Malin, veux-tu rendre un dernier hommage à feu ton géniteur, pour que notre Père à tous te pardonne ?

Royd, submergé d'émotions par le souvenir de son crime, fondit en larmes. Entre deux sanglots et trois râles, il parvint à dire :

– Oh ! oui, je le veux ! mon pauvre père adoré !

Sur ce, l'aumônier regarda sa montre comme soulagé et déclama :

– Mon fils, tu te repens et c'est bien ! Dieu reconnaîtra les siens, mais la justice des hommes n'est pas la justice divine. Ton âme trouvera le repos dans ton corps et ton corps dans la terre, euh... ton âme dans les cieux le jour venu ! Si tu n'as plus rien d'autre à me dire, je vais te quitter pour m'en aller voir d'autres âmes en peine, ici dans la prison. On viendra te chercher à l'aube. Paix à ton âme !

L'aumônier se leva. Il marmonna encore quelques phrases en latin, fit un signe de croix et agita sa clochette. La porte s'ouvrit et il s'éclipça aussi légèrement qu'il était rentré.

Royd tomba dans une sorte de catharsis. Ses yeux fixaient le mur, son pied droit semblait battre la mesure, mais de manière approximative, peut-être celle d'une marche funèbre. Il se reposait sans cesse la même question : pourquoi n'avait-il pas eu de procès ? Tout le monde avait droit à un procès, puis la phrase du petit gardien du sud lui revenait : « *Tu l'as déjà eu ton procès, pendant que tu étais dans le coma !* » et Maître Delavenue ne viendrait pas.

*

Le lendemain à l'aube, il fut réveillé par des coups de pied sur ses côtes et des gifles. Des gardiens le menottèrent à nouveau, mais cette fois-ci, les bras derrière le dos. Ils le poussèrent vers la porte, mais elle donnait sur une grille de fer. Il se retourna pour voir une autre grille coulisser devant son nez. Il était dans une cage, comme un singe.

Le pauvre Royd ne comprenait rien. Tout à coup le sol se mit à tanguer comme celui d'un navire, il perdit l'équilibre et fut projeté vers la grille arrière de la cage, puis celle-ci s'éleva comme celle d'un ascenseur, s'arrêta à nouveau, puis l'ascenseur se déplaça horizontalement vers l'avant.

Il n'était pas dans un ascenseur, mais dans une cage à porteurs. Ils étaient quatre, tout de noir vêtus, casqués et recouverts d'une armure. Ils s'engouffrèrent maintenant dans un véritable ascenseur. Il descendit longtemps, puis s'arrêta brusquement. Ils soulevèrent à nouveau la cage et passèrent dans un couloir sombre d'où émanait une odeur fétide : un mélange de cloaques et d'ordures. Royd connaissait cette odeur, c'était celle des hôpitaux, des ordures médicales organiques. Il se boucha tant bien que mal le nez avec les paumes de ses mains. Une vive douleur lui rappela le traitement de la veille.

VIII

Ils avançaient silencieusement dans l'aube naissante. La ville était encore endormie. Les toitures en tuiles d'argile défilaient devant lui, séparées par des murets garnis de tessons de bouteilles déjà colorés par l'aube. Cela lui rappelait les processions de Pâques dans les îles Canaries, sauf que cette fois-ci, c'était lui le Christ. Toutes les trois minutes, les porteurs déposaient la cage à terre sans ménagement et l'onde de choc, même amoindrie par ses genoux fléchis se réfléchissait dans sa nuque.

On montait maintenant une colline et il entendait les porteurs jurer dans une langue qui lui était inconnue, un patois d'origine latine, car il y reconnaissait certains mots. Royd était incertain, les paroles de l'aumônier lui revenaient à l'esprit : « *Rendre un dernier hommage à son père* ».

Il avait bien compris, il s'agissait de l'enterrement de son père n'est-ce pas ? Tout à coup, il lui sembla entendre un chant, par bouffées, apporté par la brise qui se levait, un chant triste, porté par des voix d'hommes. Puis ce fut à nouveau le silence. Il sentit tout à coup un regard, se tourna vers la droite pour voir une vieille aux cheveux gris plaqués sur son crâne et noués derrière la nuque, elle le regardait de ses yeux argentés qui luisaient à travers la fenêtre. Elle riait sans émettre un son, offrant en spectacle son orifice noir sans dents, d'où s'échappait le silence.

Puis elle ferma ses volets, coquette, et c'est là que Royd entendit des milliers de volets se fermer, les uns après les autres comme des dominos. Une grosse boule s'était logée dans sa gorge. Il était l'animal de cirque, le condamné qu'on montrait à la ville avant de le conduire à l'échafaud. Il était la surface de projection du mal, celui que les humains avaient en eux, dont ils pensaient se purifier, porter hors d'eux en fustigeant un condamné.

Oui, il avait tué, tué son père, en labourant son cœur avec le poignard que celui-ci lui avait offert. Mais c'était par amour, c'était une erreur. On ne traitait pas ainsi un homme qui avait écrasé un enfant. Pourquoi était-il traité ainsi et transporté dans une cage ? On aurait pu l'amener, menotté et escorté de deux, quatre, voir seize gardiens !

On était arrivé au sommet de la colline. Royd fût frappé par l'architecture différente de cette partie de la ville, il lui semblait que les maisons blanches pour la plupart, étaient plus petites, chacune entourée de jardinets, que les toitures portaient une croix comme des chapelles, qu'entre elles et le sommet de la colline, s'étendait une vaste prairie délaissée.

Royd ne voyait pas bien, ses lunettes rondes cerclées d'argent étaient tombées dans le fond de la cage. Puis tout à coup, une clameur s'éleva de la prairie avant d'entamer un chant, la prairie

même se leva. C'était la foule cette prairie et le quartier aux maisonnettes de chaux, c'était le cimetière d'Arousie, bien plus grand que la ville elle-même. Du chant s'échappaient des cris, des dissonances. Plus la cage se rapprochait de la foule, plus les dissonances revêtaient un sens : c'étaient des insultes. Puis les premières pierres frappèrent la cage de Royd. Il comprenait maintenant pourquoi les barreaux étaient si serrés, pourquoi il était dans une cage et pourquoi les porteurs étaient casqués et en armure : la foule le lynchait !

Royd entendit des hennissements et la pluie de rocailles s'arrêta net. La police montée écartait la foule pressée autour de la cage, pour laisser les porteurs avancer vers le grand portail du cimetière sur lequel était inscrit en fer forgé, un mot sur chaque battant : REQUIEM AETERNAM. Puis la foule se tut.

Les cris des mouettes perçaient le sourd murmure qu'une foule silencieuse ne peut s'empêcher de produire. Royd regarda le ciel et son cœur se mit à cogner lentement, sans accélérer, produisant des battements sourds d'un tambour, comme pour accompagner le murmure de la foule. Les mouettes tournoyaient en haut, au-dessus de sa tête comme des vautours.

Tout à coup, au fond de l'avenue principale, Royd aperçut un trou béant, comme celui que l'on creuse pour y verser les fondations d'une maison. Il prit peur, et si ce trou était pour lui ? Si après tout, c'était lui qu'on allait enterrer sans prendre peine de l'occire ? La foule avait repris son chant, il divaguait, le refrain surtout résonnait maintenant clairement à ses sens : « *Et son procès avait déjà eu lieu !* »

La foule chantait sa courte vie. Royd haletait, la cage tanguait et se rapprochait dangereusement de la fosse qui allait l'engloutir. Il voyait déjà les lames de terre déferler dans sa nef pour l'engloutir au fond des flots, des flots terreux sans penseurs érodés. La cage s'immobilisa.

La foule poussa une clameur guerrière. La voiture tirée par quatre chevaux noirs était arrivée. Royd distinguait sur le talus une ribambelle d'officiels en uniforme, portant des casquettes reluisantes d'étoiles. Ils étaient entourés d'un nuage d'hommes en costume et cravate noirs. Le cercueil, auquel étaient attachées quatre grosses cordes courtes terminées par des boucles rouges, fut tiré de dessous le baldaquin par quatre hommes coiffés de chapeaux noirs en feutre mou. Ils n'avaient pas suffisamment soulevé le cercueil, car celui-ci arracha le velours pourpre sur lequel il reposait. Ce qui frappa Royd, c'était la largeur du cercueil, double de la largeur habituelle.

Il n'eut pas le temps de poursuivre sa pensée, un homme au chapeau mou s'était rapproché de la cage, il connaissait ce chapeau, il connaissait ce menton mal rasé de jardinier qui mâchonnait. Cette bouche laissa tomber une fleur et une voix tristement familière s'en échappa :

– Bien joué Royd, en plein dans le mille, comme d'habitude !

El Gauncho souriait. Il avait l'air tellement aux anges que Royd n'arrivait pas à détecter la moindre ironie dans ses traits. El Gauncho allait continuer quand il fut brutalement poussé de côté par un garde qui lui hurla :

– On ne parle pas au prisonnier !

Les quatre porteurs déposèrent le cercueil au bord de la fosse.

C'est le hurlement du chien de Vciegdadoumat qui fit jaillir les larmes des yeux de Royd. Blaireau s'était allongé de tout son long au bord du vide, le museau dans la boue et gémissait, frottant de temps en temps sa vieille panse sur le sol caillouteux, d'un long mouvement langoureux de va-et-vient. On attendait. Puis un rabbin de grande taille, le visage emmitouflé dans un voile noir coincé sous son *spodik*, descendit l'allée à petits pas, bien trop petits pour sa taille. Il portait un brûloir dans la main gauche d'où s'échappaient quelques fumées d'encens qui dessinaient de belles arabesques dans l'air calme du cimetière. L'autre main agitait une clochette. À quelques mètres de la fosse, il s'arrêta et porta son regard en direction de Royd. Puis il reprit sa course d'escargot, s'arrêta à trois bonnes coudées de la fosse, comme s'il avait peur d'y tomber. Il attendit le silence le plus complet, toujours interrompu par quelques toussotements ou sanglots. Enfin, son aide qui avait trotté derrière lui tout le temps lui tendit ce qui avait l'air d'une trompette en bronze.

Le rabbin la porta à sa bouche. Au lieu d'un son de trompette ou de clairon, ce fut la voix du rabbin qui en sortit, une voix incompréhensible, déformée par le porte-voix. Il entama son discours chanté :

– La communauté d'Ephram, la cité d'Arousie, la Nation ont perdu un grand homme. Un homme qui a rendu d'immenses services à notre civilisation. Je l'ai moi-même bien connu, puisqu'avant de se décider à servir la Nation au plus haut rang, il avait embrassé la vocation qui est la mienne. Grand défenseur de la vérité, il avait bien vite compris que la meilleure façon de la protéger était non seulement de l'épier, de lui rendre visite partout où elle se cachait, mais également de la dissimuler. Il avait vite compris qu'elle ne devait pas tomber entre toutes les mains, et s'était ingénié sa vie durant, à fabriquer des échafaudages narratifs des plus compliqués, truffés de faux indices, de leurres, d'histoires parallèles, dont il avait seul la clef, pour protéger ce qui nous est le plus cher et brûle en notre cœur avec la plus grande ferveur : la vérité !

Car cette pulsion basse qui nous habite tous, de la crier sur tous les toits, n'est-elle pas simplement de la lâcheté, de la paresse, une recherche facile du confort de la conscience ? L'homme digne de ce nom ne peut pas s'abandonner à cette simplicité presque animale. C'est son devoir d'abstraire, d'analyser et de crypter le savoir pour que seuls les hommes doués d'une

perspicacité supérieure puissent y accéder et après avoir ainsi attisé la ferveur des hommes simples, il peut enfin les guider, portés par elle vers leur grand destin, en paix comme en guerre. N'est-ce pas là le rôle des hommes de culture, de science et d'intelligence que de penser sans relâche, de penser toujours, comme notre maître en ce jour : Roman Vciegdadoumat ?

Une troisième clameur s'éleva de la foule. La délégation des ouvriers de la voirie applaudit, suivi de la première compagnie du 153^e régiment du Casse-Pipe. On entendit des bis aux quatre coins du cimetière. Le rabbin qui savourait son succès se résolut à reprendre :

– C'est un grand homme qui nous a quittés, un homme dont je suis personnellement fier. Il est mort au combat, par la perfection des armes qu'il avait conçues, trop parfaites pour être comprises par le commun des mortels, trop perfectionnées pour être correctement utilisées. Elles le firent périr ! Dieu ait son âme !

La foule se mit alors à huer. Et tandis que le chœur entamait la prière, les porteurs s'éloignèrent de la cage et une pluie de rocaïlle s'abattit sur elle. La police montée ne fit rien pour l'arrêter. Le chœur chantait :

« Dieu des esprits et de toute chair, qui a foulé aux pieds la mort, qui a réduit le diable à néant et qui a donné ta vie au monde, donne toi-même, Seigneur, à l'âme de ton serviteur défunt le repos dans un lieu lumineux, verdoyant et frais, loin de la souffrance, de la douleur et des gémissements ! »

La pluie de pierres s'arrêta, Royd tenait son front ensanglanté et les pleureuses se mirent à pleurer. Puis le chœur reprit, oubliant une strophe :

« Parce qu'il n'existe pas d'homme qui vive et qui ne pêche pas, toi seul es sans péché, ta justice est justice pour les siècles et ta parole est vérité. Amen ! »

Royd regarda une dernière fois le visage découvert de son père qui gisait à la droite du cercueil double et ils le refermèrent. Les quatre porteurs laissèrent filer les cordes et quand le cercueil eut touché le fond. Le rabbin s'avança et jeta la première gerbe de terre. Puis la foule s'approcha et, avide et fervente, elle couvrit l'ébène de terre en un instant si bref qu'on eût dit que la Terre elle-même s'était refermée sur lui.

La foule disparut, attirée sans doute par les victuailles dispensées dans les tavernes avoisinantes par la Mairie d'Arousie, même les porteurs avaient déguerpi, laissant Royd seul devant la blessure fraîche de la Terre, dont il était l'auteur, face à son crime, seul avec son père.

On vint le chercher au crépuscule, après que les orages et la pluie qui était tombée tout le jour comme pour pleurer le défunt, eurent lavé le sang parricide et irrigué la Terre meurtrie. Royd grelottait au milieu de sa cage, affublé de ses lunettes rondes aux verres fendus par les pierres, au

rythme des croassements des crapauds qui avaient élu domicile à ses pieds. C'était sa peine, une de plus.

IX

Le sentiment d'injustice qui avait habité Royd, avait disparu pour laisser place, comme c'est souvent le cas, à une résignation d'abord insidieuse, puis dominante et complète. Cette acceptation totale de son sort lui procurait même un sentiment de liberté. Il avait en quelque sorte touché le fond. Il avait payé, il payait. Curieusement, le sentiment permanent de culpabilité qui l'avait habité sa vie durant avait disparu. Il avait trouvé l'harmonie. Il n'était plus un criminel impuni, errant hagarde de ruelle en ruelle dans la longue nuit de sa vie, il était enfin châtié. Il ne tentait plus d'expié une faute inconnue qu'il n'avait pas commise, il expiait un crime concret qu'il avait commis, qui lui servait d'ersatz à ce crime inconnu. Il avait trouvé son crime, ce à quoi il était destiné sans le savoir depuis sa naissance, et l'avait perpétré.

Royd était devenu calme. Une immense sérénité l'avait envahi. Il avait trouvé son destin, son identité, car chez Royd, l'identité n'était que la somme des projections des autres. Il avait enfin cédé à cette force invisible et mystérieuse qui le traquait sans cesse depuis son plus jeune âge. Il avait enfin exaucé ce qu'on attendait de lui. Il était quitte maintenant, du moins, il le croyait. Il était cet infâme assassin que son entourage avait toujours voulu qu'il soit. Il avait obéi à cet ordre silencieux qu'il lisait sur tous les visages depuis le berceau. Il avait assouvi le désir des autres et se sentait en paix avec lui-même. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, il se sentait enfin reconnu et aimé pour ce qu'il avait fait. Il avait commis l'acte qu'on attendait de lui et vivait les coups et les insultes des autres prisonniers, non comme une punition supplémentaire, mais comme une reconnaissance, comme un témoignage d'amour de sa personne, une délivrance. Il était enfin à sa place, cette fameuse place à laquelle on voulait le remettre depuis que Royd était Royd et cette place, c'était cette cellule froide et verdâtre.

*

Un jour, il apprit la mort d'El Gauncho. On avait retrouvé son corps dans le fleuve, le crâne enfoncé. Les SSS colmataient les brèches, s'était dit Royd. Personne ne devait apprendre l'existence de la PÉTRANITE. C'est là que Royd se remit à trembler et s'aperçut qu'il n'avait pas encore touché le fond. On pouvait toujours tomber plus bas. Les SSS n'attenteraient-ils pas également à sa vie, sachant qu'il avait lui aussi lu le rapport que El Gauncho lui avait fourni ? Ainsi, chaque fois que la porte de sa cellule s'ouvrait, il tremblait.

À son grand étonnement, il fut muté dans une autre cellule plus grande et plus confortable. Les repas qu'on lui servait étaient devenus meilleurs. Les gardiens étaient même devenus aimables.

Royd ne resta que neuf mois en prison. Il obtint la grâce présidentielle sans même l'avoir demandée, à la seule condition qu'il disparaisse, qu'il quitte Arousie et le pays. C'est ce qu'il était résolu à faire.

*

La veille de son départ, il décida de rendre un dernier hommage à son père. Il s'était agenouillé devant sa tombe et pleurait silencieusement, quand il entendit des petits pas derrière lui. Il se retourna les yeux humides et reconnut le rabbin qui avait officié l'enterrement. Celui-ci s'approcha de lui. C'est là qu'il se rendit compte qu'il avait une démarche familière. Quand l'homme fut tout près de lui, celui-ci s'exclama :

– Je te remercie mon fils !

Il fut interloqué, cette voix lui était si familière que son cœur s'emballa. Le rabbin ôta ses larges lunettes noires et la gorge de Royd se serra, la terreur l'envahit. Ce visage sous le *spodik* était celui de son père. Royd se redressa, tremblant plus que jamais et d'une voix défiante, il hurla :

– Que veux-tu fantôme ? n'ai-je pas assez expié ma faute ? M'a-t-on libéré pour souffrir le martyre de la folie ?

L'homme se mit à sourire et entrouvrant ses bras, il lui dit :

– Dans mes bras mon fils, tu m'as sauvé la vie, c'était bien le double que tu avais tué !

C'est là que Royd reconnut enfin son père. Les larmes le gagnèrent, ces larmes n'étaient pas des larmes de joie, mais de colère.

– Pourquoi ne m'as-tu pas dit plus tôt que tu étais vivant ? que j'avais bien tué le double ? Pourquoi m'as-tu fait endurer si longtemps ce calvaire de croire t'avoir assassiné ? Pourquoi n'as-tu pas parlé ?

Les larmes avaient également gagné son père, qui entre deux sanglots répondit :

– Je ne pouvais pas fiston, ordre des SSS. On n'est pas mieux en sécurité que quand on est donné pour mort et enterré !

Royd le regarda longuement sans mot dire, puis demanda :

- Et pourquoi m'as-tu tiré dessus à bout portant ?
- Je croyais que tu me prenais pour le double !
- Tu n'avais pas vu le sang sur mes mains ?
- Non, j'avais vu le sang dans tes yeux !
- Ainsi, tu étais prêt à tuer ton fils pour sauver ta peau ?
- Je sais tirer sans tuer Royd, on apprend cela aux SSS !

Et Royd s'élança vers lui, comme lorsqu'il avait cinq ans.

« Jean Waugal »

*Que la gloire après laquelle tous les hommes courent
reste à jamais gravée sur nos tombes d'airain !*

William Shakespeare, Peines d'amours perdues.

Il regardait les gens passer, sur chaque visage il lisait une histoire qu'il aurait pu écrire. Il pouvait écrire des histoires sur tout, un sourire, un arbre, une main, puis il les jetait, chiffonnées, déchirées dans la corbeille à papier ou les brûlait, pour ne plus jamais les relire, et il recommençait. Il avait des caisses remplies de bouts de papier, de feuilles volantes ou de cahiers. Il griffonnait des notes dans le tramway, à l'arrêt d'autobus, en pleine conversation avec des gens, il écrivait sur eux à leur nez et à leur barbe, en toute insolence impunie. D'ailleurs, il s'en moquait, comme il se moquait de la plupart des convenances.

Ses histoires étaient des plus saugrenues et des plus originales, à tel point que parmi ceux qui étaient autorisés à les lire, il s'en trouvait bon nombre qui le prenaient pour un fou ou pire, qui avaient honte pour lui, honte qu'il ose écrire avec tant d'indécence et de transparence. Ses écrits étaient une véritable confession et ses lecteurs s'indignaient de voir tant de détails de sa vie et surtout de ses pensées intimes étalées au grand jour, alors qu'eux-mêmes s'efforçaient tant bien que mal de dissimuler ces mêmes détails à leurs connaissances, leurs collègues de travail, leurs amis, leurs épouses, leurs époux, leurs parents, leurs enfants et pour finir à eux-mêmes. Jean n'en avait que faire. Il écrivait abondamment sur tout et partout. Il écrivait si bien que nombre de ses lecteurs l'avaient encouragé à s'adresser à des spécialistes, des gens du métier, des éditeurs, des conseillers littéraires, qui l'aideraient à mieux structurer sa prose si abondante et créatrice, car ils pensaient tous qu'il avait du talent, un grand talent.

Mais voilà, plus Jean entendait ce mot, plus il lui arrivait de disparaître de la soirée. S'il y restait, il ne disait plus rien, s'éloignait des convives et demeurait pensif, perdu, comme téléporté vers un autre astre. L'idée d'avoir du succès ou du talent lui était insupportable. L'éventualité de devenir célèbre le plongeait dans une panique qu'il avait un mal fou à contrôler. Lorsqu'il eut terminé un roman du nom d'« *Éternité* », relatant les affres d'un jeune homme idolâtrant le cinéma, le théâtre et la littérature, les voix furent unanimes, ce roman devait être publié. Le professeur Rotond avait même arrangé la venue de Ratillac, à l'époque le troisième éditeur sur la capitale. Mais Jean Waugal, puisque c'est son nom, ne se résolut pas à y venir. Il boudait. Non

seulement il ne vint pas, mais il fut introuvable. Même les deux coursiers de Madame de Chastenay qui tenait ces salons ne le trouvèrent pas. Jean Waugal avait disparu !

Madame de Chastenay, personne amène, qui semblait voiler ses émotions et son histoire derrière une enveloppe douillette, en avait le regard bien assombri. Bien qu'elle ne lui témoignât en public aucune marque d'affection particulière, il était évident à la contrariété qu'on pouvait lire dans son regard, que Jean Waugal lui était cher.

Sans doute s'était-elle mis en tête qu'il avait un grand talent et qu'il lui appartenait de le révéler au monde, comme elle l'avait fait pour d'autres avant lui. Jean Waugal était son projet, sa plante verte, qu'elle arrosait de thé depuis le printemps de l'année précédente, depuis ce jour où elle l'avait découvert en larmes sur un banc des jardins du Rocher, un amas de feuilles manuscrites déchirées à ses pieds, que le vent emportait une à une vers la mer. Elle l'avait pris en protection, sans avoir lu une seule de ses lignes, comme parfois il se fait que l'on embrasse un être sans même le connaître. Pourtant ce soir-là Madame de Chastenay n'était pas loin de regretter son geste d'alors. Et si ce Jean, somme toute, n'était qu'un idiot ? Un être qui pour une raison inconnue d'elle, aurait subi quelque traumatisme singulier qui lui ferait rejeter les convenances les plus élémentaires, refuser les occasions les plus enviées. Nom de Dieu ! elle en connaissait des âmes d'écrivains, non sans talent, qui auraient assassiné leur mère pour avoir une entrevue avec Rotond ! Et ce crétin de Jean qui ne venait même pas au rendez-vous ! Il fallait qu'elle se soit fameusement entichée de lui pour supporter de tels caprices.

Heureusement que Rotond n'était pas encore arrivé ! Comment allait-elle calmer ce tyran imprévisible ! Sophie était occupée avec Sir William qui s'appliquait avec toute la dignité de l'effort à parler français, effort qui n'était dépassé que par celui de ceux qui l'écoutaient. Joséphine n'était pas encore arrivée et avait fait savoir qu'elle aurait du retard. Il ne restait plus que Madame de Chastenay de la gent féminine pour calmer l'orgueil blessé du magnat, mais elle était la personne la moins indiquée pour une telle mission, étant la cause indirecte de la blessure et n'ayant plus l'âge de lui faire miroiter les promesses d'usage. Et Maya qui était déjà soûle !

Madame de Chastenay traversa un stratus de champagne en phase gazeuse, savant mélange d'haleines s'échappant des lèvres parfumées des invités du petit salon. Elle se dirigea vers la fenêtre, guettant telle la sœur Anne un cavalier solitaire et sans cheval du nom de Jean Waugal.

*

Jean Waugal, les mâchoires serrées comme pour retenir sa colère, ne marchait pas : il frappait la terre du chemin longeant le bois comme pour écraser les vers imaginaires dans lesquelles résidaient les esprits qui le tourmentaient. Ses yeux qu'il fermait de longues secondes lui laissaient entrevoir les premiers arbres et les derniers réverbères, dans cette stroboscopie volontaire dont il raffolait les jours de crise.

Il avait joué là, enfant, ou plutôt, on l'avait fait jouer là, dans cette partie du bois où le matin, les mères aèrent leurs mômes et le soir, les garces leurs jambes. Sa colère était aussi violente que confuse. Il ne se comprenait pas lui-même. Il était écartelé entre l'ambition et l'humilité, sur un chevalet invisible dont son esprit tournait les cylindres.

Il se voyait déjà sur un plateau de télévision, répondant sagement aux journalistes littéraires, cherchant par leurs questions à lui faire révéler les secrets de son génie. Il se voyait déjà acclamé par le public. Il sentait le regard des gens lui chauffer le cœur. Il s'imaginait l'émotion que provoquait le succès.

Il se représentait déjà faire des réparties subtiles, mystérieusement intellectuelles qui provoqueraient la prosternation, l'admiration sans limites, la fascination et l'adulation. Il serait le nouveau dieu, celui qu'il avait rêvé d'être depuis ses 15 ans, l'écrivain célèbre ! Son cœur s'emballait, des larmes de joie se répandaient lentement à la surface de ses globes oculaires. Le nœud éternel de sa poitrine se défaisait enfin et fondait dans sa gorge comme une douce liqueur. Il riait et pleurait, léger comme un bambin qui gambade. Le sentiment de suffisance, de supériorité, de grandeur enfin atteinte l'envahit : il avait enfin réussi ! Il avait construit ce talisman, cette carapace magique qu'on appelait le succès, qui devait le protéger de toutes les humiliations futures.

Mais voilà, déjà il sentait qu'elle ne le protégerait pas des humiliations passées, et celles-là, c'étaient les pires ! car c'étaient bien les seules qu'il connaissait. Puis tout à coup, comme la nuit qui soudain tombe sans que l'on ne s'en aperçoive, la honte l'envahit. Cette honte qu'il connaissait de fond en comble, récidivante et addictive, était tombée comme un grand rideau noir sur ce divertissement fou. La liqueur qui coulait dans sa gorge se durcit comme une corde. Il eut honte à se pendre, comme il savait si bien le faire. Le spectacle était fini, il était seul au premier rang, seul dans le noir de cette salle de théâtre, lorsqu'il sentit une foule derrière lui. Non, il n'osait pas se retourner, mais le murmure s'amplifiait.

Penaud, il se retourne enfin pour les voir, tous ces fantômes qui l'avaient hanté sa vie durant, sa famille, ses frères, ses sœurs, leurs époux, leurs épouses leurs enfants, leurs amis, ses parents, ses oncles, ses tantes, ses grands-parents. Ils étaient tous là, sortis de leurs caveaux respectifs

disséminés dans la ville. Et ils le regardaient, la mine sévère, pleine de reproches ancestraux, préparant une réprimande unanime et éternelle. Ils ne parlaient pas, mais il les entendait, de cette voix qui traverse les siècles :

« Comment oses-tu ? De quel droit te permets-tu d'enfreindre cette loi immuable gravée sur nos pierres tombales de ne jamais pécher d'ambition, ni d'autolâtrie ? »

Puis le murmure diminua d'intensité, comme une mer qui se retire pour mieux l'attaquer soudainement d'une lame cinglante :

« Comment oses-tu oser dépasser tes ancêtres ? Tu dois rester petit, vermine, ce pour quoi nous t'avons créé, pour nous sentir plus grands ! Jamais tu ne dois nous dépasser ! Jamais, tu entends ! »

Jean avait baissé les yeux et les épaules suivirent. Il regardait maintenant le sol. Ils avaient raison ! Pour qui se prenait-il ? Quel droit avait-il d'écrire, d'aspirer à être écrivain ? Le contrat muet et secret pour qu'il continue à être aimé de ses ancêtres était qu'il reste petit. C'était mal de chercher à être grand quand on était petit. C'était mal d'aspirer à être un dieu quand on n'était qu'un ver. C'était une insulte à Dieu lui-même et cela méritait la punition. Et la salle reprit en chœur :

« Tu ne chercheras jamais la grandeur. Tu demeureras à jamais humble et modeste. Tu courberas l'échine et tu t'agenouilleras. Jamais tu ne céderas à l'ambition de créer de belles et grandes choses. Honte à toi ! Honte à toi pour l'éternité et toute ta descendance, Jean Waugal ! »

Et Jean n'était plus qu'un garçon de 5 ans devant son maître d'école, se coiffant d'un bonnet d'âne, avant de se diriger vers le coin, en dessous du tableau d'Icare sur son rocher.

C'est le dur contact du sol qui le fit revenir à lui. Il évita le bas du grand arbre de justesse, ainsi que son écorce rainurée, sombre et humide. Des petits cailloux anguleux lui piquaient les paumes. Il avait trébuché. Il se retourna pour apercevoir un corps allongé en travers du chemin dans le froid de la nuit. Un instant il prit peur, la mort, pensa-t-il. Il n'aimait pas cela. Il fallait déguerpir au plus vite, mais il s'approcha de l'homme : sa poitrine se soulevait, sa vieille veste de Tweed était plus bariolée qu'à l'origine. Des taches de peintures, petites et grandes, rondes et oblongues avaient recouvert le bas des manches et les poches latérales. Quelques-unes s'étaient égarées sur les revers, d'autres dans ses cheveux et ses chaussures. Une haleine de mauvais vin émanait de sa bouche qui venait de laisser échapper un soupir : il vivait. Ses lèvres étaient restées entrouvertes, dévoilant de mauvaises dents aussi noires que les poils de sa barbe de trois nuits !

Un peintre, se dit Jean, encore un artiste qui se tue ! Et Jean eut envie de lui donner un coup de botte dans les côtes, comme on voit dans les films où les mauvais garçons tabassent un

clochard. Son pied droit le démangeait. Puis il pensa qu'un coup de talon dans son nez serait plus approprié. Il se retint, il comprit que sa haine naissante contre ce pauvre ladre avait son origine dans sa propre peur, celle d'échoir là à l'orée d'un bois, au crépuscule de sa vie, la bouche ouverte, ivre et transi de froid, sans avoir rien d'autre à montrer que des ongles noirs et des mains calleuses de se tenir le front.

Comme ce peintre, il aurait lui aussi poursuivi des chimères, combattu des fantômes invisibles dans l'espoir de les démasquer en les couchant sur le papier ou la toile, par la plume ou le pinceau. Le coup de botte ne partit pas. Il eut pitié de cet homme-là, et glissa un billet dans sa poche. Mais sa pitié était amère, et sa figure avait pris l'aspect de celle des bigotes qui font l'aumône à la sortie des églises, pleines de dégoût, de mépris, portant la laideur de la mort dans leurs grimaces. Non, Jean n'avait pas d'empathie pour ce peintre. Jean avait peur de lui-même !

Il reprit son chemin, mais dans la direction opposée. Une brise aux effluves de feuilles d'automne lui caressait le visage, puis la brise emporta des feuilles qui se collèrent sur son visage et lui couvrirent les yeux. Cela tombait bien, car il ne voulait rien voir ni rien entendre. Après tout, pourquoi ne pas aller chez Madame de Chastenay ? Pourquoi ne pas se laisser présenter au professeur Rotond ?

Quand il monta les marches du perron, il fut aveuglé par la lumière, elle lui brûlait les yeux. Le portier, les yeux rivetés sur la terre maculant son pardessus, dissimulait mal sa suspicion. Des pique-assiette qui s'invitaient tout seuls ? il connaissait. Mais celui-ci était trop mal habillé et trop peu soigné pour en être un. Non, c'était une autre suspicion qui était née dans son cerveau : la suspicion d'un homme qui a longtemps été au service des dames d'un certain âge. Il jeta un dernier coup d'œil sur la boue de ses bottes et d'une moue des plus méprisantes, demanda en regardant ailleurs :

– Qui dois-je annoncer ?

Jean, que ce regard avait atteint, même s'il s'ingéniait à n'en rien laisser paraître répondit :

– Monsieur le Marquis de l'Imposture et de la Lisière du Bois !

C'était toujours mieux que Jean Waugal. Le majordome resta impassible. Non que la déclaration de Jean ne l'ait surpris, mais il était déjà en bout de course sur l'échelle du mépris et du dégoût. Il remonta légèrement le coin de sa bouche, comme si une langue de vipère devait s'en échapper, mais il n'écarta que les doigts de sa main droite, dirigeant Jean vers l'escalier.

*

Madame de Chastenay avait vu son poulain arriver et Jean avait à peine atteint les dernières marches, qu'elle vint à sa rencontre de ses petits pas pressés. Lui prenant les mains, elle murmura comme à un amant :

– Oh ! Jean, je croyais que vous ne viendriez pas ! Quelle peur vous m'avez faite, mais vous êtes tombé ! êtes-vous blessé ? Heureusement Monsieur Rotond vient d'arriver, enfin il y a une demi-heure. Cela tombe bien il doit être au sommet de sa forme, de sa forme... champagnarde, rajouta-t-elle avec un sourire moqueur. Et Jean se laissa entraîner, acceptant une coupe de Roederer Crystal qu'on avait placée dans ses mains.

Il se laissa présenter à droite et à gauche, à ces deux modèles au sourire narquois qui travaillent pour une maison de mode suédoise, à Germaine Germain, la célèbre coiffeuse qui n'arrêtait pas de parler de sa voix d'homme et de rire comme une brebis. Comme il haïssait le rire ! ces spasmes incontrôlables qui lui semblaient ouvrir et fermer tous les diaphragmes consécutifs des tubes de notre organisme. Puis ce fut le tour du jardinier chilien qui avait été professeur de grec ancien, de l'écrivain russe en tutu rose qui n'avait écrit qu'un seul livre en vingt ans. Jean avançait dans cette mer de visages qui faisaient tous une compétition secrète de bonheur, comme il haïssait la gaïté, surtout celle injectée par l'alcool !

La main qui le tirait savait où le mener, les gens s'écartaient pour les laisser passer. Déjà une haie d'honneur se formait vers le seul homme d'importance ce soir : Monsieur le professeur Rotond, Président Directeur général des Éditions de la Rotonde, Directeur Académique des Études Littéraires à l'École Nationale Supérieure des Écrivains, fondateur de l'Ordre des Romanciers, auteur de la fameuse Encyclopédie du Style. Tout le monde regardait la progression de ce jeune somnambule et de cette femme aussi énergique que mûre qui le guidait. Les regards étaient curieux, bienveillants moqueurs ou amusés.

Une seule tête sortit du portrait de groupe pourtant si uniforme, comme si la mise au point avait été faite sur lui et uniquement sur lui sans aucune profondeur de champ par les yeux de Jean ouverts à F 1:1, et cette tête dont les yeux fixaient ceux de Jean comme pour les crever exprimait tant de haine et de jalousie que son cœur se glaça et ses bras se raidirent. Il faiblit et la peur s'empara de lui.

Le regard qui le crucifiait à sa propre colonne vertébrale était celui d'Ulrich Krug, professeur d'allemand, né à Mützig, Alsace. On dit qu'il avait plusieurs fois essayé de changer son nom en « Klug », mais ceci lui avait été refusé au motif que même si la signification du mot allemand était bien : « cruche », elle ne transparaisait pas en français et n'était aucunement un handicap

nécessitant un changement de nom. C'est ce dont on avait jaser dans les salons de Madame de Chastenay.

Jean savait peu de choses sur cet Ulrich Krug, à part qu'il avait une ambition démesurée qui n'avait d'égale que la médiocrité de ses écrits. C'est ce qu'il avait glané lors de ses quelques fréquentations des salons de Madame de Chastenay. Si cet Ulrich avait un quelconque talent, et il devait bien en avoir un pour être présent ce soir, c'était son aptitude exceptionnelle à exercer l'art de l'arrogance et du mépris. Il surpassait même les plus arrogants des Parisiens et des Londoniens réunis. À le voir, l'entendre et le sentir, à subir son regard, son aplomb et ses remarques cinglantes, on avait l'impression, que dis-je ? la conviction d'être en présence de Dieu le Père, tel qu'esquissé dans l'Ancien Testament.

Monsieur Ulrich Krug avait pour ambition d'être écrivain. Non pas d'être un bon écrivain presque banal, invité à des émissions littéraires, que les flics laisseraient passer après un simple regard admiratif sur son permis de conduire, en le remerciant par un salut préfectoral d'avoir bien voulu obéir à leur injonction de s'arrêter. Monsieur Krug avait l'ambition démesurée d'être le meilleur écrivain de sa génération. Il s'était d'ailleurs déjà fait tailler un buste en pierre en prévision, sans doute par un admirateur de son porte-monnaie et celui-ci trônait sur une table dans les 320 mètres carrés de son appartement.

C'est le silence qui régnait tout à coup dans le salon qui fit sortir Jean de ses rêveries. Son champ de vision, quelque peu rétréci par l'hypnose qu'il s'était autoadministrée, était entièrement occupé par ce qui semblait être un ventre dodu qui se soulevait et s'affaissait synchrone avec sa propre respiration. Au centre de cette masse organique vivante se dessinait un cratère poilu découvert par les pans d'une chemise claire à moitié déboutonnée pour des raisons encore obscures.

C'est la douleur aiguë d'un coup de coude bien placé qui fit lever la tête de Jean. Il n'eut pas à la lever beaucoup pour surplomber avec la perspective de l'aigle une autre merveille de la nature : une calotte sphérique jaunâtre et luisante, entourée d'une guirlande chevelue. Jean, qui malgré le rappel musclé, s'était à nouveau laissé fasciner par les artifices de sa propre vue, sentit une deuxième douleur aiguë dans les côtes. Il happa deux litres d'air et rabaissa son regard à la moitié de sa première course. Là, un visage rond avec des yeux ronds, des lunettes rondes et une bouche ronde escortée de deux pommettes rondes, l'auscultait avec un stéthoscope invisible. Son cœur s'arrêta : Monsieur Auguste Rotond !

L'œil gauche, telle une mouche dans un bocal, cette petite moustache inquiétante ou traînait encore comme oubliée, l'écume d'un verre de bière, ainsi que des joues potelées dont il devinait

leur capacité à se gonfler pour hurler, formaient un tableau digne de Grosz. Le silence avait pris une proportion embarrassante. Monsieur Rotond avait incliné sa tête sur le côté, fixant maintenant le blanc des yeux de Jean par en dessous. Celui-ci n'avait toujours pas ouvert la bouche. Tout à coup, il sentit les ongles de Madame de Chastenay lui rentrer dans la paume de la main et d'une voix à peine audible, il se présenta enfin :

– Jean Waugal, étud... euh, écrivain !

Des rires s'élevèrent. Monsieur Rotond fixa Madame de Chastenay, puis après avoir rempli tout son corps d'oxygène comme s'il allait partir en apnée les trois minutes qui allaient suivre, il parcourut l'accoutrement de Jean de bas en haut et déclara :

– En effet jeune homme, écrivain, on peut le dire, j'ai lu certains de vos écrits.

Il sortit une feuille de sa poche intérieure, la déplia et se mit à lire :

« Fidélité. Vous avez accumulé tant de mots et de pensées que vous appelez votre histoire, que vous êtes paralysé et ne pouvez plus avancer, tel un clochard poussant un chariot trop lourd, rempli des sacs-poubelle contenant ses possessions. Vous ne comprenez pas que cet être à qui vous êtes fidèle est un fantôme, une projection conçue par d'autres. Vous ne vous en libérez pas, car vous redoutez de ne plus rien être et préférez garder ces ordures dans votre tête, plutôt que de vous pencher afin qu'elle se vide et vous libère enfin ! Canard. »

Les rires fusèrent, il y eut même un homme qui riait à gorge déployée. Jean fondait sous son pardessus et ne devait pas être plus épais qu'un portemanteau. Le sentiment qui le décomposait, c'était la honte, comme un petit garçon dont la maîtresse lui aurait demandé de lire sa composition devant la classe, en exemple de ce qu'il ne fallait pas écrire. Il fermait sa poitrine, il pinçait ses lèvres, il avalait ses joues, lui qui avait choisi Canard comme nom de plume aurait voulu disparaître.

Un instant il songea à arracher cette feuille de papier des mains de Rotond. Il tourna ses yeux rouges des larmes à venir vers Madame de Chastenay, qui avait osé lui faire parvenir ces lignes, puis il le fixa un instant, furieux qu'il se soit permis de faire part à cette assemblée ses pensées les plus intimes.

Un rire attirait particulièrement son attention, le dérangeait dans sa torpeur patiente pour lui faire dresser ses oreilles comme un chien aux aguets : un rire cinglant, plus fort que les autres, un rire haineux de hyène qui semblait comme craché par une mitrailleuse lourde. Jean Waugal leva la tête. Le rire provenait de ce visage diabolique porté par une mâchoire carrée, dont les yeux gris le

foudroyaient de mépris. Ulrich Krug riait ! riait par-dessus tous les rires qui lentement s'effaçaient du tableau sonore.

Quand on n'entendit plus que le sien, l'assemblée se tourna vers lui et il s'arrêta net. D'un mouvement de tête bien rodé, il rejeta la mèche blonde qu'il n'avait plus sur le côté, redressa son échine et baissa les épaules, bomba le torse et rentra son ventre, pourtant caché par ceux des autres.

Rotond s'était également tourné vers lui. Ils se regardèrent droit dans les yeux pendant de longues secondes. Au fond, Krug n'appréhendait rien de plus que les remarques cinglantes du professeur Rotond, mais il l'oubliait toujours. Des lèvres de Rotond s'échappèrent ces quelques mots :

– Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse !

L'assemblée rit à nouveau, mais Krug, routinier de la dérision, ne se démonta pas :

– Ce n'est pas de la littérature ! C'est de la psychologie de gare !

Monsieur Rotond parcourut l'assemblée comme un orateur qui va entamer un discours :

– La psychologie fait partie intégrante de la littérature ! N'avez-vous pas de passé qui vous obsède, Monsieur Krug ? ou l'aplatissez-vous jour après jour avec les panzers que votre père construit ?

Jean Waugal trouva la question tout à fait pertinente et se voyait déjà commander un AZ-58T, T pour Titan, A pour Allgemeiner et Z pour Zerstörer, un Destructeur Général en titanium, pour effacer le passé, fabriqué par Krug AG à Brunau en Autriche, conçu et dessiné par Alfred Krug, Ingénieur Mécanicien et père d'Ulrich. Krug dessina lentement sur ses lèvres un sourire triomphateur avant de répondre :

– Des tanks pour effacer le passé ? Mais c'est exactement ce que propose ce personnage ! Seriez-vous jaloux de ceux qui y parviennent ?

À nouveau le silence envahit le salon, tous étaient impressionnés par la justesse de sa remarque, les yeux rivés vers l'autorité contestée de Rotond, impatients de voir comment le maître allait réagir à la gifle. Mais Rotond ne réagit pas. C'est Waugal qui rompit le silence devenu embarrassant :

– Il y a toujours deux passés, Ulrich Krug ! celui de l'agresseur et celui de la victime ! L'un l'oublie plus facilement que l'autre !

L'assemblée, pour la première fois depuis le début de la soirée, se mit à applaudir et les battements de mains qui réjouirent le plus Jean Waugal furent ceux de Rotond. Jean Waugal avait gagné son cœur.

*

Jean Waugal avait terminé son roman « *Éternité* » et bien qu'il eût mis longtemps à l'écrire, ce n'était pas la raison du choix du titre. Rotond avait hésité, mais les arguments de Madame de Chastenay qu'il était le seul à connaître avaient eu raison de son hésitation. Il n'avait émis qu'une seule condition, c'est que Jean Waugal accepte de se faire aider pour la série d'interviews télévisées et radiophoniques. Il devait parler autrement, avec plus d'assurance, moins d'émotions, et avant tout, ce qu'il disait devait avoir été contrôlé par Rotond lui-même. La sortie était prévue pour Mars dans la collection « Romans Philosophiques ». Le directeur de collection avait exigé des remaniements. Après s'être rebellé au nom de la chasse gardée des auteurs, Jean Waugal avait fini par céder. Tout était presque prêt pour le grand jour, la consécration. La plupart des interviews avaient déjà été enregistrées, mais voilà pour l'interview la plus importante, celle de France-Rupture, Jean Waugal n'était pas venu !

Son téléphone ne répondait pas. On avait même dépêché le majordome de Madame de Chastenay vers sa chambre de bonne dans le 28e, mais personne ne répondait aux coups de tonnerre frappés à la porte. Le Majordome avait fait mine de partir, puis était revenu sur la pointe des pieds, pour épier chaque signe de vie : des pas, une toux, un froissement de papier ou de la musique. Mais rien n'y faisait : il n'y avait bel et bien personne. Rotond piqua une colère folle et jura de ne jamais plus écouter « les arguments » de Madame de Chastenay. On attendit cependant, on temporisa, on retarda le lancement médiatique, mais Jean Waugal avait tout simplement disparu ! Le jeune homme avait pris peur, il avait eu le trac, comme un chanteur avant d'entrer en scène, car ce n'était pas sa nature, ce qu'il souhaitait au fond de lui, c'était de rester dans l'ombre !

*

Jean marchait d'un pas régulier, comme un homme qui sait où il va, mais seul son corps savait où il allait. La neige n'était pas épaisse, mais elle l'était suffisamment pour émettre ce petit crissement si caractéristique. Jean avait froid malgré son manteau de vison, seul héritage de sa mère, l'avoir fait ajuster à sa taille lui avait coûté toutes ses économies. Il pouvait s'estimer heureux de ne pas avoir reçu la peinture rouge des activistes. Mais les activistes ne s'activaient plus depuis longtemps.

Il devait rêvasser, car tout d'un coup, il ne savait plus où il allait, comme s'il avait eu cinquante ans de plus et Alzheimer. C'est le coin de la carte de visite de Krug qui traînait dans sa poche qui lui rappela sa destination. Ulrich Krug s'était montré très aimable dans la suite de la soirée chez Madame de Chastenay. Après les échanges vigoureux, il avait disparu pour revenir tout changé, avenant, sympathique, affable. On avait surtout discuté de rien. Il s'était même intéressé à ce que Jean écrivait. Il avait commenté, loué, complimenté, il avait présenté Jean à ses nombreuses amies, toutes plus belles et plus blondes, plus soûles et plus admiratrices d'Ulrich les unes que les autres. Instinctivement, elles avaient compris qu'il fallait être gentil avec le petit Jean, ordre du chef et Jean avait compris qu'Ulrich voulait quelque chose de lui. Curieux comme il était, il avait joué le jeu et Ulrich lui avait donné sa carte, l'invitant à une fête qu'il donnait pour de la Saint-Ulrich.

C'est là que Jean se rendait, au 25 rue de l'Orée du Bois, une bouteille de Veuve Clicquot rosé dans la main. Il eut du mal à se frayer chemin au milieu des innombrables invités irradiés dans les 320 mètres carrés de son appartement par plusieurs kilowatts d'amplification sonore.

Jean qui recevait la visite de sa voisine, si par malheur il avait des flatulences, n'en revenait pas. Il était surpris qu'aucun des voisins ne se plaigne ou que le concierge, accompagné d'un officier de police ne vienne pas faire cesser cet excès auditif. Ce qu'il ne savait pas, c'est que d'une part la plupart des voisins étaient de la partie et que le concierge, Ulrich l'avait dressé, en lui urinant dessus, du haut de la cage d'escalier alors qu'il passait la serpillière de bon matin au ré de jardin.

Jean avançait, serrant sa bouteille de Brut Impérial contre sa poitrine comme une croix, elle était bien maigre au regard des bols de caviar et des lignes de cocaïne qui décoraient si gracieusement la table haute de l'immense cuisine américaine. Une danseuse noire était attachée à un baobab nain et gigotait langoureusement sous sa feuille de vigne rose. Un petit chaperon rouge était assis à califourchon sur un banc, son tutu rouge aplati comme une gigantesque fleur et semblait se pâmer bien plus que la danseuse noire. Le chaperon se leva soudain et s'approcha de Jean en soupirant d'aise. C'est là que Jean entrevit Ulrich se redresser du banc avant de dire, le reconnaissant à moitié, dans un anglais très autrichien accompagné d'un geste ample de la main :

– Please help yourself, it's all yours !

Jean se demandait s'il parlait du caviar ou du champagne, de la cocaïne ou des petits chaperons rouges ou de tout à la fois. Il ne respirait qu'à moitié, les corps s'enlaçaient dans tous les coins, allongés, derrière les rideaux, rampants, gémissants, comme une pieuvre humaine qui aurait cessé de se poser les questions que les humains se posent.

Ici on ne questionnait plus, on était ivre, on buvait à toutes les sources jusqu'à être repu. C'en était trop pour Jean, tout ce qu'il imaginait lors de ses nuits sans sommeil dans sa chambre, se déroulait devant ses yeux : il n'avait qu'à tendre la main ou la bouche.

Sa gorge se serra, au lieu de plonger dans la chair, de laisser les œufs d'esturgeon craquer sur son palais, de se verser des filets de champagne Krug qui coulait à flots, d'embrasser ces lèvres rieuses qui passaient à portée des siennes et laissaient derrière elles un effluve irrésistible, subjuguant, entre le musc et Chanel 19, son corps se raidissait, hormis sa partie la plus indiquée.

Au lieu de rouler dans les soies, les jupes et les étoffes, de saisir les mains tendues, de s'adonner enfin au plaisir et se fondre dans la peau et la sueur des autres, de se laisser enfin mourir de cette petite mort, d'oublier sa morale, son passé, ses principes et son histoire, comme il l'avait si bien prêché chez Madame de Chastenay, Jean s'accrochait à son centimètre carré de morale qui venait d'envahir la superficie de l'appartement d'Ulrich Krug : il s'écoeurait soudain de ce que tout ce caviar et champagne proviennent du sang des enfants écrasés par les AZ-59T de par le monde. Ainsi, les corps allongés se transformèrent en cadavres, les couples enlacés en combattants, les maquillages colorés en peintures de guerre, le saut des bouchons de champagne en bruits de bombes. Au lieu de corps se pâmant de plaisir, il n'entendait que des enfants pleurer et ne voyait que du sang partout. Comment pouvait-il jouir de cet or sale et meurtrier ?

Puis, le champ de bataille s'éclaircit, les fumées se dissipèrent. Jean essuya ses larmes. Ulrich Krug le regardait étonné, lui tendant une coupe, il déclara que le champagne Krug était le meilleur remontant, avant de partir de son grand éclat de rire dévoilant une fois de plus sa parfaite dentition de chien-loup.

*

Il avait quitté la fête qu'il n'avait jamais rejointe, comme il ne rejoignait jamais rien ni personne, obéissant à l'ordre d'une puissance inconnue. Il s'était inventé une idéologie de banlieue pour ne pas vivre, pour refuser les bouquets qu'on lui tendait en les déclarant mauvaises herbes et feuilles mortes.

Il descendit les marches du perron et sa tête bourdonnait, non pas des quelques coupes, mais de l'effort qu'il avait déployé contre la musique, la tentation, le stupre et la luxure. Il s'était battu pour rester fidèle à sa morale de petit-bourgeois de gauche à qui tout excès faisait peur.

Il n'avait pas la folie des grandeurs, mais celle de la petitesse. S'il s'était regardé en face, il se serait rendu compte que c'était ce goût du risque et de la démesure qui le fascinait chez Ulrich, et

s'il avait regardé plus longtemps qu'il n'y avait pas grand risque quand la démesure était couverte par les Schillings de Papa. Mais cela l'aurait obligé d'admettre que tout était beaucoup plus simple, qu'il n'était qu'en proie à la jalousie, mère de toutes les idéologies.

Le dégoût remontait lentement de ses entrailles, ses propres soupirs l'excédaient, son odeur, amplifiée par la longueur de la nuit l'indisposait. Il aurait voulu se doucher, se purifier de cette nuit vicieuse. Mais voilà, chez lui, il n'y avait pas de douche, juste un évier qui faisait aussi lavabos. La dernière fois qu'il avait bricolé une douche de fortune avec un bout de tuyau d'arrosage, une bassine et des feuilles de plastique, cela s'était terminé chez la voisine du dessous, la tête en arrière et le cou tendu vers le plafond.

Il titubait, un nœud dans sa poitrine, ivre de rage et profondément mécontent en traversant le parc de l'Orée, entre les arbres tout aussi nouveaux que lui, dans cette aube naissante, où les ouvriers, les femmes de ménage, les employés de bureau se pressaient déjà, anxieux vers leur travail ! Et l'un d'eux, secoué par des tics nerveux lui remplit la tête de mauvaise conscience, comme on remplit un ballon de blanc jusqu'à ras bord.

Jean Waugal s'interrogeait à nouveau. Qui était-il ? un fainéant, un parasite aussi incapable que prétentieux ? Il fallait rester humble et ne pas envisager de créer de grandes œuvres. C'était tabou ! c'était un vice, celui de l'égoïsme et de la vanité ! Il se l'interdisait, par vanité précisément, mais aussi parce qu'il pressentait que c'était sa faiblesse, son abîme, qui ne demandait qu'à le happer par une attraction vertigineuse et incontrôlable pour le recracher bien des années plus tard, meurtri, humilié et seul, de l'autre côté du monde.

Jean Waugal, s'il s'était regardé en face, aurait aussi reconnu qu'il mourrait d'envie de s'adonner à ces vices, que c'était pour cette raison qu'il enviait Ulrich Krug, pire, qu'il l'admirait secrètement. Il admirait la délectation que celui-ci affichait, à se sentir briller, à sentir les multitudes de regards l'effleurer timidement ou se poser avec admiration et envie sur lui. Il observait comment Krug jouissait du regard des autres, comment celui-ci partageait le plaisir de ses admirateurs. Comme ils avaient raison, lisait Waugal sur le visage de Krug, de le trouver beau, intelligent, viril et athlétique, érotique et déterminé et d'envier sa richesse ! Waugal voyait comment ils le remerciaient secrètement d'être leur modèle. Enfin un qui avait réussi à être ce qu'ils ne seraient jamais ! Et comme cela compensait leur échec ! Merci à lui ! Tout devait lui revenir, les compliments, les applaudissements, les lèvres rouges des jeunes femmes qui se pâmaient, qui s'effondraient même, retenues seulement par les mains frêles de leurs amies. Il était le soleil ! Son visage rayonnait d'irradier, comme s'il jouissait en permanence de chaque cellule de son corps.

C'était le visage d'Ulrich Krug, affichant une autosatisfaction éternelle et exponentielle qui faisait face à celui de Jean Waugal. L'image de ce visage, plantée à trois mètres devant lui, comme un épouvantail dans son champ de vision, telle brûlée à jamais sur ses rétines comme une réalité augmentée d'un additif insupportable : Ulrich Krug ! Celui qu'il aurait voulu être, mais que ni ses origines, ni sa morale, ni même son tempérament ne lui permettaient d'être. La puissance de l'interdiction était aussi forte que l'immense attraction qu'il éprouvait à devenir Ulrich Krug.

Il avançait, les bras tendus devant lui, à la hauteur de son plexus, les doigts écartés comme pour se protéger, se freiner, s'opposer à une attraction inévitable, creusant en sa poitrine un trou noir d'angoisse et de douleur, élargi par son masochisme latent, le Masochisme National Français : MNF, endémique depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, né ou cause de la soumission et de la collaboration avec l'agresseur nazi.

Ceux qui étaient coupables de lâcheté s'étaient vengés sur leurs propres enfants, ayant projeté leur propre faiblesse sur eux qu'ils sentaient à leur image, bien qu'ils fussent innocents. Jean, enfant de ces parents-là, élève de ces maîtres-là, voisin de ces adultes-là, de ces épiciers, coiffeurs, buralistes, boulangers et bouchers, neveu de ces oncles et tantes-là, n'y échappait pas et se faisait petit, s'humiliait et s'autoflagellait en secret en tant que fils de vaincu, devant le fils de vainqueur qu'était Krug !

Il s'apitoyait maintenant sur son sort en montant les six étages vers sa chambre sans bonne, car il n'avait pas le droit de prendre l'ascenseur, n'ayant pas les moyens de payer les charges y afférentes. Des sanglots naissants l'empêchaient de respirer, comme un boa qui aurait avalé une maison. Son père lui avait dit, du fond de sa Ford Escort bleue : « *Tu finiras dans une chambre de bonne !* » Et la honte montait dans son corps plus vite que celui-ci ne gravissait les escaliers. Il était petit, il était moche de peur.

Ça y est, il souffrait enfin, il avait enfin allumé l'âtre de la douleur, et ses flammes lui léchaient déjà l'intérieur de la poitrine. Cet état secrètement attendu l'avait envahi et provoquait ce déclic dans son âme, qui le transformait, lui faisait quitter son corps, prendre son cahier et son stylo pour écrire, oubliant le temps et le monde, happé par les tourbillons de son esprit, vers un terrain si vague qu'il s'y perdait : souffrir, écrire, recommencer !

Il écrivit tout le matin, son stylo donnait des coups de griffe sur le papier comme pour se blesser lui-même. Il était libre dans le désert infini de ses pages blanches, dont il pouvait étendre à loisir la superficie. Là, il n'y avait pas de panneaux indicateurs, de distance, ni de noms de rue, on n'avait pas besoin d'adresse et cela tombait bien, car il n'en avait plus aucune dans son carnet. Il

errait dans cette ville blanche et déserte comme sa vie, d'une marche sur le vélin, dont il entendait à peine les pas.

Ce qui suintait de ses pores, ce qui s'échappait de sa bouche ou perlait de son front, était des grappes d'émotions sans liens apparents, sans date ni origine connue, qui se bousculaient aux portes de son corps, retenues prisonnières par l'inconscient qui veut tout étouffer pour tout oublier. Ces particules émotionnelles, chauffées par la nuit chez Krug s'agitaient tels des électrons excités par la douleur, jusqu'aux confins de leur nuage.

Il tentait désespérément de donner un sens à ses influx nerveux en les déposant tels des pétales de l'âme sur le canevas rude d'une histoire qu'il allait inventer, comme le ferait un peintre du cœur.

Il analysait ses sentiments, se délectait de ses souffrances, mais son écriture était une lutte incessante contre la narration, qu'il considérait comme superflue, contraignante, mentale et mensongère.

Ô comme cela lui paraissait artificiel d'inventer une énigme, un enjeu, du suspense, des trames et des personnages ! pour qu'on ne le reconnaisse pas trop, mais qu'il soit quand même découvert, déchiffré par ceux qui savent, quelque élite qui partagerait la clef de son langage.

Comme cet art de l'écriture lui paraissait vain ! telle une partie de cache-cache avec soi-même et ses lecteurs. La littérature entière lui paraissait une supercherie, un jeu où le message n'a plus d'importance, car tout a été dit, éprouvé et écrit, où la tâche de l'écrivain est de brouiller, de crypter les messages, et celle du lecteur de les déchiffrer, éprouvant ainsi tous deux, l'immense plaisir de se sentir au-dessus du peuple, qui lui ne comprend rien et boit en forniquant.

L'idée que la culture n'était que pédanterie, pour mieux mystifier et régner, le révoltait, une simple coquetterie de bourgeois pour renforcer son narcissisme en hébétant le prolo ! Quelle hypocrisie, vanité et ridicule ! Ces trois mots devaient être gravés sur la nouvelle monnaie de la Culture qu'on appellerait : Le Culte. Et les livres devaient être payés en Cultes Sterling. La culture n'était que la fermentation née de l'oppression des émotions et des instincts !

Quand Jean Waugal était dans cet état d'esprit, il n'était pas rare qu'il déchire ses feuilles de papier ou qu'il les brûle. Il n'attendait pas d'être mort comme Kafka pour cela. Il avait même acquis un cahier avec des feuilles en plastique, telles que l'encre des stylos spécialement conçus pour celles-ci, s'en effaçait à l'aide d'un simple chiffon humide. Jean Waugal écrivait souvent pour s'effacer lui-même.

Quand il se trouvait dans cet état, il s'arrêtait d'écrire ou peut-être, était-ce l'inverse. Il se mettait à mépriser d'un côté tous les artistes qui avaient du succès, les accusant de trivialité, de

populisme artistique ou de littérature de gare et de l'autre, il méprisait ceux qui s'en démarquaient, les qualifiant de pédants, capables d'écrire sans se lasser cent pages sur une mouche qui se cogne contre une vitre comme eux.

Pour Jean Waugal, le seul indice de valeur d'une œuvre était la souffrance qui en avait accompagné la création. Il écrivait seul, sans famille et sans amis, au fond d'un café sale et enfumé dans le bourdonnement des autres, face à la douleur qui l'empêchait de parler et qu'il essayait de dénouer à la pointe de son stylo, à chaque heure du jour et de la nuit, sur un cahier qu'il portait constamment sur lui, comme un revolver, pour projeter ses mots.

Jean Waugal erre de bistrot en café, de banc à banc et de blanc en blanc, son cahier dans la tête, quand d'autres rient, s'étreignent ou jouent.

Il est obsédé par l'idée et le devoir d'écrire. C'est comme un sort qui lui a été jeté, dont il a maintes fois essayé de se défaire.

Jean Waugal a essayé dix ans durant, de ne rien écrire, il a construit des modèles réduits, joué au circuit 24, démonté la boîte de vitesses de sa Jaguar, bouffé avec les copains, s'est bronzé sur les plages de Grèce jusqu'à s'assommer. Il a résisté à la tentation comme un drogué qui se sèvre, un alcoolique qui s'anonymise, pour finir par s'abstenir et se rendre à l'évidence que c'était son destin, auquel il lui était impossible d'échapper, car ce dernier le retrouvait toujours au coin d'une ruelle de n'importe quel village du monde.

Alors Jean Waugal, puisqu'il ne pouvait pas vivre comme tout le monde, puisqu'une puissance surnaturelle lui dictait d'écrire et que ses démons le possédaient, se remit soudain à écrire avec frénésie, d'abord sur des feuilles volantes, volées à l'arbre de sa vie, puis dans des cahiers entiers qui ne tardèrent pas à emplir les caisses qu'il empilait dans sa chambre.

Il n'écrivait pas pour les autres, il écrivait pour lui, car il savait, que si on écrivait pour les autres, ceux-ci finissaient par écrire à votre place. Était-il malade ? L'écriture était-elle une pathologie ? Était-il atteint d'hypercalligraphie. Ô combien il aurait voulu être normal, un ingénieur, un administrateur, un docteur ! Ô combien il aurait bien voulu ne pas voir tout ce qu'il voyait, ne pas déceler la vérité cachée entre les mots dits et l'expression de ceux qui les prononçaient. Même les murs grimaçaient entre leurs oreilles !

*

Il avait certainement écrit un nouvel amas de balivernes quand midi sonna crûment au clocher d'en face. Ô comme il haïssait ces interminables cloches ! si bruyantes qu'on ne s'entendait

plus parler seul ! Mais il était enfin fatigué d'une bonne fatigue consciencieuse : il avait écrit, il avait satisfait les esprits qui tournoyaient sans cesse au-dessus de sa tête comme des vautours. Jean Waugal compta les pages et s'endormit.

*

– Je ne te comprends pas, tu as apparemment du talent. Tu as les contacts : Chastenay, l'éditeur, tu sais parler en public, tu as tout pour devenir un écrivain célèbre en trois mois et tu refuses. Tu restes dans ton coin, à continuer de griffonner des papiers, des brouillons qui finissent dans ta corbeille. Tu ne veux pas enfin sortir de ta coquille ?

Jean Waugal ne regardait pas son interlocuteur, il s'observait dans le grand miroir contre lequel celui-ci était adossé, pendant que chaque mot de ce dernier piquait un à un ses organes internes. Pourtant, sa voix n'était pas agressive, elle était presque bienveillante, même les mots choisis étaient justes, à part peut-être l'« *apparemment* » qui précédait le « *talent* », la remarque était juste. Il interrogeait muettement son double argenté pour qu'il lui vienne en aide. Mais rien, celui-ci était tout aussi hébété que lui-même et ses lèvres restaient silencieuses.

Celles d'Ulrich Krug s'étaient entrouvertes et dévoilaient des dents blanches et bien faites qui s'allongeaient au fur et à mesure que son sourire perçait. Elles inquiétèrent Jean Waugal et il jeta un dernier coup d'œil à son alter ego argenté. C'est là qu'il vit que celui-ci s'était animé, que les mots se bousculaient à sa bouche, car il se mettait à répondre à sa place :

« Cela serait vain, j'ai horreur des gens vains qui attendent flatterie et applaudissements, compliments et louanges... C'est comme si je me prostituais. Je ne supporterai pas ce jeu dégénéré. Ils me dégoûtent, ces hommes publics, à la télévision, comme ils s'écoutent parler, se pâment de se voir sur les écrans. Je ne veux rien de cela, c'est trop abject ! »

Mais personne ne pouvait l'entendre, car les mots ne sortent pas des miroirs. Les yeux de Jean Waugal quittèrent enfin sa réflexion et se fixèrent sur ceux de Krug. Celui-ci n'attendait plus de réponse à sa question, il avait desserré les dents, esquissant un sourire, comme s'il avait entendu le monologue intérieur de Waugal et lui lança :

– Peut-être devrais-tu écrire sous un pseudonyme ?

Jean Waugal prolongea son silence. La question lui était familière. Le sourire de Krug s'accroissait lentement, comme dans un ralenti. Lorsqu'il eut atteint sa forme finale, celle du rictus maladif de celui qui s'apprête à écraser un insecte ou à noyer un chat, il continua :

– Tu te hais tant, que même un pseudonyme ne suffirait pas, tu y sentirais encore ton odeur. Tu haïras ton pseudonyme comme tu haïras ton double, exactement comme tu hais ton image dans le miroir, derrière moi ! Comme tu hais tout ce qui te ressemble ! Tu te hais, Jean Waugal !

Ulrich Krug le regarda intensément. Des fioritures de mépris tournoyaient par ondes autour de ses lèvres, pour finir par s'y poser telles des mouches. Jean Waugal, n'avait plus de force, plus de souffle. Comme c'était vrai qu'il se haïssait, qu'il passait le plus clair de sa journée à combattre cette haine, à tenter de l'ignorer, à la recouvrir de principes, de morale, d'histoires, de coupables, de plans sur la comète, d'épreuves, de travail, d'alcool, surtout de cigarettes, comme si cette brûlure sournoise et rêche dans ses bronches était bien méritée et cette acidité dans ses tripes était sa juste punition, car il avait toujours été un vilain petit garçon !

Les mots de Krug l'avaient rattrapé, s'étaient condensés pour former une boule de feu qui lui traversait la poitrine, qui zigzaguait dans son corps, de la gorge au pubis comme un chiffon efface un tableau noir.

– Pourquoi te hais-tu tant Jean ? demanda Krug d'une voix un instant plus douce.

Son rictus avait disparu comme une brève éclaircie. Il était presque fraternel, sans condescendance.

– Qu'a-t-on fait avec toi pour que tu te haïsses tant ? Car c'est la seule explication. Quelqu'un qui se cache comme toi alors que le talent l'inonde, quelqu'un qui reste derrière le rideau alors que toute la salle l'acclame ne peut que se haïr lui-même !

Jean Waugal avait cessé depuis longtemps d'envisager de répondre. Krug avait raison, mais il lui était impossible d'avouer. Krug souriait maintenant et continua, avec son léger accent germanique :

– Il n'y a pas que toi que tu hais Waugal, tu hais aussi tous ceux qui s'aiment eux-mêmes, comme moi, tu ne les supportes pas, tu les méprises, tu les traites d'égomanes, de narcisses, ils te dégoûtent, mais en fait tu les jalouses. Tu envies qu'ils arrivent à s'aimer ! Tu admires en secret qu'ils s'autorisent ce que tu n'oses pas !

Jean sortit de sa torpeur, il le regarda droit dans les yeux et répondit :

– Écoute, toi qui tiens à ce point à être célèbre, je te propose la chose suivante : j'écris et c'est toi l'auteur ! Tu fais tout le travail de relations publiques, la télé, les journaux, les salons, les autographes, tout ! Moi j'écris et je reste dans l'ombre. Toi tu parles sous la lumière et on partage. Moi je ne veux pas être célèbre, je ne veux pas plaire et toi si ! À nous deux on fait la paire et l'affaire. Qu'en dis-tu ?

Ce fut au tour d'Ulrich de rester muet, il le regarda, incrédule. C'en était trop pour lui ! Tout ce qu'il enviait de Jean, celui-ci lui donnait ! Tout ce qui lui manquait pour enfin accéder à cette gloire qui lui était due, lui était offert, par un type qui jetait son talent par la fenêtre ! Pourquoi ne pas le prendre, le ramasser puisque ce bougre n'en voulait pas ? Il y a toujours eu des idiots. En acceptant, il lui faisait une faveur, il pourrait enfin vivre son succès par procuration, sans en avoir honte, puisqu'une religion secrète, connue de lui seul, lui interdisait tout succès, toute vanité ! Il lui rendait service ainsi qu'à la Terre entière en permettant par sa signature la publication des écrits de ce grand talent ! Et Ulrich lui tendit la main, avec un sourire aussi large que ses épaules, comme quelqu'un qui s'apprête à faire une bonne affaire, il répondit :

– J'accepte !

Les deux hommes se regardèrent en silence, chacun s'imprégnant plus de ses propres mots que de ceux de l'autre, savourant les conséquences de cette nouvelle perspective. C'était comme s'ils avaient tous deux tourné la clef d'une porte cachée donnant sur un horizon interdit, mais si libérateur pour chacun :

Jean anticipait sa nouvelle condition : écrire sans risque, sans craindre les moqueries, les rires, ni les sarcasmes, ni surtout le mépris dont il avait si peur. Son éventualité le terrorisait tant, qu'il l'attirait et, comme les gens étaient généreux en ce domaine, il était abondamment servi. Il ne se rendait pas compte que le jugement d'autrui en disait plus sur cet autrui que sur lui-même. Dorénavant, ce serait Ulrich qui prendrait, pensa-t-il et il serait puni pour sa vanité.

Jean Waugal prenait plaisir à cette triche, dégoûté qu'il était de la vérité que personne ne voulait entendre. Tous cherchaient l'illusion, le rêve et le mythe et personne n'aurait voulu du visage triste, tout torturé, rempli de doutes et de désespoir de Jean Waugal. Et rien que pour cela, il valait mieux que cela soit Ulrich Krug au sourire radieux et à la dentition parfaite, qui joue son rôle. Au diable la vérité ! c'est bien là où il l'avait envoyée. Et Jean Waugal jouirait en cachette des succès de ses livres, même s'ils étaient signés Ulrich Krug.

Ulrich Krug, lui se voyait comme un sauveur. Il rendait service à notre homme : il lui ôtait une saignée du pied. Il fallait savoir prendre des décisions, plutôt que de se laisser prendre par celle de ne pas en prendre. Il avait appris cela de son grand-père, chirurgien à Stalingrad, qui avait amputé dans le doute, plutôt une jambe de plus qu'une de moins et plutôt plus tôt que trop tard. Ulrich Krug se leva et serra la main de Jean avec vigueur, comme s'il avait acheté une bonne bête au marché, ou acquis un bon terrain. Il laissa notre paysan là en avançant, grand seigneur vers la caissière pour régler l'addition.

*

Jean erra toute la soirée, faiblement vêtu, comme s'il cherchait la fraîcheur pour apaiser ses membres et son esprit fébriles. Il ne marchait pas les yeux fermés, mais il ne voyait rien. Les lames d'air de plus en plus fraîches lui caressaient la peau, la lumière des cafés giflait ses yeux, accompagnée des bruits de comptoirs et des interjections des garçons. Les auvents des terrasses n'avaient pas encore fermé leurs portes et fenêtres à l'automne finissant. Jean errait sur les boulevards tel un somnambule. Il venait de casser le fil de sa vie. Son cœur devrait bientôt s'arrêter de battre, ses poumons de happer l'air. Il était devenu poisson devant dans les hommes, collant au fil de son errance ses yeux glauques contre les vitres, fixant les visiteurs de ce grand aquarium qu'est la ville.

Il marchait, comme s'il se laissait lui-même derrière lui, comme si, à chaque pas qu'il faisait, il imprimait une instance de lui-même de plus dans l'air de la nuit et y perdait son encre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus, comme un stylo vide. Jean Waugal n'avait plus de destin, car il s'en était séparé. Il ne serait plus jamais écrivain, du moins officiellement. Il n'aurait plus rien à prouver, ni personne à qui le faire. Il ne devrait plus être grand, génial, exceptionnel, fabuleux, mythique, extraordinaire. Et s'il ne s'astreignait plus à cette tâche surhumaine, il n'encourrait plus le mépris, la condamnation des siens qui se seraient relevés à l'occasion dans leur caveau pour le fustiger de leurs doigts crochus en incantant alors l'autre face de leur injonction contradictoire :

Tu as failli dans ta mission d'atteindre la gloire, ce pour quoi nous t'avions destiné et préparé, pour que tu réussisses enfin là où nous avons échoué de génération en génération !

Jean Waugal n'entendrait plus jamais ces voix funestes, car il était parti sans laisser d'adresse. Il était libre, au diable la grandeur, les maîtres d'école, les rires moqueurs ! Il n'était plus rien, qu'un fantôme d'écrivain ! Il passerait le reste de sa vie mort, à contempler la vie sans y participer, sans y réagir, sans s'y impliquer.

*

Exalté par le vide qu'il avait créé en lui, il avait marché jusqu'au nouveau jour et laissé loin derrière lui les faubourgs de la ville. Les routes n'étaient même plus éclairées. Seuls quelques villages épars rappelaient au marcheur qu'il était encore sur la terre. Il s'allongea contre le dernier arbre, dans une clairière dominant le village de Calegueuse, les branches et leurs dernières feuilles estampant la mousse des nuages argentés par la lune au-dessus de son grand corps. Il jouissait du

calme, de la fraîcheur et du noir de la nuit, car tous trois l'apaisaient, l'air aussi était immobile. C'est peut-être cela la mort, se dit-il. Il respirait profondément comme un bébé qui s'endort. Les pâquerettes éparses tenaient tête aux étoiles et d'une des cheminées du hameau qu'il apercevait sur la crête des arbres, serpentait une fumée charmée par la musique silencieuse de la nuit. Le vide, l'absence de sens, de desseins, quel soulagement ! pensa-t-il.

Tout à coup, sa respiration devint aussi irrégulière qu'un message en code Morse. La peur et l'impuissance se mêlèrent en un liquide acide qui empoisonnait son âme. Il suffoquait, il vomissait, il implosait sous la pression infâme qui le plaquait au sol. Pauvre Jean ! les démons le serraient à nouveau dans leurs tenailles, lui enfonçaient leurs griffes d'acier cosmique dans la chair, la poitrine, l'estomac, la trachée-artère et les intestins. Jean se tordait d'une longue douleur, impuissant comme toujours devant elle et les démons insatiables et vengeurs le punissaient de sa désobéissance. Jean Waugal, quoiqu'il fasse était toujours puni, car quand il obéissait à certains de ses démons, il désobéissait à d'autres, quand il plaisait aux uns, il déplaisait aux autres, comme un enfant de parents divorcés.

Puis un démon plus grand et plus bruyant, plus agité et inquiétant, qui parlait la langue du vent et des arbres, des feuilles et de la terre apparut, et bien que Jean ne l'eût plus parlée depuis longtemps, il comprit très bien ce que celui-ci disait :

« Si tu écris pour ton ego dévoré d'ambition, tu écriras mal ou rien, si tu écris, détaché de lui, tu ne récolteras jamais les fruits de ton talent, car c'est le talent des dieux. Si tu cherches à te l'approprier, il disparaîtra, et tes œuvres également. Tel est ton sort ! »

*

Les articles s'étaient multipliés. Jean Waugal ne les lisait pas, pourtant, il avait acheté chaque journal et chaque revue, et ce soir, il les avait tous étalés sur sa table : il ne regardait que les titres, les différentes photographies de l'auteur. De temps en temps, il ne pouvait s'empêcher de lire une ligne ou deux, une question ou une réponse, mais jamais les deux en même temps. Comme s'il s'interdisait de regarder une réalité qu'il avait lui-même engrangée. Il observait le visage d'Ulrich, son sourire parfait, resplendissant de bonheur, un sourire comme si son corps entier souriait, avec une profondeur, une intensité, une unité et cohérence qui étaient presque communicatives. Jean Waugal, fasciné, hypnotisé se mettait malgré lui à sourire. Son plexus se détendait, sa gorge se dénouait. Une chaleur remontant le long de ses jambes, traversait ses entrailles, chatouillait sa gorge et explosait dans son cerveau, irradiant ses joues et son front, détendant les mille muscles de

son visage. Jean souriait, pour la première fois depuis l'enfance. La douce brise du soir lui apportait les parfums des mimosas du parc dont il s'enivrait enfant. Le temps s'était arrêté. Jean était tombé dans l'interstice du bonheur, happé, par le sourire d'Ulrich Krug, l'homme qui était heureux, l'homme qui s'aimait lui-même et s'octroyait des satisfecit à chaque respiration. Un instant, Jean songea à ses discussions avec lui : n'avait-il pas finalement raison ? Le plus important n'était-il pas de s'adorer soi-même dans chaque recoin de ses entrailles ? de s'appropriier par tous les moyens les richesses de la terre et des autres par les ruses les plus élaborées, profitant de leur faiblesse ou autre pathologie pour prospérer ?

En cet instant, là morale n'était aux yeux de Jean qu'une lâcheté, un discours inventé par les puissants, ceux qui avaient déjà volé ou qui allaient le faire, pour rencontrer moins de concurrence, des seigneurs aux politiciens, de l'École à l'Église. Ces portraits d'Ulrich dans la presse en étaient bien la preuve. Lui, Ulrich Krug, fils du mercenaire autrichien milliardaire Alfred Krug, coresponsable de la mort de milliers d'âmes de par le monde, Ulrich Krug, lui-même nanti, fêtard rassasié de stupre et de fornication, de caviar, de champagne, de longues jambes et chevelures, venait d'acquérir par des moyens immoraux dont Jean Waugal était le pourvoyeur, le dernier bibelot manquant à la vitrine de sa vie : la célébrité et il était heureux ! Au diable la morale ! Au diable, les principes, la justice, l'empathie, le devoir de mémoire et la mémoire du devoir !

Puis, tout à coup, comme un visage s'obscurcit plus vite qu'un ciel, c'en était fini du bonheur. L'effet de la drogue photographique avait cessé. Ses entrailles brûlantes clapotaient comme du porridge sur le feu. Ses ongles labouraient le bois de la table, déplaçant les lettres, défigurant les phrases devenant insupportables. L'âme de Jean Waugal, au lieu de continuer tout droit vers la colère, l'envie, la haine pour finir dans quelque talus du mépris de soi au sortir de la nuit, l'âme de Jean prit un petit chemin en contrebas, sur la droite et les portraits d'Ulrich étalés sur la table devinrent flous, et le texte des articles devint net et ses yeux se mirent tout à coup à dévorer les louanges :

« *Ulrich Krug sait allier la légèreté à la profondeur dans un style qui enchante !* » ou encore :

« *Enfin un auteur qui démasque son lecteur et ne le lâche pas !* »

Le cœur de Jean commençait à s'emballer. Ces compliments, c'était pour lui ! Sa poitrine s'enflait, le sang montait à sa tête. Il voulait crier victoire. Il s'était levé, il trépidait de joie. Ce succès, c'était le sien, même s'il n'avait pas osé le signer. C'est lui qui avait écrit ce livre : « *Éternité* » dont toute la presse parlait et qui faisait les devantures des plus grandes librairies. Jean jubilait, il avait du mal à y croire, tel un athlète qui vient de gagner la médaille d'or.

« *Éternité, un livre qui arrête le temps* » titrait l'Observatoire. Pour continuer dans le corps de l'article : « *On ne lit pas Éternité, on y séjourne, on s'y cache, on s'y recueille, car chaque mot est un arbre qui nous protège du soleil brûlant de la vie et de la pluie glaciale de la mort.* »

Là, Jean Waugal se mit à rire ! Ce qui avait commencé par être un rire moqueur était devenu un rire de joie. Il en pleurait. C'était lui ! C'était son talent, son œuvre ! C'était lui qu'on louait, flattait, complimentait. À travers ses yeux troublés de larmes, les visages sur les photographies étaient devenus son visage et les mots Ulrich Krug avaient disparu, pour laisser, grâce à la magie de l'imagination, place à son propre nom : « *Jean Waugal* ». Ces mots étaient écrits en caractères gras avec une netteté cinglante.

Jean Waugal prit peur. Ses bras se raidirent, son souffle devint court. La sueur se mit à le piquer. Nom de Dieu ! Que faisait son nom dans cet article ? Le journaliste avait-il été trop perspicace ? Y avait-il eu une fuite ou bien Ulrich Krug dans son insolence et son culot inégalables avait-il vendu la mèche pour se moquer, pour humilier une fois de plus Jean Waugal ? Il écarquilla les yeux. Non, cela n'avait aucun sens ! Il mit ses deux globes oculaires au point sur l'encre du papier. Waugal avait disparu du journal et le sourire de Krug réapparut, rassérénant, contagieux. Et le regard de Jean Waugal dériva vers la gauche sur « *Le Fil du Temps* », la revue littéraire d'avant-garde qui titrait :

« *Ulrich Krug, le premier écrivain heureux !* », avec un portrait de Krug plus souriant et plus satisfait que jamais, comme un gros bébé barbu que sa mère venait d'allaiter.

C'était faux ! c'était sur son propre visage que Jean avait écrit ses livres. Il se regarda dans le miroir près de la porte : ces rides, témoins de ce questionnement et de cette introspection permanents, ces lèvres pincées d'isolement et de solitude, ces épaules basses, cette mine basse du poids du monde, c'étaient les siennes, c'était cela le prix à payer pour écrire et Jean Waugal jurait à nouveau, son poing serré s'abattit sur le visage d'Ulrich Krug sur la table, écrasant le sourire de ce visage de play-boy posant avec son dalmatien, détendu comme au sortir d'un massage, sans doute complet. Là, rien que pour cette ligne de la revue, Jean Waugal regrettait son deal !

*

Il sortit de sa chambre de bonne. Bien qu'il soit loin d'être un vieillard, il descendit les escaliers bien trop vite pour son âge, dans l'espoir vain de chasser ces images de son esprit. Mais l'esprit les avait emmenées. Il courait maintenant dans l'allée des Grands Singes et s'étonna une fois de plus en passant devant le panneau portant ce nom qu'il ne soit pas déjà remplacé par

quelque grand homme du moment, ainsi proclamé par quelque ami dudit grand homme, soigneusement positionné à la mairie ou au Ministère du Culte. Puis, tout à coup, une pensée immonde surgit devant lui et s'écrasa comme une grande tache noire sur son cœur, telle une chauve-souris sur un pare-brise, et ses ailes fatiguées, dans une dernière convulsion enlacèrent sa gorge et la serrèrent. Jean étouffait. Il interrompit sa fuite immédiatement. Son cœur l'abandonnait-il déjà ? Non, c'était l'idée qui s'était plaquée sur sa poitrine, avait remonté son cou pour envahir avec insolence tout son cerveau : l'Allée des Grands Singes s'appellerait désormais l'allée Ulrich Krug !

C'était insupportable ! Il revint sur ses pas, se frotta les yeux. La plaque de marbre était bel et bien celle qu'il connaissait depuis qu'il s'était installé dans le quartier. Il s'avança vers elle. Ses yeux se perdaient dans les lettres gravées. Comme pour mieux les lire, il y plongea ses doigts qui parcoururent un à un les caractères de pierre. Il commença par le G dont il suivit le sillon avec l'attention d'une aiguille de gramophone, remerciant le Seigneur que cette lettre fut encore là, lui qui ne croyait pas en lui.

Il reconnut le R de son index fébrile et une vague de grâce emplît ses poumons. Son corps rassuré glissa contre le mur, ses genoux heurtèrent le sol et tout donnait à penser qu'il se prosternait devant la plaque de l'Allée des Grands Singes. Sa main était restée en haut, le majeur grattait maintenant le premier S de Singes, sans conscience, ses joues collées contre le marbre, comme une poule décapitée continue de marcher.

C'est parce que Jean Waugal vénérât l'anonymat, le non-accompli, le projet et la promesse, qu'il affectionnait le nom de cette allée, car il refusait d'être, de vivre, terrifié à l'idée d'avoir vécu, preuve qu'on était vieux et qu'il fallait mourir.

Il fut réveillé de son adulation des Grands Singes par un coup de pied dans le dos et une voix rauque qui grommelait :

– Dégage ivrogne ou on t'embarque !

Par habitude et parce qu'il se sentait perdu, il remonta l'allée et descendit le petit escalier donnant sur la place Marcelin, pénétra dans le café du même nom et s'assit à sa table, rapidement, passant impoliment devant un couple de touristes et fondit sur sa table. Ceux-ci s'assirent à la seule table de libre, près de l'escalier, d'où remontaient sans discontinuer, les charmants effluves d'urine, quand d'autres effluves plus relevés ne les doubleraient à la dernière marche.

Le journal télévisé diffusait ses faits divers aussi angoissants que futiles, et Jean Waugal, comme il faisait depuis toujours, se mit à griffonner sur son cahier, à plonger désespérément dans

l'océan des mots, fuyant une fois de plus ce monde auquel il n'arrivait pas à se connecter. Il avait ouvert son cahier comme on ouvre une porte à deux battants et il était descendu dans les lignes jusqu'à la dernière. Ça y est, il avait retrouvé « *Jours Meilleurs* », son dernier roman : salué Niézabil qui assistait à son propre enterrement, alors qu'au même instant, derrière le cimetière, on voyait et entendait l'immeuble où il avait vécu, s'écrouler, détruit par les pelles mécaniques des promoteurs.

Jean Waugal écrivait à nouveau ! Il fut rappelé à la réalité du Marcelin par la voix éraillée d'Albert. Celui-ci y travaillait deux jours par semaine, jours que Jean n'arrivait pas toujours à éviter. Albert Debaty avait les cheveux drus, mais fins comme ceux d'un homme en mauvaise santé, la peau blanche comme s'il ne connaissait pas le soleil, et fine comme s'il ne quittait jamais son lit. Albert Debaty n'aimait pas Jean Waugal. Il n'aimait ni sa timidité ni son hésitation qu'il n'arrivait pas à accorder avec son arrogance et la complexité de son langage. Il ne tolérait pas qu'on puisse passer ses journées à griffonner sur un cahier d'écolier, alors que lui, quand il ne servait pas au Marcelin, passait son temps comme livreur sur une mobylette orange métallique. Il ne supportait pas l'air absorbé, accablé de Jean Waugal avec lequel celui-ci enfonçait tout recroquevillé sur sa banquette, la pointe de son stylo Bic mâchonné dans les entrailles du cahier Prisunic. Des êtres aux vellétés d'écrivain, comme il en déambulait si souvent dans son café, l'énervaient énormément : ils buvaient pour écrire, écrivaient pour boire, pour finir par boire sans écrire. Albert travaillait au Marcelin depuis aussi longtemps que Jean Waugal y écrivait, tous deux avaient ainsi forgé une longue et solide inimitié et, ce soir-là, de son accent parisien sorti des catacombes, il lui décocha :

– Qu'est-ce que je vous mets le poète, un demi ou une camomille ?

Jean Waugal ne répondit pas, et Albert reprit :

– Alors ? On n'est pas dans une salle d'attente ici ni dans une bibliothèque Monsieur l'Écrivain, il faut consommer ici ! À New York, en plus des consommations, on paye 10 dollars par heure ! Vous y seriez encore plus pauvre Waugal, pas comme celui-là ! rajouta-t-il en désignant la télévision d'un coup de menton :

– Ça c'est un écrivain et de la tune, il en a !

Les yeux d'Albert brillaient. Il était difficile de dire s'ils brillaient d'admiration pour Ulrich Krug qui montrait ses dents à la télé ou s'ils brillaient tout simplement parce que la fumée de cigarette du café avait fait sortir de ses yeux un fluide réfractaire qui s'était répandu à la surface de ses iris pour mieux réfléchir la luminescence de l'écran de télévision. Bien que sa bouche soit restée

ouverte, Jean Waugal s'arrêta de respirer. La salle entière avait les yeux rivés sur l'écran plat.

Albert Debaty en profita pour vider ce qu'il avait sur le cœur :

– Lui au moins, c'est pas un type comme vous, qui n'arrivera jamais à rien ! Vous n'avez pas ce qu'il faut, Waugal, laissez tomber. Vous êtes un raté !

Il entendit une autre voix, pas familière, mais connue qui fendit le brouhaha pour l'atteindre :

– Ça t'apprendra, à te prendre pour un écrivain, à chercher à te hisser au-dessus de nous. T'es pas mieux que nous ! On joue pas les intellos au Marcelin !

Jean Waugal ne savait pas qui parlait, si c'était toujours Albert ou si c'était le Capitaine Pitre, retraité de l'armée de Terre. Il lui semblait que c'était tout le Café Marcelin qui se tenait debout devant lui et hurlait en chœur :

« Tu ferais mieux de redescendre sur terre, le rêveur ! d'être simple, d'accepter ta condition, d'être comme nous, de boire ton ballon, faire ton tiercé et pester contre les immigrés ! »

Jean Waugal savait qu'ils ne parlaient pas en chœur, qu'ils ne parlaient pas du tout, que tout était dans sa tête, qu'il projetait sa propre peur sur leurs visages et leurs regards, comme on attend une catastrophe, une météorite, la prochaine guerre mondiale. Il se voyait déjà halé dehors par les clients, sentait les coups de pied et les bouteilles de Perrier, de Coca ou d'Orangina lui pleuvoir dessus, accompagnées d'insultes :

« Mort à l'intello ! »

Il se traînait déjà à genoux dans l'Allée des Grands Singes et les enfants le montaient comme un âne, et la plaque de marbre avait changé et il y était gravé :

« Ci-gît celui qui refusait d'être comme tout le monde et voulait accéder à la gloire par les ruses de son cerveau ! »

Jean Waugal savait qu'il délirait, que personne ne le regardait, qu'il avait juste peur ! Et que, comme une peur sans objet ni raison est une peur encore plus terrifiante, il en inventait ses objets et raisons. Il allait rouvrir son cahier pour y noter cette pensée sublime quand son regard s'égara sur un homme assis en face de lui, qu'il n'avait pas vu arriver.

Il se détourna de lui comme s'il avait voulu l'oublier, ne pas l'avoir vu, car il venait de trouver dans un recoin de son cerveau de quoi se rasséréner : *« N'était-il pas courageux d'écrire, malgré toutes ses peurs, malgré tout ces fantômes prêts à se matérialiser ? N'était-il pas un héros, qui malgré la lapidation permanente se redressait du charnier, la plume à la main pour rapporter sur la condition humaine ? »*

À peine avait-il formé cette pensée qu'une autre voix éclata à l'intérieur de sa gorge :

« *Juger les hommes ! C'est cela qu'ils te reprochent, que tu t'asseyes nuit et jour au bord de la vie et les observes, les dissèques, les analyses, les classifies ! Ce n'est pas ça l'amour Jean !* »

L'image de la réalité du café redevint nette et l'homme qui s'était assis en face de lui, trônait rougeaud et barbu au milieu de ses rétines, la main posée sur un gros cahier noir, épais et usé comme un vieux livre. Il monologuait et son visage de montagnard grimaçait, tel un psychotique, au rythme fou des idées qui traversaient son crâne, mais il n'en écrivait aucune et nul son ne sortait de sa bouche. Sa main veineuse comme la souche d'un vieil arbre feuilleta simplement les pages blanches de son cahier.

Soudain Jean Waugal entendit le silence, car il faisait un bruit de vent, happant tout son et toute parole comme un trou noir. Le café Marcelin lui était devenu étranger, les habitués inhabituels. Ses lèvres se pincèrent, son visage s'immobilisa. Il regarda au loin, blindé par une carapace invisible. Il s'était déconnecté de tout, avait fermé les volets de sa fenêtre sur le monde. Il s'en était abstrait, soustrait dans une grande bouderie plus pétrifiante que la mort, comme il savait si bien le faire. Jean Waugal avait quitté le café Marcelin, suspendu à son regard vague et rien ne semblait capable de le faire revenir.

Les images et paroles d'Ulrich Krug ne l'atteignaient plus. Ce fut lorsqu'un groupe de Hollandais s'installant à la table voisine se mit à débarrasser leur table en posant tasses bols et cuillères sur celle de Jean, qu'il redevint membre actif du monde et personnage de cette histoire. Il ne fit rien d'autre que de remettre les tasses, les bols et les cuillères sur la table des Hollandais étonnés.

Jean Waugal commençait à ne plus supporter le succès d'Ulrich Krug, plus exactement que le succès de ses propres œuvres revienne à un autre, et que pire, il devienne lui-même la risée du café, l'artiste, l'écrivain raté. Comme ces mots étaient cruels ! Ces mots qu'il avait maintes fois entendus de la bouche de sa mère, répétés avec une demi-conviction par son père, comme s'il fallait mieux ne rien entreprendre que de rater, sans qu'ils semblent comprendre que c'était précisément la meilleure façon de rater. Jean Waugal serra les poings. Il irait voir Ulrich Krug. Il lui dirait que c'est bien fini, qu'il se dédiait du contrat, même s'il perdait la moitié des droits d'auteur !

« *Éternité* » était son œuvre. Il ferait irruption sur le plateau, cracherait la vérité au nez des caméras, hurlerait qu'Ulrich Krug n'est qu'un imposteur, en vérité un cacographe, un narcissiste qui n'a jamais écrit une ligne de prose digne de ce nom, qu'il s'était approprié par coercition, abusant de sa faiblesse et de sa modestie, la paternité « *Éternité* » !

Puis, presque immédiatement, sa démarche lui parut dérisoire. Non seulement personne ne le croirait et il serait traité d'imposteur, mais si par hasard on devait le croire, il serait ridicule, sa lâcheté de ne pas oser être l'auteur de ses œuvres lui serait fatale et le public se rangerait du côté d'Ulrich Krug qui méritait cette œuvre bien plus que lui. Elle lui allait beaucoup mieux, il avait la tête à ça, tandis que Jean Waugal, lui, il avait la tête à être mis en prison pour imposture et pour mensonge ! La vérité importait peu !

Il fut sorti de ses profondes réflexions par une joyeuse troupe qui fit son entrée en fanfare. Il ne manquait que les uniformes, les casquettes, la grosse caisse et les trombones, les serpentins et les confettis. Les majorettes n'avaient pas toutes des minijupes, certaines portaient de longues robes sombres, fendues sur le côté, d'autres des pantalons multicolores aux pattes d'éléphant et des chapeaux de paille surplombant leurs corsages à peine boutonnés.

On parlait allemand, russe et anglais. Il entendit, dominant la musique, une voix qu'il connaissait bien, pour l'avoir entendue presque toute la soirée : Ulrich Krug lui rendait une petite visite avec sa troupe pour célébrer leur succès. Celui-ci ouvrit grand les bras auxquels Charlotte et Maya étaient pendues comme les pans de la robe d'un prêtre, et de sa voix de baryton, il s'exclama :

– Jean ! Je savais bien que je te trouverais ici, tel l'ours dans son antre !

Il semblait très fier de sa formule. Le cœur de Jean Waugal se souleva d'un bond, comme relancé par le défibrillateur invisible de Krug. Il voulut se prendre la tête dans les mains, l'enfoncer à travers le Formica de la table, pour se tapir sous la banquette et peut-être découvrir un passage secret qui mènerait à l'horloge absolue. Là il se pendrait de tout son poids sur la grande aiguille marquant moins dix de toutes les horloges du monde et descendrait avec elle pour repousser le temps d'où il venait : Ulrich et sa troupe ressortiraient ainsi du café Marcelin à reculons, parlant et chantant à l'envers, s'exprimant ainsi dans une langue inintelligible pour que Jean Waugal qui ne voulait plus rien entendre, ne comprît rien !

Mais voilà, il avait beau le souhaiter de tout son cœur défibrillé, cela ne marchait pas, l'imposante stature de Krug avançait toujours les bras tendus tel un apôtre vers Jean qui tremblait déjà de dégoût, de honte et de haine. Il se força, il le devait et se leva pour entendre :

– Jean, quel succès !

Charlotte et Maya avaient repris leur place, l'une lovée dans le cou d'Ulrich et l'autre songeuse, la joue collée sur sa poitrine musculeuse aux effluves guerriers. Jean Waugal s'arracha un : « Félicitations ! » qui semblait lui déraciner la glotte et décoller ses alvéoles pulmonaires. Jean Waugal fumait comme de l'acide sulfurique sur une dalle de Filetto Rosso : sa vie, son œuvre, son

âme étaient happées par cet individu qui s'en nourrissait, prospérait, resplendissait, insouciant, inconscient de son forfait, imprimant son insupportable éternel sourire sur tous ceux qu'il rencontrait.

Un instant, Jean Waugal lui-même s'y laissa prendre. Il avait écrit « *Éternité* », et « *Éternité* » revenait à Ulrich Krug, parce que celui-ci le méritait, magiquement, mystiquement, parce que cette race était supérieure, parce qu'elle avait gagné la guerre avant que... le monde entier ne s'unisse contre elle, parce que Jean Waugal était d'origine juive et qu'il devait être né pour être spolié, comme ses ancêtres, parce qu'après des siècles de pogromes, de massacres et de ghettos, cela devait être inscrit dans ses gènes, et la peur même tremblait dans ses os.

C'était à d'autres d'avoir le succès, comme les patrons s'enrichissent jour après jour du travail de leurs ouvriers, il était le nègre juif, dont on soutire les capacités intellectuelles que l'on méprise officiellement, avant de l'envoyer d'une balle de pistolet dans la nuque manger la boue du camp pour avoir osé par simple exercice de son intelligence, défier la puissance des maîtres !

Puis Jean Waugal se trouva comme collé sur les seins de Maya. Et c'est vrai, l'amour l'emportait toujours, comme c'était écrit sur le T-shirt qu'elle portait. Sa libido fut ravivée par ces attributs anatomiques simples, sa combativité revint, il n'était plus, la victime éternelle, il trouva le passage secret, il se mit à flatter Ulrich, de tout son cœur, comme un as et ça tombait à pic :

– Ulrich, tu as été formidable ! et ce roman, je l'ai lu et relu, quelle profondeur, quelle subtilité ! quelles imagination et créativité, quelle compréhension du drame humain ! Tu as peut-être écrit le dernier roman de l'histoire de l'humanité, le point final, la Rome de tous les romans, celui qui efface par son génie toute la littérature à venir !

Jean Waugal jubilait, non seulement de se flatter secrètement en public, mais surtout de voir la tête d'Ulrich se décomposer lentement à l'idée que ce put être son dernier roman. Cela n'était pas dans le contrat ! Il en voulait 10, 20, 30 comme cela, pour satisfaire son insatiable ego ! Pas de blague, semblait dire cette paire d'yeux qui tanguait à bâbord et Maya se rejeta en arrière s'adossant sur la poitrine du gladiateur en s'écriant, sûre d'elle avec son accent allemand :

– Dernier roman ? Ça, c'est pas possible, il est trop génial lui, il est une véritable météorite qui creusera des cratères géants dans les bibliothèques du monde entier en faisant fuir les rats qui y somnolent !

Elle prononça le mot « *rat* » avec un peu trop d'insistance en plongeant son regard provocateur dans celui de Waugal. Le cœur de ce dernier, qui s'était déjà roulé en boule sur le carrelage du café Marcelin, fit un bond désespéré en avant. Les yeux de Maya lui labouraient la gorge à nouveau le mépris. Fallait-il que toute sa vie, Jean Waugal soit l'objet du mépris ?

Qu'avait-il en lui qui l'attirât à ce point ? Ce mépris venant des femmes l'anéantissait bien plus que celui des hommes, car celui des hommes faisait rapidement naître en lui la colère et le transformait en un redoutable coq hargneux dont il fallait mieux s'éloigner. Mais celui des femmes le laissait apathique, médusé, terrassé, car il faisait l'erreur de le prendre au sérieux, comme leurs grimaces et simagrées, suspendu à leurs lèvres, accroché à leurs yeux, dissout dans leurs effluves comme un bambin pendu au cou de sa mère, qui refuse de la lâcher quand celle-ci l'abandonne le soir dans son lit.

Si Jean Waugal avait pu un instant se libérer des émotions engendrées par ce mépris, il aurait compris que celui-ci n'était que le pendant de l'adulation qu'il vouait aux femmes. Il vénérât la féminité. Et comment pouvait-il s'en vouloir, ayant grandi à une époque où, cette déification de la femme n'était que la piètre tentative de quelques esprits, se voulant éclairés et progressifs, de se solidariser avec le féminisme naissant ? Ainsi ces hommes se prosternaient officiellement devant « l'Avenir de l'Homme ». Si le poncif était biologiquement correct, rares étaient les militants qui supprimaient leur érection en chantonnant :

« Veuillez pardonner, Madame, l'expression animale et irrévérencieuse de mon attirance pour vous ! »

La maladie de la vénération était plus pernicieuse que la maladie vénérienne.

Maya s'adossa à nouveau contre le poitrail de notre gladiateur, se frottant de manière gourmande les reins sur son ventre. Comme elle était plus petite que lui, elle rejeta sa tête en arrière et lui déposa un baiser sous le menton. Ulrich toujours debout regarda intensément Jean Waugal qui s'était rassis. Les grands yeux noirs d'Ulrich pétillaient d'une satisfaction dépassée seulement par sa condescendance. Sa barbe se mouvait d'un va-et-vient désordonné d'où s'échappaient des grognements verbaux que Jean Waugal ne comprenait pas. Il se peut qu'ils aient été émis en allemand. Mais il comprenait le visage de Krug. Ses grandes dents blanches brillaient, alignées comme les touches blanches de son BRECHSTEIN qui trônait dans son 320 mètres carrés, dont il savait autant jouer qu'il savait écrire. Et la symphonie que sa barbe marmonnait n'était autre que la symphonie du bonheur, du triple bonheur : il avait le succès littéraire, il avait ses admiratrices et il avait délivré une âme en peine de ses souffrances.

*

L'idée lui était certainement venue lors de ces sombres absences où les épileptiques regardent à l'intérieur d'eux-mêmes, l'œil tourné vers leur cerveau en exposant le blanc, tâchant de découvrir

la cause de leur mal. Jean Waugal, absent de cette tablée qui riait de lui, dessinait un plan qu'il pensait démoniaque : puisqu'il était hors de question qu'Ulrich Krug, après lui avoir pris son œuvre, lui dérober son argent, il ne se dédirait pas du contrat. L'idée germait lentement dans son esprit. Il l'avait eue, puis elle avait fait mine de disparaître immédiatement, mais il était trop tard pour qu'elle disparaisse. Son cerveau l'avait photographiée et rangée dans l'un de ses multiples méandres. L'idée avait déjà suscité l'émotion qui accompagne toute bonne idée, toute résolution d'un problème, toute découverte, cette joie intime que seuls connaissent les créateurs littéraires, artistiques, philosophiques ou scientifiques. Et Jean Waugal, même si en ce moment précis ne pouvait dire comment, savait qu'il était sauvé. Puis une bouffée de la réalité du café Marcelin lui refroidit tout à coup le visage :

« *Tu aurais mieux fait d'être ingénieur ou mécanicien, d'ailleurs les machines, c'est plus utile que la littérature !* »

Puis ce fut le silence, un silence absolu, comme dans les films sur l'espace. Et même les visages avaient arrêté de grimacer. Ils s'étaient figés sur ses rétines, arrêtés sur image. Il avait fermé sa bouche et avait le regard fixe, droit devant, interrompu dans sa course pour se justifier, mis aux arrêts pour refuser d'être sage comme une image.

Il n'entendait pas les rires et les sarcasmes et tout à coup, son idée lui revint, large, occupant toute la vision de son cerveau, en Cinémascope : il savait comment il allait se libérer de ses chaînes, sortir de sa cage, dans laquelle il s'était volontairement enfermé, confondre Ulrich Krug sans rompre le contrat.

Puisque Ulrich Krug ne lisait presque pas les livres que Jean Waugal avait écrits, il lui donnerait pour la prochaine publication : « *Jean Waugal* », précisément cette histoire que le lecteur lit à cet instant. Et comme Ulrich Krug ne la lirait pas avec l'assiduité du présent lecteur, il ne s'apercevrait pas qu'elle le démasque et révèle au public toute la dimension de la fraude opérée.

Jean Waugal serait enfin reconnu comme l'auteur de « *Jean Waugal* », d'« *Éternité* » et de « *Jours Meilleurs* ». Et la gloire dont Ulrich Krug avait été l'objet jusqu'à présent reviendrait instantanément à lui, Jean Waugal, comme il se doit, comme on reprend son manteau au vestiaire après le théâtre. Et le ticket de vestiaire, il s'appelait « *Jean Waugal* », le roman. Déjà il voyait Maya, Greta et Tania se jeter à son cou, le capitaine Pitre lui secouer la main comme pour la décrocher. Debaty devenir obséquieux.

*

C'est donc à cette époque que Jean Waugal se décida à écrire l'histoire que le présent lecteur lit. Il avait commencé dans la nuit, en rentrant du Marcelin. C'était son histoire, une nouvelle autobiographique qui au fur et à mesure de l'écriture, penchait vertigineusement vers l'autofiction, forme qu'il découvrait et qui lui faisait entrevoir les vertus délicieuses et thérapeutiques de l'acte de s'imaginer soi-même. Il était enfin le héros qui retournait victorieux des combats contre ses dragons et démons après un long voyage.

Il passa la nuit à écrire « *Jean Waugal* », en communion totale avec lui-même, sans peur, sans sentiment d'échec, de culpabilité, ni d'insuffisance. Car il était son propre observateur, son propre géniteur. Il pouvait se pardonner, s'excuser, s'admirer, se reconforter et même se flatter. Une porte miraculeuse s'ouvrait, en inventant son histoire sur le papier, il arrivait enfin à s'aimer. Ce qui se passa après alla très vite, comme si Jean Waugal était fatigué d'écrire ou plutôt comme s'il avait anticipé qu'une telle histoire comportait quelque chose de pas très catholique, et qu'il fallait la finir au plus vite. Car comment pouvait-on écrire un livre qui était lui-même la pièce maîtresse de ce livre ?

Jean Waugal était tout à fait conscient du borbier dans lequel il s'était mis. Pouvait-il écrire une histoire si compliquée, si relativiste, comportant une telle ruse effrontée, une ruse de gamin, d'étudiant ? Surtout, pouvait-il la fourguer à Ulrich Krug ? Qu'allaient donc dire les journalistes ? Et s'il fourguait cette histoire, se fourvoyait-il ?

Jean Waugal se rendait compte qu'il était le premier personnage de roman à s'être rendu autonome. Il était un personnage qui s'écrivait lui-même. Il n'avait pas besoin d'auteur, il était son propre auteur. L'auteur, celui qui signera ce livre n'était qu'un exécutant, à la solde de Jean Waugal, il était le nègre de Jean Waugal.

Jean Waugal est le chef, le seul créateur, celui qui invente, qui a tout inventé, et qui a même inventé Ulrich Krug, Ulrich la Cruche ! Ce n'est pas Jean Waugal qui est le nègre d'Ulrich Krug. C'est Ulrich Krug qui est bien plus que le nègre, la marionnette de Jean Waugal. Jean Waugal a enfin pris conscience de lui-même, de sa force créatrice, de son esprit, puisque c'est lui qui fait danser, douter, parler ses personnages dans sa tête, devant lui, au café Marcelin. C'est lui l'auteur, le visionnaire, le demi-dieu, le maître. Et tous ces gens qui défilent, ricanent, se moquent, s'indignent ou vénèrent, boivent, fument, sourient et crient devant lui à lui faire se boucher les oreilles et se crever les yeux, c'est lui qui les a créés. Il est un personnage qui s'est défait des chaînes de son auteur et arpente comme il veut les pages du récit d'où il est né.

Il n'obéit plus ni à la plume, ni aux ordres de celui qui écrit, il n'écoute plus les tourments de son auteur, il lui échappe totalement pour n'en faire qu'à sa guise, un tel type est quand même sacrément culotté non ?

Et Jean Waugal se mit à sourire quand il comprit que c'était bien de lui qu'il s'agissait. Une vague de plaisir et de satisfaction se mit à monter du fond du temps tel un tsunami, traversant ses organes, chatouillant chaque cellule et les forçant à pousser elles aussi un cri de joie sans mesure. Tout Jean Waugal criait dans le café Marcelin. Un cri rauque, qui se dirigeait vers les aiguës en passant par le bruit d'une sirène de paquebot transatlantique.

Jean Waugal était devenu rouge, ses yeux brillaient, espiègles. Tout le café Marcelin s'était figé comme si son cri les avait transformés en statues et Jean Waugal, pour la première fois de son existence, regarda Ulrich Krug avec condescendance. Sa barbe de hipster ne l'impressionnait plus, ses dents blanches carrées, si brillantes et tranchantes qu'elles pouvaient à tout moment se soulever comme des trappes pour dévoiler des mitrailleuses ne l'intimidaient plus.

Il ne craignait plus son assurance, son insolence, sa brutalité mêlée de charme, son ironie, son mépris, puisque c'était Jean Waugal lui-même qui les avait engendrés. Il était l'auteur d'Ulrich Krug.

C'est très pénible un lecteur. Il cherche la faille. Il ne supporte pas d'être mené hors des sentiers battus, il faut le forcer. Il résiste, le plus souvent en cherchant une faute de logique, car il suit la logique de la faute et c'est une faute, car ce n'est pas logique. Il veut une histoire qui le transporte et quand il est vraiment transporté, il a peur, il s'accroche à ses règles, son estomac remonte par le sphincter. Il fait une hernie hiatale. Il a le mal de mère.

*

La sirène du paquebot de Jean Waugal continua de hurler sur le port Marcelin, et Jean le Marin embarqua sur Waugal le Paquebot pour un grand voyage et les petits bateaux s'écartèrent et les mouettes se cognèrent au plafond du café Marcelin. C'est Debaty qui le premier sortit de la torpeur généralisée qu'avait provoquée l'identification sonore temporaire de Jean Waugal au Queen Elisabeth. Il s'était soudain senti chargé d'une mission, celle de rétablir l'ordre au café Marcelin, et tenant son éternel plateau aux trois verres et au cendrier, plus raide et hautain que d'habitude, dans sa blancheur anémique de garçon de café de la capitale, il pointa son doigt justicier comme celui d'un pantographe vers Jean Waugal rouge qui sifflait, hurlait encore et il le couvrit d'une voix étonnamment caverneuse :

– Veuillez sortir Monsieur ou vous taire, on n'est pas à l'asile !

Ulrich Krug demeurait figé. Jean Waugal, les yeux plissés, pensa que ce dernier ressemblait étrangement à son propre buste qui trônait dans son salon. Maya était devenue blême et serrait l'avant-bras de Krug, comme si le plancher de café Marcelin était sur le point de se dérober sous ses pieds. Elle balbutiait :

– Il est fou ! Jean Waugal est devenu fou !

Et Jean Waugal qui regardait ses lèvres comprit ce qu'elles disaient. Il se mit à regarder d'autres lèvres et comprit qu'il entendait partout le même hymne : « *Jean Waugal est devenu fou !* » Il comprit qu'il ne pouvait les laisser s'en tirer à si bon prix, Jean Waugal fou ? Peut-être, mais pas parce qu'il sifflait comme un chaudron surchauffé dans un café de la capitale, dans un quartier périphérique.

Le gros avec la casquette rentra dans le café, celui qui ne parlait plus et se contentait de têter le blanc de son demi-ballon comme un têtard têterait sa grenouille de mère, si elle avait eu des mamelles. Non ! s'il devait être fou, ce n'était pas à cause de la paresse et la bêtise d'une bande de personnages qu'il avait inventés !

*

Deux mois et un jour après, le 1er octobre de cette même année, le troisième chef-d'œuvre d'Ulrich Krug sortit en librairie : « *Jean Waugal* » et bien qu'il fût plus court que les deux premiers, il n'en fut pas moins un grand succès. Comme Jean Waugal l'avait prévu, Ulrich Krug n'en avait pas lu grand-chose, en tout cas pas au point d'y reconnaître leur contrat et leur histoire. Ainsi il avait accepté d'en être l'auteur sans sourciller. La presse avait été plus que bienveillante et n'avait pas tari d'éloges plus à son encontre que pour le roman lui-même.

La Langue écrivit : « *Une finesse d'analyse du processus d'écriture sans précédent, une révolution de l'identité !* »

Entre les Lignes écrivit de manière un peu énigmatique :

La mort du temps, Ulrich Krug dépasse la vitesse de l'écriture. Einstein et Eisenstein en un seul homme ! La pierre et le fer, à factoriser ! »

Jean Waugal trouva cette remarque très pertinente, mais se demanda bien qui la comprendrait. Mais l'article qui fit gargouiller son ventre et lui fit pousser un cri rauque de victoire fut celui de la revue de littérature d'avant-garde : *Les Yeux Fertiles* :

« *Et si Jean Waugal existait vraiment ?* »

Les Poings sur les I n'y allait pas de main morte :

« *Le premier roman écrit par son personnage principal !* »

Et finalement, la revue *Repetita placent* qui se piquait d'écrire en latin uniquement, déclama :

« *Ecce prima exobiographia !* »

Jean Waugal jubilait, il se mit à hurler. On ne savait pas si c'était de joie, de hargne, de vengeance, de soulagement, de haine ou de satisfaction. C'était un cri profond, terreux, ancestral, un cri libérateur que tout son corps poussait, longuement, comme la bête blessée qu'il était. Il hurla ce soir-là à plusieurs reprises, les articles étalés sur son bureau comme une carte d'état-major. Il n'entendit même pas la voisine du dessous taper au plafond avec son balai, au cinquième étage du 37 de la rue Lacache.

*

Il gravit les marches, la lettre d'invitation à la main, comme si elle le tirait. Le portier sortit de sa loge, lui tendant un seau et une serpillière :

– Vous êtes en retard, ils nettoient le plateau C, dépêchons !

Jean Waugal avançait vers l'ascenseur, Plateau A, cinquième étage.

Khaled Beloudgi, haletant de sa courte course depuis sa loge, n'eut pas le temps d'enfoncer le manche du balai dans la fente de l'ascenseur, ses portes s'étaient déjà refermées, emportant Jean Waugal vers le studio. C'est vrai qu'il était en retard.

Il se dirigea vers la tache lumineuse qui s'étalait devant le rideau sombre parsemé de dizaines d'yeux argentés. Son cœur battait fort. Il crut perdre l'équilibre. Il s'assoira sur la chaise vide, vite. Oh ! mais auparavant il faudrait tendre la main ! Tout d'abord au journaliste Ivon Lebrail puis à Ulrich Krug et seulement là, il pourrait s'affaler, mais quelques secondes seulement, car les caméras seraient braquées sur lui, le microphone épierait ses lèvres. On lui poserait des questions, on chercherait à le confondre, à lui faire avouer qu'il n'est qu'un imposteur. Tiendrait-il ? Son front était glacé. Le pays tout entier allait l'observer, en gros plan, comme savent si bien le faire les cameramans vicieux.

Plus que quelques mètres avant de pénétrer dans l'arène. Ivon Lebrail se lève, non ce n'est pas une espada qu'il tient dans la main, mais un microphone. Lebrail se lève pour lui, Jean Waugal, il n'est donc pas un imposteur. Ça y est, le vent photonique des projecteurs le prend de plein fouet. Il vacille, se porte la main au front qui est devenu chaud. Voilà qu'Ulrich Krug se lève

lui aussi. Jean serre la main de Lebrail, il ne sait pas ce qu'il bredouille. Il les voit tous deux sourire, puis le public applaudit et certains sifflent aussi. Il ne comprend plus rien, cela devait être une joute, un combat et tout est si cordial, poli, souriant. Le voilà enfin dans le fauteuil. Une jeune femme lui apporte un verre d'eau. La première question de Lebrail :

– Nous vous avons invité sur ce plateau, car vous prétendez être le nègre ou pour être politiquement plus correct, cela dépend du ministère, le Ghostwriter comme on dit en anglais, en fait le véritable auteur de tous les romans attribués jusqu'ici à Ulrich Krug ! C'est une accusation grave Monsieur Jean Waugal ! De quelles preuves disposez-vous ?

Des rires s'élèvent du public. Les lèvres d'Ulrich Krug s'écartent par la tension de son sourire et dévoilent sa parfaite dentition de chien-loup. Lebrail lui sourit aussi, d'un sourire jaune de journaliste, presque moqueur qui semble dire : *on va bien rigoler ce soir !* Un spectateur sonne le cor, la salle rit. Jean rouvre les yeux et répond :

– Monsieur Ivon Lebrail, je m'étonne de cette erreur, vous qui êtes d'ordinaire si précis et si bien informé, je n'ai jamais prétendu être l'auteur des livres de Monsieur Krug...

Lebrail l'interrompt brandissant le livre :

– M'enfin Waugal, ne jouez pas sur les mots ! C'est bien vous, dans le dernier roman d'Ulrich Krug portant votre nom : « *Jean Waugal* », qui décrivez que, jugé par vos pairs comme ayant du talent, mais ne désirant en aucun cas être célèbre, vous avez signé un contrat avec Ulrich Krug, ici présent, selon vos écrits, votre contraire, votre ombre, car ce dernier désire être célèbre, mais ne se sait aucun talent !

Les dents de Krug s'allongent et les rires redoublent, mais Lebrail continue :

– Un contrat selon lequel vous écrivez pour Krug qui devient l'auteur et se charge de toutes les relations publiques que vous haïssez, aux termes duquel vous partagez les royalties. Je n'invente rien, c'est dans le livre !

C'est au tour de Jean Waugal de sourire :

– MONSIEUR LEBRAIL, C'EST DONC VOUS QUI PRÉTENDEZ QUE J'AI ÉCRIT CE LIVRE !

Une clameur s'éleva du public. Jean Waugal vit sur les écrans que la caméra qui l'avait brutalement délaissé était maintenant braquée sur Ulrich Krug, guettant sa réaction. Pour la première fois, Krug restait la bouche ouverte comme si une balle de tennis invisible était venue s'y loger, comme s'il était mort en souriant.

*

Il se produisit alors quelque chose d'extraordinaire, Ivon Lebrail et Ulrich Krug se levèrent d'un bond, tournèrent leur tête de manière saccadée comme des poules de basse-cour, avancèrent l'un vers l'autre, livides, puis ils se tournèrent vers Jean Waugal, tenant leurs microphones comme des couteaux. Ulrich donna un dernier coup d'œil à son public qui ovationnait et plus celui-ci applaudissait, plus Ulrich Krug devenait froid, friable, léger et plus Lebrail devenait incertain.

Leurs visages étaient déformés par l'horreur comme des condamnés devant le bourreau. La foule hurlait hystérique.

CAR SI JEAN WAUGAL AVAIT ÉCRIT CE LIVRE, KRUG ET LEBRAIL N'EN SERAIENT QUE SES PERSONNAGES !

Ils commencèrent à s'effriter. Le public, le studio, les bancs disparurent, réduits en poussière digitale, emportés par le vent photonique.

Il ne restait plus que JEAN WAUGAL, assis à une table d'un café maintenant bien connu. Puis, MÊME SON IMAGE DISPARUT, dans un fondu déchainé, pour laisser place sur l'écran de Télévision du café Marcelin, juste avant le générique, au mot :

FIN